

10658 a 25

MEMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE.

Page de Son Altesse LE DUC REGENT,
& Mousquetaire.

TOME PREMIER.

MEMOIRS

DU CHEVALIER

DE L'ANCIENNE

Page de son A. M. & T. S. M. Duc Regent



TOM II R.

MEMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE.

Page de Son Altesse ^K LE DUC REGENT
& Mousquetaire.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LI.

2

MEMOIRES

DU CHEVALIER

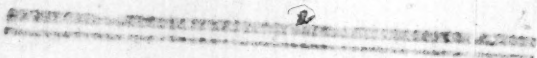
DE RANNE

Page de son Altesse le Duc de
& Monsieur

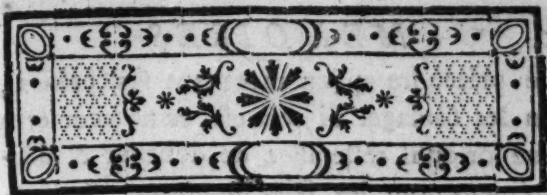
TOME PREMIER



A LONDRES



M. DEC. II



MEMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE,

Page de Son Altesse LE DUC REGENT &
Mousquetaire.



E ne pourrois jamais comprendre la facilité avec laquelle on écrit tant de Mémoires, si je n'étois convaincu que ce n'est la plupart du tems qu'un jeu d'imagination. L'effet qu'elle produit sur le cœur, n'est apparemment pas aussi sensible que la réalité; autrement je doute fort qu'on vît un si grand nombre de pareilles productions.

C'est un abus encore, selon moi, que

Tome 1,

A

de prétendre qu'en racontant ses peines , on les soulage. Si cela est , ce ne peut être que lorsqu'il reste assez de douceur & d'agrémens pour les faire supporter , ou lorsqu'un meilleur sort en a pris la place. Pour moi , qui malheureusement ne suis dans aucun de ces cas , & dont les playes mêmes saignent encore , peu s'en faut que la plume ne me tombe de la main.

On m'alleguera peut-être qu'il y a de certaines peines chéries où l'on se plaît , & que c'est ce qui me séduit. Point du tout. Les miennes sont d'une nature à en détester jusqu'au souvenir même. Je n'ai que des reproches à me faire, un autre à ma place les garderoit peut-être en lui-même. Moi au contraire je croirois en mériter un nouveau, si je privois le public de l'utilité qu'il en peut tirer. Voilà mon but. Si j'ai d'ailleurs quelque grace à demander, ce n'est pas pour ma conduite , que je condamne d'avance; mais pour mon style , qu'une trop grande dissipation ne m'a jamais permis de bien former.

L'histoire de ma vie peut sur-tout servir d'exemple aux jeunes gens. C'est à eux en particulier à qui j'en fais le sacrifice , afin qu'ils apprennent à raisonner de bonne heu-

DE RAVANNE. 3

re , & à tenir en bride leurs passions. Si elles sont capables de jeter dans les plus grands écarts les personnes les plus expérimentées, que n'en ont pas à craindre des cœurs encore novices , & incessamment remués ? Enfin , ce ne seroit pas la premiere fois qu'un bien sortiroit d'une mauvaise cause : c'est ce que j'espere , ainsi j'entre en matiere.

Le lieu de ma naissance ne se trouvant que dans quelque Carte particuliere , je me contenterai de dire que je suis de la Province de Champagne, de cette partie qui tient à la Lorraine. Mes parens nobles comme le Roi, n'en étoient pas plus à leur aise. Ils vivoient à l'égard des richesses dans cette heureuse médiocrité , qui fut toujours l'asyle le plus sûr du véritable honneur & de la probité. Aussi tout ce qu'ils eurent jamais de plus fort à se reprocher , fut d'avoir mis au monde un fils , qui s'éloignant de leur noble simplicité, s'est plongé dans un abîme d'égaremens & de miseres.

Mon pere étoit le meilleur pere qui fut jamais. Ma mere n'avoit pas moins les qualités d'une bonne mere ; mais la mort me la ravit dans mon bas âge , & me laissa avec un frere & deux sœurs. Mon pere la

sur le point de mourir , lui demanda ce qu'il feroit de nous. Vos filles , lui répondit-elle , se souviendront , j'espère , de mes leçons ; entreprenez-les dans la modestie , & la frugalité ; & sur-tout ne permettez pas qu'elles s'abandonnent à l'oisiveté. Pour vos fils , ajouta-t-elle , c'est votre affaire ; transférez-leur seulement ce que vous tenez de nos ancêtres , l'honneur , & une probité qui montre des mœurs réglées. A ce dernier égard , reprit-elle en soupirant presque pour la dernière fois , veillez sur votre aîné , je crains de son tempérament les passions vives & volages. Hélas ! c'étoit de moi qu'il s'agissoit. Ma mere au dernier moment de sa vie , sembloit prophétiser mes déreglemens & mes infortunes.

Elle mourut , le deuil fut extrême dans toute la famille. Mon pere le porta le reste de sa vie. Le veuvage auquel il se condamna , quoiqu'à la fleur de son âge , n'en fut que la moindre marque. Il la pleuroit presque sans cesse , & sur-tout pendant les premières années. Il lui arrivoit souvent de nous prendre tous quatre , pour gémir avec nous sur sa perte & la nôtre. Plaise à Dieu , s'écrioit-il quelquefois dans ces occasions , qu'aucun de

vous ne me donne jamais d'autre nouveau sujet de pleurs !

Mes sœurs ayant encore besoin d'une gouvernante , il en vint une assez propre à remplir le plan de leur éducation. Mon pere se chargea lui-même de la mienne & de celle de mon frere , c'est-à-dire pour les principes d'honneur , le maintien & les manieres. Du reste , nous avions des maîtres de plusieurs especes , & qui servoient également à mes sœurs & à nous. Nos âges ne différoient pas de beaucoup , & nos jeunesse se confondoient tellement , que l'on ne reconnoissoit qu'à peine les aînés des cadets.

A peine eûmes-nous appris mon frere & moi ce qu'on nous enseignoit de commun avec mes sœurs, qu'on fit venir un précepteur pour nos humanités. Nous nous mîmes donc au Latin. J'y fis d'abord assez de progrès. Peut-être en aurois-je fait de plus grands , si je n'eusse été distrait par l'arrivée d'une cousine de mon âge, dont la mere venoit aussi de mourir. Ce fut-là le premier écueil de mon repos. La vue de cette tendre fille, pleine de mille graces , & vêtue d'un petit deuil charmant , me toucha jusqu'au vif.

Tout ce que je sçus d'abord d'elle-même ,

A iij.

fut qu'elle s'étoit promise une grande consolation en rendant visite à ses cousines, mais qu'elle regrettoit déjà de ne la pouvoir pas faire peut-être aussi longue qu'elle le voudroit. Son petit air, sa petite maniere de s'exprimer, acheverent de me pénétrer. Chaque geste en elle paroissoit un petit *impromptu*, & soit qu'elle parlât ou qu'elle remuât, j'étois ravi de plus en plus. Comme je ne perdois rien de tout ce qui lui échappoit, je lui demandai comme par instinct, s'il étoit donc vrai qu'elle resteroit si peu avec nous. Elle me répondit sans hésiter que cela n'étoit que trop vrai, que son pere la conduisoit au Couvent, & que pour comble de disgrâce, elle ne le reverroit qu'au retour de la campagne qui alloit commencer en Flandre.

Cette nouvelle que j'entendis mieux que la premiere fois, me rendit tout-à-coup morne & rêveur. Si l'on m'en avoit demandé la cause, je n'aurois gueres sçu que répondre, excepté que j'aurois voulu qu'elle restât, & qu'elle ne parlât jamais de s'en aller. C'est tout ce que ma jeunesse me permettoit de penser; mais bientôt je donnai à connoître ce qu'il y avoit à craindre de mon tempérament.

Ma petite cousine avoit accusé juste, en disant qu'elle ne nous tiendrait pas long-tems compagnie. Son pere, frere de ma défunte mere, & Capitaine de Cavalerie, ne l'avoit amenée qu'en passant. Obligé d'aller en campagne, & plus embarrassé de sa fille que mon pere ne l'étoit encore des siennes, il la conduisoit dans un Couvent à cinq lieues de-là. Ni mes instances qui sembloient ne tirer à aucune conséquence, ni celles de mes sœurs, & de mon pere même, ne purent le faire changer de résolution. Mon oncle avoit déjà écrit à l'Abbesse. Sa parole étoit donnée, & tout ce que nous pûmes obtenir, fut qu'il reprendrait sa fille au retour de la campagne, & qu'ils viendroient ensemble passer l'hiver avec nous.

Il fallut me résoudre à voir partir le cher petit objet de mon ame. Je l'embrassai mille fois. Ce n'étoit de son côté & du mien que gestes, que jargon de tendresse. On nous admiroit. Mais que l'on se trompoit grossièrement, de croire que ce petit manège ne fût qu'un effet de la nouveauté, ou de la sympathie du sang ! Je n'eus pas perdu de vue mon oncle & sa fille, que je tombai dans l'abattement & la mélancolie. Je ne

pouvois plus reprendre mes exercices , qu'on m'avoit permis de négliger pendant leur séjour. L'image de ma petite cousine me suivoit par-tout. J'allois dans tous les lieux où j'avois badiné avec elle , & ne l'y trouvant plus je pleurois.

Ce desordre où mon pere lui-même me surprenoit à chaque instant , ne put manquer de lui rappeler les dernieres paroles de ma mere. Mais comme il savoit que ce que je voulois , je le voulois d'abord fortement , & qu'après je m'en désistois de moi-même , il crut que ce qu'il avoit déjà vu arriver plus d'une fois arriveroit encore. Tel en effet a toujours été mon caractere , facile à émuvoir , & trop violent pour que cela durât long-tems. Qu'on ne s'étonne point après cela , si à l'école des Pages & des Mousquetaires , école aussi brillante que dangereuse , on me voit tantôt dans les bras de l'Amour , tantôt au jeu , & quelquefois au cabaret , toujours sans partage , & abandonnant l'un pour courir après l'autre. Aujourd'hui même , revenu de ces desordres , je conserve néanmoins le même fond de caractere. J'en suis encore tous les jours la dupe à l'égard de quelques liaisons d'amitié , où je donne d'a-

DE RAVANNE. 9

bord tête baissée. Il est vrai que dès que j'y apperçois quelque abus , je me fers de la facilité que j'ai à me détacher , pour rompre & n'y plus penser.

Mon pere s'attendoit donc que je me consolerois de l'absence de ma cousine ; mais le moment en étoit bien plus éloigné qu'il ne s'imaginoit. Jamais je n'avois rien senti qui approchât du plaisir que m'avoit donné sa vue , ni du chagrin que me causoit son départ. On avoit beau vouloir me divertir par de nouveaux objets , aucun ne pouvoit balancer celui dont j'étois frappé. Cependant mon précepteur qui voyoit que je me négligeois de plus en plus , consulta mon pere sur la maniere dont il devoit en user. Mon pere me remit à sa discrétion , mais en lui recommandant néanmoins d'user , autant que cela se pourroit , moins de sévérité que de douceur.

Suivant ces ordres, mon précepteur s'avisa d'un stratagème qui lui réussit. Ce fut de me promettre que j'irois voir ma cousine. Alors je fis des efforts incroyables. Il m'amusa le plus long-tems qu'il put de cette promesse ; mais voyant qu'elle ne s'exécutoit point , je me dépitai & fis moins que jamais.

Après le succès qu'avoit eu la ruse de mon précepteur, mon pere, qui d'ailleurs ne pouvoit se porter à la rigueur que demandoit le cas, mollit par tendresse, & satisfit mon entêtement. Ah! que c'est aimer mal un enfant, que de se rendre ainsi à ses volontés! Les peres & meres ne sçavent gueres quelquefois, ce qu'ils s'attirent par-là. Je les plaindrois, si je ne croyois plus encore qu'ils meritent d'être blâmés.

Un beau matin, lorsque je m'y attendois le moins, mon pere me demanda si je voulois l'accompagner. J'ai fait seller ton bidet, ajouta-t-il en souriant, nous irons voir ta cousine; mais à condition que ton précepteur ne se plaindra plus de toi. N'est-ce pas encore une tricherie, mon cher pere, lui répondis-je, la larme à l'œil? Non, je t'assure, repliqua-t-il avec complaisance, pourvu que tu me promettes ce que je veux de toi. Je le ferai, m'écriai-je en me précipitant dans ses bras. Il m'embrassa, & nous partîmes.

Je fus d'une impatience sans égale pendant tout le chemin. Je ne souffris qu'avec peine que nous nous arrétassions pour dîner chez un Gentilhomme de nos parens. Enfin

DE RAVANNE. II

nous arrivâmes ; & mon pere , avant même que se débouter , me mena au Couvent où étoit ma cousine. De peindre ce qui se passa chez moi en la voyant , il me seroit impossible. Je demeurai pendant quelque tems tout stupéfait & comme immobile. Je revins peu à peu de cet agréable saisissement ; & mes sens reprenant leur cours , je lui donnai le mieux que je pus un baiser au travers de la grille.

Elle n'étoit guères moins émue que moi. Les Religieuses qui l'accompagnoient , admiroient la sensibilité qui paroissoit des deux côtés dans cette entrevue. Nous ne nous quittâmes qu'à la nuit , & jusqu'au lendemain. La joie que j'avois ressentie , & celle que j'esperois encore , ne me permirent presque pas de dormir toute cette nuit. Je me levai de grand matin , j'éveillai mon pere , & ne cessai de le tourmenter jusqu'à ce que nous retournassions où nous avions été la veille. Nous nous y rendîmes , & pour comble de satisfaction , j'entrai à la faveur de ma jeunesse dans l'intérieur du Couvent , tandis que mon pere alla visiter quelques amis.

Me voyant dans le Couvent , & presque aussitôt dans les bras de ma chere cousi-

fine, on peut juger de mes transports. Je ne pouvois suffire à l'excès de ma joie ; & quoiqu'elle fût troublée par la présence importune de quelques Religieuses, je l'aurois bien souhaitée de plus longue durée. Je dînai , & passai tout le jour dans le Couvent ; mais le soir , & mon pere arrivant , il fallut prendre tout-à-fait congé. Ce ne fut pas sans peine , ni sans nous promettre que nous nous reverrions bientôt. Lorsque nous fûmes sortis, mon pere fortifia cette esperance. Je pris courage , & nous fûmes nous reposer pour partir le lendemain.

De retour au logis , il fallut songer à contenter mon précepteur. Je ne tins pas si religieusement parole , qu'on n'eût besoin d'user encore de quelques artifices. Le plus efficace de tous , fut de me menacer que ma cousine que j'attendois ne viendrait pas , si on ne voyoit en moi plus d'application. Par-là on me tint en haleine , je parus avoir quelque ardeur pour l'étude , & les progrès en auroient été plus considérables , si mille distractions dont je n'étois pas le maître , n'en eussent ralenti le cours.

Un accident qui survint dans la famille , l'arrêta même tout-à-fait , & me priva du

plaisir de voir ma cousine. La petite vérole nous prit tous quatre presque à la fois. Quoique cette maladie soit bien moins dangereuse dans notre Province qu'à Paris; nous en fûmes tous fort maltraités. Je crois, sauf l'avis de la Faculté, que moins on fait dans la petite verole, moins on la rend dangereuse. J'en juge par trente enfans de paysans qui furent atteints en même tems que nous de cette maladie, & qui malgré la saison déjà assez froide, & le peu de précaution qu'on prenoit de les retenir même à la maison, furent plutôt & mieux guéris que nous, dont on prenoit un soin particulier. Pas un d'eux ne parut seulement dans le moindre danger, tandis que mon pere faillit à nous perdre tous à la fois.

Cependant mon oncle, pere de ma cousine, ayant fini la campagne, arriva sur ces entrefaites. Voyant notre désordre, & prévenu du risque qu'il y auroit pour sa fille en suivant son projet, il aima mieux la laisser où elle étoit. C'étoit l'unique enfant qu'il eût d'un tendre mariage, contracté à la sourdine dans une Garnison. Outre qu'il l'aimoit tendrement, il eût perdu avec elle plus de revenu qu'il n'en tiroit de sa Compa-

gnie , & il est rare qu'un Officier en ait trop.

Il y avoit déjà près de trois semaines que mon oncle étoit au logis , sans que j'en sçusse rien. On me l'avoit caché, non-seulement parce que j'étois fort mal , & qu'étant même aveugle je n'aurois pu le voir ; mais parce que la connoissance de son arrivée auroit pû augmenter l'impatience où j'étois de voir ma cousine , & rendre mon état plus dangereux. Je n'étois pas moins chéri de mon pere , qu'elle l'étoit du sien. La crainte qui les possédoit tous deux , m'auroit peut-être tenu bien plus de tems encore dans l'erreur , si commençant à me lever , & mes yeux à s'ouvrir , je ne l'eusse apperçu d'une fenêtre de ma chambre qui donnoit sur le jardin.

Je fis un saut en le voyant , qui marquoit bien le danger qu'il y auroit eu en effet , si j'avois eu plutôt connoissance de son arrivée. N'est-ce pas mon oncle , m'écriai-je , en m'élançant en l'air & frappant des mains ? Non , non, Monsieur , me répondit un valet , qui étoit du secret, vous vous trompez. Pour cela non , repris-je en regardant de nouveau, je ne me trompe point , c'est lui-même , & je veux voir ma cousine. Ce valet voyant que la méche étoit éventée se mit à rire ,

& descendit pour en donner avis.

Tout étant bien concerté, je vis presque sur le champ paroître mon oncle & mon pere. Dépêche-toi de te rétablir, me dit mon pere en entrant. Voici ton oncle, & pour ta cousine elle viendra quand tu seras en état de la recevoir. N'est-elle donc point encore ici, demandai-je avec empressement? Vraiment non, reprit mon pere; voudrois-tu qu'elle y fût au risque de prendre ta maladie, & de mourir peut-être à tes yeux? Mourir, repliquai-je, non ! mais je voudrois pourtant bien la voir. Tu la verras, dit alors mon oncle en s'approchant; puis me prenant par la main & me conduisant devant un miroir, il ajouta tout en riant; vois si laid comme tu es, tu oserois jamais l'embrasser, quand même elle seroit ici. En effet je me trouvai horrible, & je pris alors pour argent comptant tout ce que l'on voulut me faire accroire.

Cependant j'étois un peu trop rusé & trop impatient, pour être long-tems dupe sur ce qui me tenoit au cœur. Je pris à la vérité patience jusqu'à ce que mon visage, qui demeura toujours extrêmement changé, parut être un peu plus présentable. Comme on

m'alléguoit sans cesse que ma laideur ne s'effaceroit pas si-tôt , je dis à mon tour , & du ton d'un homme qui se feroit apperçu qu'on le jouoit , que si l'on attendoit que je fusse comme ma sœur cadette , je courois grand risque d'attendre toute ma vie. Cette sœur , d'ailleurs assez jolie , avoit été la moins maltraitée de notre accident commun.

Mon pere & mon oncle entendant cette espece de faillie , ne purent s'empêcher de faire des éclats de rire. Le Printems néanmoins approchoit. Mon oncle parloit même déjà de retourner en campagne. Il me dit alors : Ecoute , je dois partir bientôt ; tâche de devenir joli garçon , que ta cousine n'ait plus peur de toi , & je te l'amenerai en Automne pour ne plus jamais te quitter. En Automne , mon cher oncle ! lui répondis-je ; n'est-ce pas ce que vous promettiez déjà il y a un an ? Sans doute , repris-je après lui : ho ! je vous jure que je n'attendrai de ma vie ! jusqu'à ce tems : je vois bien , m'écriai-je tout en larmes , qu'on se moque de moi. Dieu ! est-il permis qu'on puisse être si cruel ! On voulut m'appaiser , il n'y eut pas moyen. J'entrai au contraire dans une espece de petite furie. Je frappois des pieds , & criois

criois de toute ma force. Enfin j'en dis & fis tant , que mon pere à qui je perdois le respect , me fit prendre & enfermer à clef dans une chambre. Certainement j'aurois dû effuyer un châtiment beaucoup plus rigoureux. Mon oncle même le vouloit , mais mon pere s'y opposa : mon caractère dans le cas vouloit , ou toute douceur , ou toute rigueur. C'est souvent ainsi que faute de bonnes mesures , on échoue dans l'éducation des jeunes gens. On ne devroit jamais manquer de consulter leur caractère , & d'agir avec eux aussi méthodiquement qu'avec des personnes d'âge.

Ne m'ayant jamais vu traiter avec la rigueur qui venoit de se passer , & que je subissois dans ma prison , je ne laissai pas que d'être fort étonné. Revenu à moi j'essuyai mes larmes , & commençai à former mille petits projets. On m'a trompé , disois-je , on s'est moqué de moi ; mais puisque la ruse est d'un si bon usage , qui empêche que je ne m'en serve , & que je ne me satisfasse ! Ma cousine au bout du compte n'est pas si loin. Je sçai le chemin de son Couvent , ne pourrois-je donc pas y aller ? Sans doute , ajoutois-je , & je pourrois même , comme j'ai lû :

dans certains Livres , l'enlever & vivre éternellement avec elle. Ceci me paroissant aussi facile que je le pensois , je m'écriai : Oui , ma chere cousine , je vous verrai malgré tous , & vous possederai plutôt qu'on ne se l' imagine.

Ces paroles que je prononçai apparemment assez haut , furent entendues d'un domestique qui rodoit autour de ma prison , & qui ne manqua pas de les rapporter aussi-tôt à mon pere & à mon oncle. De pareils indices ne marquant pas une simple amitié , mais une vive passion , ils jugerent qu'il falloit s'y opposer , ne fût-ce que pour le tems de mes exercices , & m'obliger au moins à me former. J'avois alors environ douze ans. Mes humanités étoient fort avancées. Mon pere , qui étoit déjà dans le dessein de nous envoyer mon frere & moi à Nanci pour y achever nos études , le communiqua à mon oncle qui l'approuva. Tous deux esperoient que me mettant dans une espece de nouveau monde , ils me feroient oublier l'objet qui avoit allumé cette espece de passion. Ils se trompoient. C'étoit la premiere que j'eusse jamais sentie , & il n'y avoit que le désespoir qui pût m'y faire renoncer.

La résolution prise on ne pensa qu'à l'exécuter. Elle le fut, même avant le départ de mon oncle. Comme il devoit aller cette année en Alsace, il fut arrêté qu'il prendroit son chemin par Nanci, & il m'y conduisit avec mon pere. Notre précepteur dont on étoit content, & qu'on jugeoit nous être encore nécessaire, sur-tout à moi, fut du complot & de la partie. Ce fut lui qui m'en vint annoncer la nouvelle. J'en fus désolé; mais après y avoir réfléchi, je m'imaginai que le succès de mon projet n'en seroit pas plus difficile, & qu'il le seroit peut-être moins.

Mon précepteur revenant à la charge, fut fort surpris de me trouver tout-à-fait disposé. Il en fit son rapport, & presque sur le champ on me fit sortir de ma prison. Je reparus après dix jours de captivité devant mon pere & mon oncle, qui jusques-là n'avoient pas voulu me voir. Ma soumission les charma, ils la regardoient comme un effet du châtiment qu'ils m'avoient fait subir; mais c'est tout au plus, si l'ennui dont j'étois sorti y avoit quelque part. Je ne sçavois pas que mon premier projet avoit été trahi; mais le second me paroissoit si sûr, que j'au-

rois volontiers fait mes remercimens pour la facilité que je trouvois à l'exécuter.

Au lieu de tirer mon départ en longueur, comme on auroit dû s'y attendre, je le pressai. Mon oncle étant obligé d'ailleurs de se rendre à l'Armée, on ne mit de délai qu'autant qu'il en falloit pour mettre ordre au bagage. Cela fait nous partîmes. Toute mon attention sur la route, fut de faire des remarques pour l'exécution du dessein que j'avois en tête. Mille questions que je fis, sur-tout à l'égard du nom des lieux où nous passions, m'auroient trahi, s'il eût été permis d'avoir le moindre soupçon de mon projet. Enfin nous arrivâmes le deuxième jour, & dès le lendemain mon frere & moi avec notre précepteur fûmes nichés dans une pension. Mon oncle prit aussi-tôt le chemin de l'Armée, & mon pere celui du logis, où les affaires domestiques l'appelloient.

Malgré mon impatience, je fus trois semaines ou un mois avant que de faire mon coup. J'allois régulièrement en Classe chez les Peres Jésuites, je repétois docilement sous mon précepteur. Tout alloit si bien qu'il en donna avis à mon pere, Je l'appris,

& je crus que c'étoit le tems d'agir pour mon expédition. Je ne sçai si c'est l'amour qui me donnoit de l'industrie ; mais sans un tour comique que me joua mon précepteur, j'aurois vraisemblablement réussi.

Les adieux que j'avois fait avec mon frere à divers parens , avoient rempli notre petite bourse commune , dont la direction m'appartenoit. Mon oncle même nous avoit presqu'enrichis , en nous quittant , comme s'il eût été de mon projet. Je pouvois donc compter avoir de quoi m'évader , & mettre en liberté ma cousine. L'inquiétude mortelle que cela pouvoit causer à la famille , n'étoit pas ce qui m'embarrassoit le plus : je craignois seulement que ma petite cousine ne fût pas aussi résolue que moi. Après tout, disois-je , je la verrai au moins. Mais le Ciel , qui voulut bien suppléer à la foiblesse de ma raison dans un âge si tendre , s'opposa à mes petits desseins , & je n'eus pas même la vue de cette chere cousine.

La veille du jour que je devois planter-là mon précepteur , j'affectai d'être gai & de le contenter de mon mieux. Le lendemain au matin , il nous mena en Classe selon sa coutume. A peine nous eut-il laissés , que

je fis accroire à mon frere que je me trouvois mal. Je demandai au Régent permission de retourner au logis , il me l'accorda. Me voyant libre , je gagnai la porte de la ville & les champs. Arrivé au premier village , je tirai une liste que j'avois dans ma poche , & demandai le chemin du second. On me le montra. Cependant je ne laissai pas que de me perdre ; & la lassitude m'obligeant même de m'arrêter avant la fin du jour , je gîtai dans un hameau à quatre lieues de Nancy.

La crainte de m'égarer de nouveau , jointe à ma lassitude extrême , me firent arrêter un cheval & un guide. Avec ce secours je fis le lendemain dix lieues ; & comme je me trouvois bien de ma monture , & que je jugeois en avoir besoin pour le succès de mon entreprise , je l'achetai de mon guide , à qui elle appartenoit. Je lui payai si grassement sa bête & ses peines , qu'il s'offrit de me conduire jusqu'à Sténai , où je lui avois dit que j'allois. Ce payfan n'étoit pas si simple , qu'il ne s'aperçût bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans mon fait. Il m'avoit déjà questionné ; mais je m'étois tenu sur mes gardes. La réserve dont j'en avois usé ,

& celle où j'étois encore à l'égard de ses offres, le déterminèrent à me dire : Monsieur, vous me paroissez un Gentilhomme du pays, & tout jeune que vous êtes, je soupçonne que vous avez quelque affaire. Ouvrez-vous à moi, ne craignez point ; s'il y a lieu de vous rendre service, je le ferai.

La générosité de ce payfan, plus naïve encore dans son air & dans son patois, me porta à accepter ses offres. Venez-vous-en donc avec moi, lui répondis-je ; & si vous me rendez quelque service, vous pouvez compter d'en être bien récompensé. Je ne lui en dis pas davantage. Je pensois bien en effet qu'il pouvoit m'être utile aussi-bien que son cheval, mais j'aurois mieux aimé encore m'en passer. Nous partîmes : Arrivé à Sténay, je descendis à la première auberge. Ce fut-là que réfléchissant de plus en plus au dessein qui m'amenoit, je reconnus le besoin que j'aurois de mon payfan. Je m'ouvris à lui, il ne sçut d'abord que répondre. J'avois bien prévu son scrupule : une pistole que je lui donnai l'en guérit, & le déterminna à tout ce que je voulus, il m'aida même de ses conseils. Nous convinmes de tout ce que son imagination & la mienne purent

nous suggerer. Que d'efforts inutiles ! Mon précepteur avoit déjà mis si bon ordre à tout, qu'il coupa jusqu'à la racine du mal qui produisoit tant d'agitations.

Etant venu pour nous reprendre au College, & bien surpris de ce que mon frere lui apprit, il n'en fit point à deux fois. Sans se donner d'autre tems que celui de remettre son autre élève à un valet, il prit la poste ; & au lieu de me chercher en route, ou de venir avertir mon pere, il se rendit droit au Couvent de ma cousine. Il me connoissoit trop pour douter du motif de ma desertion, & pour croire qu'il eût jamais de repos avec moi tant qu'il seroit question de ce coufinage.

Le tems que j'avois mis en chemin, lui en avoit donné de reste pour me prévenir. Il demanda d'abord la Supérieure, & lui ayant fait le détail de mon histoire, il conclut par la prier, au nom du bon Dieu & de toute la famille, de feindre, lorsque je viendrois, que ma cousine étoit morte, & de conduire si bien cette innocente & utile tromperie, qu'elle pût avoir son effet. La Supérieure le lui promit, & lui tint si bien parole, que jamais comédie ne fut mieux jouée.

jouée. Mon précepteur ne doutant pas de me prendre au gîte , se contenta d'envoyer un exprès à mon pere , pour l'informer de ce qui se passoit , & le prier de le venir joindre en habit de deuil. Cependant il demeura à m'attendre, & vit bien-tôt le succès de sa pièce.

Mon payfan & moi , bien éloignés de croire que nos mesures fussent inutiles , nous poussâmes notre pointe dans toute la simplicité de notre ame. Je le menai avec moi au Couvent , & après l'avoir posté dans un lieu pour m'y attendre , j'entrai au parloir , & demandai ma cousine par son nom. La Touriere qui avoit le mot , me le fit repeter une seconde fois. Qui demandez-vous, Monsieur, me dit-elle ? Je demande , lui répondis-je , Mademoiselle.... Ah ! oui , oui , reprit-elle ; c'est vous , Monsieur , si je ne me trompe , qui vintes l'année passée. Mais où est donc Monsieur votre pere ? Est-ce qu'il vous envoie seul pour tenir sa place ? Je fus si déconcerté , que je ne sçus que répondre. Quoi Monsieur , reprit la malicieuse Touriere , il semble que vous ignoriez que votre chere cousine est morte , qu'elle est déjà depuis deux jours dans le cercueil , & que nous n'attendons que Monsieur votre pere

pour en faire les funeraillles ? Je ne ſçai comment je pus ſeulement entendre ces dernieres paroles. A peine les eut-elle prononcées, que de la ſurpriſe où j'étois déjà, je tombai ſans connoiſſance & preſque ſans vie.

La Supérieure accourant à la grille au bruit de la Touriere, y paſſa toutes ſortes d'eſſences pour me rappeler de mon évanouiſſement. J'en revins, mais ce ne fut que pour pleurer, ſangloter, & donner des marques de la plus vive douleur. La Touriere elle-même en fut attendrie. Elle fit tout ce qu'elle put pour me conſoler, ſans pourtant ſe démentir ; remede qui eût été le plus efficace. Je fus plus franc qu'elle. Je lui racontai innocemment ce qu'elle n'ignoroit pas ; que j'avois quitté mon précepteur à Nancy ; que mon pere ne le ſavoit pas ; & que pour ſurcroit de malheur je craignois ſa diſgrace. Elle me raffura contre cette crainte. Tranquiliſez-vous, me dit-elle, je ſuis ſure de faire votre paix, & vous n'avez rien à craindre de ce côté. Elle me retint tout le jour avec elle, eſſuyant mes larmes, & me repétant toujours les mêmes choſes. Le ſoit étant venu elle me conduiſit à mon auberge. J'y trouvai mon payſan, qui, las d'at-

tendre s'y étoit rendu. Il eut assez d'esprit pour ne me rien dire devant elle ; mais quand elle eut fini de me recommander , & qu'elle fut sortie , il me suivit dans ma chambre & me dit. Monsieur , je m'apperçois que vos affaires vont mal. Je crains , & je vous prie de me permettre de m'en aller. Vous le pouvez , lui répondis-je , & qui plus est, emmener votre cheval , car je n'en ai plus besoin. Il me prit au mot ; & après qu'il eut été chercher l'hôte devant qui je repérai la même chose , il me remercia dans tous les termes que lui dictoit sa reconnoissance , & partit.

Je demeurai à l'auberge suivant que j'étois convenu avec la Touriere , & sur sa parole j'y attendis tranquillement mon pere qui devoit arriver. Elle l'amena le lendemain à midi. Le sentiment de ma honte se joignant tout-à-coup à ma douleur , je me précipitai dans ses bras , comme pour lui demander miséricorde. Aussi defarmai-je tellement ce qui pouvoit lui rester de colère , que les larmes lui vinrent aux yeux , & il ne fut en rien question de mon équipée. Je ne doute pas même que touché de tendresse & de pitié , il ne m'eût confessé le tout.

qu'on me jouoit , si mon précepteur ne lui eût déclaré , comme je l'ai sçu depuis , qu'il seroit obligé de renoncer à mon éducation , si on ne lui tiroit cette épine hors du pied. Il avoit la comédie si fort à cœur , que dans la crainte de me donner le moindre soupçon , il étoit déjà parti pour retourner à Nancy , me laissant à mon pere , & attendant le succès de sa ruse.

La Touriere s'étant retirée , je demeurai seul avec mon pere. Loin de me dire le moindre mot qui sentît la reprimande , il me consola de la prétendue perte que j'avois faite , & me disposa à lui aller rendre avec lui mes derniers devoirs. Mon précepteur avoit si bien sçu ménager toute la pièce , qu'on n'attendoit en effet que mon pere pour chanter une Messe *de requiem*. Nous nous rendîmes donc le lendemain à l'Eglise du Couvent. J'assistai à une cérémonie , la plus lugubre que j'aye vû de ma vie ; & ce qu'il y a d'original , c'est que ma cousine elle-même y assista , & pria comme moi pour le repos de son ame. Par une espèce de pressentiment , je demandai à la voir au moins dans son cercueil ; mais on me répondit que j'étois devenu trop grand pour entrer

dans l'intérieur du Couvent ; que cette grâce qu'on m'avoit faite l'année auparavant , ne pouvoit plus s'accorder ; & qu'outre cela la Messe étant finie , ma cousine étoit déjà enterrée. Je m'en tins-là , & cette tragicomédie n'eut son dénouement que plusieurs années après.

Tout jeune & tout passionné que j'étois , je ne laissai pas que de comprendre qu'il n'y avoit plus de remède à la mort. Ce qui ne pouvoit avoir de prise sur moi auparavant , produisit l'effet dont mon précepteur s'étoit flatté. Lorsque mon pere m'eut pris avec lui , je me tranquilisai peu à peu ; & quand je le fus assez , lui-même me remena à Nancy pour y reprendre le cours de mes études. Mon précepteur me reçut sans faire semblant de rien. Il adressa seulement quelques mots à mon pere touchant ma désertion , & dans la suite il ne m'en parla jamais.

Un reste de mélancolie traversa néanmoins assez long-tems mes études ; mais les recreations qu'on me procura , & les connoissances que je fis , la dissipèrent peu à peu. Mon précepteur observoit un grand choix dans nos liaisons , & sur-tout à l'é-

gard du Sexe, dont il ne me voyoit point rapprocher sans crainte. Il redoutoit même tout ce qui pouvoit m'attacher fortement ; & dès qu'il s'appercevoit que je prenois plus de plaisir à un divertissement qu'à l'autre , il tâchoit de m'en fevrer. J'aurois été heureux si j'avois eu , du moins jusqu'à un certain âge , ce précepteur si sage , & qui me connoissoit si bien.

Comme sa vigilance se répandoit sur tout hors du College , & qu'il ne croyoit pas qu'il y eût rien à craindre , c'est-là qu'il pensa être pris à son insu. J'étois en Philosophie. Cette nouvelle carrière , & le Régent sous lequel j'y entrois , eurent pour moi tant de charmes , que je ne voulus pas seulement être Philosophe , mais Jésuite. Mon penchant se fortifia tellement , qu'un jour plus ravi qu'à l'ordinaire d'entendre raisonner mon Régent , je résolus de m'ouvrir à lui sur mon dessein. Je le fis en sortant de Classe , & la maniere dont il reçut ma proposition acheva de me déterminer. Ce n'étoit donc plus un fol amour qui m'animoit ; mais une belle passion pour la Philosophie , & pour le Bonnet de Jésuite. A tout prendre , mon pere auroit certainement beaucoup

mieux aimé celle dont j'étois guéri, & pour laquelle on me tenoit depuis près de trois ans éloigné, dans la crainte que quelque indiscretion ne vînt à la réveiller.

Pendant tout cet intervalle je n'avois vû mon pere que de tems en tems, & jamais mon oncle, qu'on me disoit toujours être à l'Armée ou à Paris. Mon pere étant venu nous voir selon sa coutume, & ayant amené mes sœurs que nous souhaittions depuis long-tems, je m'ouvris devant tous de mon dessein. Mon précepteur, vers qui mon pere se tourna, comme pour lui demander s'il en sçavoit quelque chose, demeura tout interdit. L'un & l'autre se leverent, & un moment après mon pere revenant à nous, me dit : Qui vous a mis, mon fils, un si beau dessein en tête ? La Philosophie, lui répondis-je ; c'est une si belle science, on parle, on raisonne. Apprenez, interrompit mon pere, à raisonner sur vous-même, & à ne pas chercher à me déplaire plus que vous n'avez déjà fait.

L'air grave & presque déjà Philosophe avec lequel j'avois exprimé mon projet, & sur-tout ma dernière réponse, jetta dans l'esprit de mon pere une véritable crainte.

Mes sœurs qui s'imaginoient déjà me perdre tout-à-fait, se jetterent à mon col comme pour m'arrêter. La scène finit par mon précepteur, qui me pria instamment de déclarer d'où & depuis quand cette fantaisie m'étoit venue. Comme il étoit Ecclésiastique, & partisan des Jésuites, il craignoit que mon pere ne s'imaginât qu'il en fût l'auteur, ou de moins qu'il y eût donné les mains. Il étoit néanmoins trop honnête homme pour abuser de la confiance qu'on avoit en lui, & pour entreprendre ou se prêter à rien qui fût contraire aux vues qu'on pouvoit avoir sur moi. J'étois regardé comme le soutien de la famille, non seulement en qualité d'aîné; mais parce que mon cadet étoit d'une santé si foible, qu'il ne laissoit presque rien à espérer.

Les mesures que mon pere prit avant même que de partir, marquoient assez jusqu'où alloit sa crainte. Il fut trouver le Pere Recteur des Jésuites & mon Régent; mais au lieu de me recommander à eux, comme il avoit coutume, il les pria de me détourner d'un dessein qui n'auroit jamais lieu. A qui se fioit il? Une Lettre qu'il reçut bien-tôt du Recteur même & de mon Régent, le lui fit

connoître ; & si mon précepteur n'avoit été plus sincère qu'eux , je ne fusse jamais sorti de leurs mains.

Lorsque mon pere & mes sœurs eurent repris le chemin du logis , nous reprîmes mon frere & moi celui du College. Dès le premier jour , mon Régent me parla de la visite de mon pere , & me racontant ce qui s'étoit passé , il ajouta : persistez , mon fils , & nous trouverons bien moyen de le faire consentir. Mon précepteur , toujours rusé , ne me traversa pas ici comme il avoit fait à l'égard de ma cousine. Soit pour se ménager auprès des Jésuites , soit pour servir plus efficacement mon pere , il feignit d'entrer dans mes vues. Par ce moyen , il apprenoit de moi-même tout ce qui se passoit , & sans manquer à son devoir , ni aux égards qu'il pouvoit avoir pour les Jésuites , il en donnoit régulièrement avis. Malgré cette précaution , il pensa néanmoins être dupe.

Un beau jour , plus enthousiasmé qu'à l'ordinaire , je demeurai au College , & de concert avec mon Régent je fus trouver le Pere Recteur , à qui je dis que je ne voulois plus sortir. Aussi-tôt dit , aussi-tôt fait. Ma chambre étoit déjà toute prête au Noviciat ,

& sur le champ on m'y conduisit. Cependant mon précepteur qui avoit perdu l'habitude de nous venir conduire & chercher , voyant mon frere seul, prit l'allarme. Il accourut au College , & parvint bientôt jusqu'à moi. Ce n'étoit plus le tems de feindre. Il se plaignit amèrement au Pere Recteur, au Maître des Novices , & à mon Régent qui étoit encore là. Il leur dit qu'ils n'ignoroient pas qu'il falloit le consentement de mon pere ; que le moyen de ne jamais l'obtenir , étoit peut-être la maniere dont on s'y prenoit ; qu'ils devoient se souvenir d'ailleurs , qu'il étoit obligé de répondre de moi , & qu'il ne comprenoit pas comment on pouvoit lui jouer un pareil tour , à lui qui avoit toujours été un des serviteurs les plus attachés à la Société.

L'indignation, le dépit, son zèle pour mon pere & pour moi, lui donnerent tant d'éloquence, qu'il persuada ceux qu'il regardoit comme mes ravisseurs, de me remettre entre ses mains , sauf néanmoins, ajouta-t-il, à me rendre, après avoir écrit à mon pere , & obtenu de lui un consentement libre & dans les formes. Ce fut la seconde folie dont mon précepteur me sauva,

& qui ne mérite pas moins toute ma reconnaissance que la première.

On peut bien s'imaginer la conduite qu'il tint , après m'avoir arraché du Noviciat. Il écrivit d'abord à mon pere. Le Recteur & mon Regent écrivirent aussi de leur côté ; mais jusqu'à ce qu'il eût reçu réponse , il ne permit plus que je retournasse au College , ni même que je sortisse. Mon pere ne s'en remettant à personne prit la poste , & arriva bien-tôt lui-même. Il loua d'abord mon précepteur , le remercia de son zèle & de sa vigilance ; & sans différer il fit plier bagage , & nous emmena. Ni l'un ni l'autre ne prirent congé des Jésuites. Pour moi , je voulois à toute force dire adieu à mon Regent , mais à peine m'écoutoit-on. Tout le long du chemin je me plaignois , comme si l'on m'eût enlevé du Paradis. Mes plaintes n'empêcherent pas que nous n'arrivassions.

Si ce n'avoit été l'affaire qui venoit de se passer , le dessein de mon pere étoit de me faire faire tous mes exercices à Nanci ; mais dès qu'il apprit la première fois mon ardeur pour la Philosophie , & mon plan de Jésuite , il changea , & avoit même déjà écrit à Paris. Mon oncle n'y étoit pas , ce

qui rendoit la chose un peu plus difficile. Il étoit à l'Armée ; mais le voisinage de sa fille qu'on craignoit de voir ressusciter , me fit expédier le plutôt que l'on put. Il fut résolu que mon frere maigrelet garderoit le logis , que j'irois seul avec mon précepteur , & qu'il ne me quitteroit que lorsque mon oncle y arriveroit au commencement de l'hiver.

Tous ces arrangemens pris , mon pere , le jour même de notre départ , me mena dans une chambre en particulier. Là il m'embrassa , me fit diverses exhortations , & la larme à l'œil il conclut : que le Ciel ait pitié de toi , qu'il te conserve , & te bénisse ainsi que moi ! Il ajouta à cette bénédiction quelques louis , & mon précepteur déjà fourni , nous partîmes.

J'avois tant oui parler de Paris , que l'idée seule que je m'en faisois m'occupoit tout entier. Ayant oublié depuis long-tems le motif qui m'avoit conduit à Nancy , je ne songeai presque plus à celui qui m'en avoit fait arracher. Enfin nous arrivâmes , & c'est ici que vont commencer des scènes dont le souvenir me pèse , & ne cessera jamais de m'accabler.

Parmi les Lettres dont nous étions pourvus, il y en avoit une pour Monsieur le Comte de J..... Seigneur de notre Province, & ami intime de mon pere. Ce fut chez lui que nous fûmes mettre pied à terre. Il ne m'avoit vu qu'enfant. A peine me reconnut-il, mais il ne m'en fit pas moins d'amitié & de caresses. Lui-même s'acquitta de tout ce que mon oncle auroit pu faire, s'il avoit été à Paris. Nous demeurâmes plusieurs jours dans son hôtel, & je n'en sortis qu'avec lui dans son carrosse, pour aller prendre un appartement près du Luxembourg, & à portée de l'Académie de la Guériniere, où je devois m'exercer tous les jours. Il avoit déjà fait parler à ce célèbre Ecuyer. L'ayant envoyé chercher sur l'heure même, il me recommanda fortement à lui; & après quelques complimens qu'il me fit sur ce qu'il attendoit de mes dispositions, il nous laissa.

La premiere chose que me proposa mon nouveau Maître, fut d'aller à son Académie. Nous nous y rendîmes. Quelques leçons qu'il donna d'abord dans son manège à quelques jeunes gens qui l'attendoient, me charmerent. Nous fumes ensuite voir l'écurie, & je ne fus pas peu surpris d'y trouver

quarante à cinquante chevaux magnifiques , & qui sembloient faire l'éloge de la main qui les avoit dressés. La Guériniere nous retint à dîner. Si je me sentoie déjà flatté , je ne le fus pas moins d'une compagnie de jeunes cavaliers avec qui je dinai , & dont l'air & les manieres ne me laissoient rien à souhaitter que de pouvoir les imiter bientôt.

Tous s'empresferent à me faire civilité & amitié. L'un d'eux , avec qui une certaine sympathie m'unissoit déjà , me demanda mon nom & ma province. Je le satisfis. Il me demanda ensuite ma demeure , j'appris la sienne , & nous ne nous quitâmes point sans nous être réciproquement visités. Le lendemain , dès le matin , il vint me prendre. Tout le jour se passa en promenades & en divertissemens , & nous en fîmes de même jusqu'à ce que tout fût prêt pour recevoir ma premiere leçon. Ce jour-là je traitai le Maître & ceux avec qui je m'étois trouvé chez lui à table. La joie , la gayeté , tout en fut. Quelle différence , disois-je en moi-même , de ce pays au mien , & de ce College à celui de Nancy !

Mon précepteur qui ne doutoit pas que

ce train de vie ne me plût infiniment , & qui craignoit même qu'il n'allât bien-tôt sous ses yeux plus loin qu'il ne voudroit, me prêcha morale dès que nous fûmes entre quatre yeux. Monsieur, me dit-il, voici un nouveau genre de vie , qui me paroît vous plaire assez , pour craindre qu'il ne vous plaise bientôt trop. Souvenez-vous que j'ai encore à répondre de vous , & que tant que vous serez sous ma direction , vous devez vous laisser gouverner , & suivre mes avis. J'espère cette grace de vous ; mais je crains bien , lorsque vous ne m'aurez plus , que vous ne m'oubliez bientôt tout-à-fait , & mes conseils.

Nous nous couchâmes là-dessus. Le sommeil qui me permettoit à peine d'entendre cette leçon , me permit encore moins d'y songer. Je ne m'éveillai que pour me préparer à aller au manège. Pendant près de six mois , c'est-à-dire tout le tems que mon précepteur avoit à demeurer avec moi , je ne fus occupé d'autre chose , excepté de quelques parties de plaisir où sa morale revint encore. Elle n'étoit que trop à sa place , & si je n'y fis pas alors toute l'attention qu'elle méritoit , ou si même elle m'ennuya , je

n'en ai eu que plus lieu de connoître dans la fuite , le tort qu'ont les jeunes gens en pareil cas. Du plus au moins, tous en sont logez-là. Ils dorment lorsqu'on leur fait prévoir les malheurs qu'ils ont à craindre de leurs passions. Mais que souvent ils sont cruellement reveillés ! La honte , le repentir , la douleur ne sont que les moindres choses auxquelles ils puissent s'attendre.

Mon oncle que nous attendions tous les jours arriva enfin , & mon précepteur prit congé de moi. S'il m'aimoit , je l'aimois aussi. Lorsqu'il vint pour m'embrasser & me dire adieu , je m'attachai si fort à son col qu'il ne pouvoit se dégager. Non, mon cher, lui disois-je , je ne veux pas que vous me quittiez. Que deviendrai-je après votre départ ? Hélas ! j'avois bien raison , mais non pas dans le sens que mon affection me le dictoit. Consolez-vous , me répondit-il les larmes aux yeux. Souvenez-vous seulement quelquefois de moi. Tout ce que je pourrois vous dire de plus , ne seroit que ce que je vous ai déjà répété mille fois. Je montai avec lui en carosse , & le conduisis jusqu'au lieu où il devoit prendre la voiture publique.

Après l'avoir vu partir , je retournai trou-

ver mon oncle , qui m'attendoit chez moi. Comme il lui étoit indifférent où il logeât , je lui cédaï mon appartement , & pris celui de mon précepteur. Il se renferma pendant sept ou huit jours , pour se remettre des fatigues qu'il avoit effuyées , & pour prendre des arrangemens. Au bout de ce tems nous sortîmes , & fûmes faire ensemble quelques visites. La premiere fut chez Monsieur le Comte de J..... Nous y rencontrâmes Monsieur le Baron d'H..... son frere , & entre autres Madame la Comtesse de C... depuis Madame la Maréchalle de..... Cette Dame étoit alors dans tout l'éclat de sa beauté. Monsieur le Duc d'Orleans qui s'y connut toute sa vie , la voyoit souvent ; & quoique son regne ne fut pas long , il dura néanmoins assez pour qu'elle eût le tems de me placer au nombre des Pages de ce Prince. C'est donc à elle que je dois cette faveur. Peut-être m'eût-elle été plus profitable , si l'inconstance ne s'en fût mêlée , & n'eût changé la face des choses.

Ce jour-là Madame la Comtesse..... se contenta de donner quelque éloge à mon air éveillé , & de me marquer de la bienveillance. Nous dînâmes avec elle. Le repas

fini, chacun se retira ; mais mon oncle & moi restâmes , & passâmes le reste du jour à causer familièrement avec Monsieur le Comte de J.... & son frere. Il fut presque toujours question de moi. J'appris dans cette conversation que mon pere me destinoit à la vie simple qu'il menoit , qu'il auroit déjà voulu que je retournasse près de lui ; mais personne n'étoit de cet avis. Mon oncle m'adressant la parole me dit en riant : Et vous, mon neveu, qu'en pensez-vous ? Moi , répondis-je, mon cher oncle , je n'en pense pas moins que vous. Six mois ici valent mieux qu'un siècle en Province. Oui surtout , reprit-il, quand on n'a plus de précepteur , & qu'on s'imagine avoir les coudées franches. Le soir approchant nous prîmes congé & retournâmes au logis.

Ce que mon oncle venoit de dire de la liberté dont j'allois jouir , ne pouvoit être plus vrai. Elevé & nourri à la guerre , il n'étoit pas ce scrupuleux précepteur , qui m'entourdissoit sans cesse de sa morale. L'honneur , la bravoure , étoit tout ce qu'il me prêchoit. Du reste ayant ses habitudes j'eus bientôt les miennes , & excepté le soir & le matin nous ne nous voyions guères que pa

rencontre. De la liberté je passai presqu'aussitôt au libertinage. Je me liai d'abord fort étroitement avec deux ou trois de mes camarades de manège , & sur-tout avec le Chevalier d'Arcis , celui de tous qui m'avoit le plus agréé , en dînant la première fois chez la Guérinière.

Ce jeune homme sous la physionomie la plus douce & la plus pacifique , avoit les passions les plus tumultueuses. Il sçavoit néanmoins composer quelquefois si bien l'air de son visage , qu'il passoit chez les uns pour un Caton , & chez les autres pour un débauché aussi déterminé qu'aimable. Je ne le connoissois encore qu'à demi, lorsqu'ayant toute la liberté de le pratiquer , je le pénétrai par degrés jusqu'au fond.

La première marque qu'il me donna de son caractère, fut une partie qu'il me fit faire chez des Soubrettes joueuses , où il alloit quelquefois se mettre à sec. Il y étoit attiré par l'ame d'elles qu'il aimoit. Un soir sortant de la Comédie , il me dit : Venez-vous-en , je veux vous faire souper avec la plus jolie fille de Paris. C'étoit la première fois que je devois me trouver en pareille compagnie. Je sentis à cette proposition une es-

pèce de frisson , je ne savois si je devois l'accepter ; mais trouvant un fiacre ouvert devant nous , il m'y pouffa & j'y fus.

C'est quelque chose d'étonnant que le premier pas que l'on fait pour sortir des bornes de l'innocence. La porte du lieu où nous descendîmes , me sembloit devoir tomber sur moi. Je ne montai un escalier fort étroit qu'en tremblant , & quand je fus entré , je crus être en enfer. Une table de Pharaon où l'on jouoit en secret , sembloit assez le représenter. Elle n'étoit presque environnée que de femmes , dont les visages enlumines sembloient autant de furies. Mon ami s'approcha , il parla à l'oreille d'une de ces femmes , & sur le champ il revint à moi , qui n'osois pour ainsi dire avancer.

L'attention où l'on étoit au jeu , ne permit pas qu'on en fit beaucoup à moi. Le Chevalier lui-même s'acquitta des honneurs. Il me prit par la main , & me tirant à travers plusieurs joueuses , mais qui étoient-là debout , il me fit voir de près ce que je n'avois encore vu que de loin. Nous étions derriere la Belle , à qui il donna quelques louis qu'elle perdit pour lui. Elle eût bien voulu lui en faire hazarder davantage ; mais il lui dit qu'il

voyoit bien qu'elle étoit en malheur , & qu'elle feroit mieux de se retirer. La vérité est qu'il n'en avoit pas davantage ; puisque pour la contenter , il m'en emprunta quatre qu'elle perdit encore..

Elle se retira voyant que le malheur la poursuivoit , ou plutôt qu'il ne venoit plus de louis. Nous entrâmes dans une chambre voisine , où la Maitresse du lieu nous conduisit. Le Chevalier lui demanda à souper , & elle y consentit sans peine. C'est l'usage dans ces sortes d'endroits , que d'y regaler tous les soirs une douzaine de malheureux à qui l'on a coupé la bourse. Mon ami , qui étoit souvent de ce nombre , n'eut qu'à parler. Le souper se partagea en deux. Une table fut servie au lieu du sacrifice , & l'autre dans la chambre où nous étions. A la nôtre se joignirent la Maitresse , & un vieux Garde-du-Corps banquier , qui trouvoit-là de quoi subvenir au défaut de sa paye.

Nous passâmes une soirée trop agréable & trop divertissante pour ne pas s'y plaire. La Maitresse du lieu , bonne amie du Garde-du-Corps , y mit le comble par une espèce de saillie dont elle s'avisa. Pour cela , dit-elle en s'adressant au Chevalier , j'ai pitié de votre ami. Nous sommes tous pourvus , il

n'y a rien ici pour lui : ma foi , continua-t-elle , j'ai envie de lui envoyer chercher une petite sœur pour qu'il puisse s'amuser : va , continua t-elle en se reprenant. Va , répondit le Chevalier. Sur le champ on dépêcha un courier , & presque dans le moment la Jouvencelle arriva. Si j'avois déjà tressailli plus d'une fois , ce fut bien pis quand je la vis , & qu'elle se fut placée auprès de moi. Je n'osois la toucher , tous se moquoient de moi. Quoi , s'écria le Chevalier , vous êtes si novice ! Je l'étois en effet , & je puis dire que j'éprouvai alors tout ce que peut l'innocence au point de la perdre.

Mademoiselle Angelique , c'étoit le nom de cette jolie petite sœur , étoit bien plus aguerrie que moi. Jamais je n'en vis qui méritât mieux le nom de Diablesse. Elle s'acquitta si bien de ce qu'elle croyoit de son devoir , qu'elle me fit rougir cent fois , & pensa me faire perdre la tramontane. Je me souviens , disoit-elle , d'avoir été comme cela , ce ne fut qu'à force de caresses qu'on vint à bout de moi : mais si j'avois été homme , je crois pourtant que je n'aurois pas tant fait de façons. Il ressemble , continuoît-elle , à Hippolite , que je vis représenter hier. En-

fin, comme je n'y pouvois plus tenir, le Chevalier par pitié souffla toutes les bougies, & nous fîmes bacanales.

La nuit étant déjà fort avancée, on les fit rallumer pour nous retirer. Qu'est-ce que ceci, dis-je au Chevalier, quand je me vis seul avec lui ? Quel tour m'avez-vous joué, & que dira mon oncle de ce que je me rend si tard ? Bon, bon, répondit-il, Monsieur votre oncle n'est pas sans doute votre précepteur. Ces visages d'Evangeliste s'épouvantent de tout; mais pour lui, nous lui ferons, j'espère, entendre raison. Nous arrivâmes. Mon oncle m'attendoit encore. Le Chevalier monta avec moi, & revêtant sa mine hypocrite, il brocha des excuses à les quelles, mais qui pourtant passerent, & furent tout-à-fait bien reçues. Malgré cela m'étant mis au lit, je ne dormis non plus qu'un criminel qui a mérité tous les supplices. Tel fut l'effet d'une première tache, que plusieurs renouvellent aujourd'hui, & que je crois ne pouvoir trop pleurer.

Le Chevalier frais & gaillard vint le matin à mon lever, pour voir comment cela alloit. Trois ou quatre ans qu'il avoit plus que moi, & son air par-dessus tout, sédui-

firent mon oncle au point de me recomander à lui comme à un pédagogue. Fort bien , Monsieur , repliqua-t-il , je vous répons corps pour corps de Monsieur votre neveu. Bon répondant ! La partie & la caution allèrent bientôt de pas égal , & je fis plus de chemin en deux mois sous cette garantie , que je n'en eusse peut-être fait en deux ans.

Dès le même jour nous retournâmes où nous avions été la veille. J'appris à jouer au Pharaon , & je gagnai cinquante louis pour mon coup d'essai. J'aimois déjà assez le jeu ; mais cette première amorce me le fit goûter davantage. En deux jours je devins tout ce qu'il y a de pis à craindre pour un jeune homme. Le Chevalier ne voulut pas que nous soupassions ce soir , comme nous avions fait le précédent. Ce seroit à vous , dit-il , à regaler ; du moins on vous engageroit à le faire , & ce sont des canailles qui ne le méritent point. Il est encore de bonne heure , continua-t-il , allons voir la petite pièce de la Comédie ; & pour donner la bonne bouche à Monsieur votre oncle , retirons-nous en gens de bien chacun chez soi.

Ce plan fut un peu dérangé. Deux amis que nous rencontrâmes , nous engagèrent à
une

une partie de souper. Nous en formâmes une autre pour le lendemain , où devoient se trouver des Comédiennes , avec qui nous nous promîmes de nous bien divertir. C'est encore un écueil pour les jeunes gens que cette sorte de gibier. Il est d'autant plus dangereux, que l'amour & les intrigues sont de son métier , & qu'il possède tout le fin de cet art. Pour moi j'en fus quitte pour les cinquante louis que j'avois en poche. C'est la première sottise dépensée que j'aie fait en ce genre , & dont je fus aussi aisément consolé , qu'on peut l'être d'une somme venue du jeu.

Le Chevalier que le desir de se mettre bien dans l'esprit de mon oncle pressoit de se retirer , le fit sous pretexte de s'aller reposer pour la partie du lendemain. Il me remena , & monta comme il avoit fait la veille. Mon oncle n'étoit pas encore rendu. Il l'attendit pour ne pas perdre le fruit de sa peine. Lorsqu'il fut arrivé , l'heure n'étant pas encore indue , nous nous mîmes tous trois à causer auprès du feu. Ce fut-là que le Chevalier se composant fit le Caton , & le parut en effet. Si sa débauche ne m'avoit été connue , moins par ce que j'en avois

vu que par ce qu'il m'en avoit raconté, il n'y a pas de doute que je n'eusse été sa dupe; mais sçachant de quel bois il se chauffoit, je ne pouvois comprendre d'où il tiroit un système de morale si bien suivi.

Mon oncle lui-même, qui ignoroit que le sentiment n'y avoit que la moindre part, ne put s'empêcher d'être surpris, & de lui en faire la question. Monsieur, lui répondit-il, c'est une histoire entiere : je vous la ferois volontiers; mais il est déjà si tard qu'elle prendroit sur votre repos. Mon oncle se plaisoit trop à l'entendre jaser pour ne pas oublier qu'il dût même se mettre au lit. Bon, bon, reprit-il, nous sommes bien éloignés de l'heure d'hier. Je vais faire apporter une bouteille de Canarie, pour vous humecter de tems en tems le gosier. Du reste, songez que vous êtes encore auprès de votre Maitresse. Maitresse, interrompit mon hypocrite ! Ah, Monsieur, que dites-vous-là ! Combien ne m'a-t-on pas rebattu que le Vin, le Jeu, & sur-tout les Femmes, sont une peste pour les jeunes gens !

Cette tirade pensa m'arracher un éclat de rire. J'eus toute la peine du monde à me retenir, jusqu'à ce que j'eusse pris mon mou-

choir pour me cacher , & surmonter par le bruit de mon nez , celui que je ne pouvois plus empêcher. Pour être plus en sûreté encore , je me levai , & sous prétexte d'aller faire apporter le vin , je passai la porte pour rire à mon aise. Un valet paroissant avec la bouteille & les verres , je rentrai avec lui. On mit le tout sur une table , & le Chevalier commença son récit.

Monsieur , dit-il après un prélude de quelques soupirs, je suis , tel que vous me voyez, un de ces malheureux enfans à qui les parens n'ont jamais souri. Je m'appelle ici , vous le sçavez peut-être , le Chevalier d'Arcis. Ce nom n'est pas le mien propre , ni celui d'aucun de ma famille. Je suis petit-fils de Monsieur le Comte de... & de Mademoiselle de M....., dont les amours n'ont été ignorés de personne , ni le mariage de la plupart des Seigneurs de la vieille Cour. Louis XIV. lui-même le sçut ; mais outre qu'il ne voulut jamais permettre la déclaration de ce mariage , c'est qu'il en méconnut jusqu'aux fruits. Mon pere , aussi malheureux que sa naissance étoit élevée , fut nourri dans l'obscurité & le secret. On pourvoyoit

néanmoins largement à son entretien, & dès-lors même Mademoiselle de M..... épargna de ses revenus pour lui en faire un fixe, & jusqu'à sa mort elle ne cessa de l'augmenter.

Si mon pere ne s'étoit pas flatté, malgré le peu d'apparence, d'être un jour l'héritier universel de sa mere, & qu'il eût été plus économe, il n'y a point de doute qu'il ne m'eût laissé de plus grands biens. Il dissipa non seulement le sien, mais celui de ma mere, qu'il épousa à l'âge de vingt ans. Ce mariage n'eut pas toute l'approbation de Mademoiselle de M..... Ma mere étoit néanmoins de la Maison de C.....; mais Mademoiselle de M..... eût voulu une alliance de Robe en crédit, & capable de faire valoir un jour ses droits.

Mon pere marié, fut dix ans sans avoir d'enfans, ce qui augmentoit les regrets de Mademoiselle de M....., & lui en fit peut-être naître à lui-même. Enfin ma mere devint enceinte. La joie fut universelle, mais de peu de durée, du moins pour ceux qui devoient y prendre le plus de part. Mon pere mourut avant que de se voir revivre. On m'a dit qu'il fut dépêché, je n'en sçai

rien. Pour ma mere, elle vécut ; mais soit que le chagrin l'indisposât, ou qu'il y eût quelque autre cause, le travail qui lui survint au septième mois la tua, & en me donnant la vie elle la perdit.

Sans pere, sans mere, & presque posthume de l'un & de l'autre, je passai du sein où j'avois été conçu dans les bras d'une nourrice. Mademoiselle de M....., qui vécut encore quelque tems après ma naissance, fit même un effort pour réparer la brèche que mon pere avoit faite aux revenus qu'elle lui avoit assignés, & c'est actuellement le plus clair que j'aie. Les parens de ma mere, d'un autre côté, ne m'oublierent pas ; mais leurs soins ne s'étendirent guères que sur l'éducation, & les instructions dont j'avois besoin à l'égard de mes prétentions.

Je fus élevé, je puis dire, en grand Seigneur, & conformément à un rang que je n'aurai jamais. Je passai mes plus tendres années dans les mains des femmes. On m'en tira pour me mettre dans celles des maîtres. Outre un précepteur pour m'enseigner le Latin, on me choisit un gouverneur capable de remplir le plan & les vues qu'on avoit

sur moi. Comme on supposoit que j'avois sur tout besoin de politique, on me donna pour gouverneur un Ecclésiastique Napolitain, qui ayant long-tems vécu à la Cour de Rome, dans plusieurs autres d'Italie, & sur tout à celle de France, ne pouvoit manquer de me bien dresser. Ici le même éclat de rire qui avoit pensé m'échapper avant que le Chevalier commençât son récit, pensa m'échapper encore. J'y fis diversion en me evant, & versant à chacun un verre de vin.

C'est à ce gouverneur, continua-t-il après avoir bû, que je dois tout ce que je pense. Il n'avoit pas seulement une bibliothèque de toutes sortes de Livres de Politique, de Cas réservés de Morale ; mais il en étoit une lui-même à tous ces égards. Il avoit éternellement à la poche, au lieu de son Bréviaire, le célèbre Machiavel. Souvent il le prenoit, & me disoit : Tenez, mon fils, cet homme n'a jamais dit que tout ce que les Princes font. Il m'alléguoit ensuite le Cardinal de Mazarin, & ses deux maximes : *Croyez tout le monde gens de bien, mais agissez avec tous comme avec des fripons.* Parois-

sez' homme de bien, quand même vous ne le seriez brin. Pour cette dernière, le Chevalier lui-même ne put la prononcer sans rire. Pour moi qui n'en pouvois plus, je pris le parti de m'enfuir en touffant, crachant, & gagnant la porte.

Où allez-vous, s'écria mon oncle? Je fors pour quelque besoin, lui répondis-je. Dépêchez-vous donc, me cria-t-il encore, & revenez vite. Je rentrai en effet presque aussitôt, mais en faisant des efforts incroyables pour me composer. Le Chevalier, de son côté, étoit à peu près dans la même peine. Il avoit déjà eu recours à la bouteille, & la tenant encore il emplit mon verre, & me l'apporta en se pâmant, tandis que mon oncle se chauffoit attentivement le visage au feu. C'étoit quelque chose d'admirable que de voir deux blancs becs se divertir en quelque sorte d'un vieil Officier, qui nous eût fabrés s'il avoit pu s'imaginer que nous eussions seulement eu cette pensée. Ce qu'il y a encore de particulier, c'est que moi-même j'étois la dupe du Chevalier, comme on le verra bientôt.

Hé bien, dit mon oncle au Chevalier après avoir repris nos places, où en êtes-

vous avec votre gouverneur ? Mon gouverneur, reprit-il, m'endoctrinoit sans cesse. Tout ce qu'il me faisoit lire dans Machiavel, étoit, disoit-il, ce que j'avois à craindre pour le but qui devoit m'animer un jour. L'intérêt selon lui, étoit le thermometre des actions de tous les hommes, & en particulier des Princes. Il me montrait d'un côté, toute la morale qui devoit me servir à jeter de la poudre aux yeux ; de l'autre, toute la ruse dont la vertu a besoin pour n'être pas la dupe des autres, & se faire rendre justice, sur-tout dans mon cas.

A ce que je vois, interrompit mon oncle, votre gouverneur étoit un rusé compere. Plus rusé encore que vous ne pourriez le penser, répondit le Chevalier. Mais par malheur pour lui il avoit une physionomie si parlante, & qui mettoit tous ceux qui le voyoient si fort en garde contre lui, qu'il auroit pu difficilement les tromper. Mes parens, quand il se présenta pour mon éducation, furent partagés sur son chapitre. Tous étoient enchantés de ses discours ; mais comme sa physionomie le démentoit, plusieurs n'en vouloient point. Ce ne fut qu'à la pluralité des voix qu'il passa à mon

service ; & encore le scrutin fut-il si égal la première fois , qu'on fut obligé de recommencer. La seconde l'emporta , mais seulement d'une voix.

Quel fâcheux air avoit-il donc , demanda mon oncle ? Oh, Monsieur, repliqua le Chevalier ! imaginez-vous une tête à cheveux crépus , moitié rouges , entassés sur les épaules , un visage maigre & décharné , de petits yeux enfoncés , malgré cela vagabonds , louches quand il les fixoit , & décorés d'un sourcil fort épais de même couleur que ses cheveux , & dont quelques poils sembloient vouloir l'aveugler. Ajoutez à cela presque point de front , un nez retroussé , un menton de galoche , le tout couvert d'une peau livide & à demi tannée.

Pour cela , m'écriai-je , cherchant à m'épanouir un peu la rate , voilà un horrible portrait ! Mon oncle , sans rien dire , rioit de tout son cœur. Nous nous livrâmes tout entiers à son exemple ; & pour en avoir le temps je fus chercher le fond de la bouteille. Nous nous ennuyions si peu à son récit , que nous aurions passé toute la nuit à l'écouter ; mais notre homme , qui étoit bien-aise d'aller se reposer pour la partie du lendemain , ne re-

prit sa narration que pour la finir de la façon la plus burlesque.

Vous sçavez Monsieur, dit-il de sang froid à mon oncle, que quand on a la tête enfoncée dans les épaules, on est menacé d'apoplexie. Oui, répondit-il bonnement. C'est aussi par-là que finit mon gouverneur, & avec lui son gouvernement. Quoi, si tôt ? reprîmes-nous tous deux à la fois ; ce n'étoit gueres la peine de nous rasseoir. Oh ! je suis sûr, ajouta mon oncle, que vous nous trompez. Point du tout, répondit le Chevalier. Il est mort, & vous sçavez, Monsieur, que les morts ne parlent plus. Dites plutôt ceux qui ont envie de dormir, repliqua mon oncle ; mais auparavant apprenez-moi du moins s'il y a apparence de jamais faire usage des leçons de politique que vous a donné votre gouverneur. Non assurément, Monsieur, répondit le Chevalier ; & je vous prie même de ne jamais révéler ce que je viens d'avoir l'honneur de vous raconter. Je suis content de mon sort. Je ne vivrois pas mieux, ni peut-être si bien, avec tout le revenu de Mademoiselle de M que je fais avec le mien. Je tâche de profiter des leçons morales de mon gouverneur. Pour

les autres , je crois qu'elles me feroient plus de mal que de bien. Vous avez raison , dit mon oncle en se levant : je vous laisse dans cette bonne disposition , & je crois en effet qu'il est tems de nous aller coucher.

Le Chevalier ne demandant pas mieux , fit un grand salut & disparut. Moi , je me retirai dans ma chambre , où mon valet qui m'attendoit , fut surpris des éclats de rire qui m'échappoient. En effet je n'en étois pas le maître , quand je me rappellois la maniere dont le Chevalier s'étoit presque peint , & la bonne foi avec laquelle j'avois vu mon oncle mordre à la grappe , lui sur-tout qui se piquoit quelquefois d'être si connoisseur. Si ce que j'avois vu me paroissoit risible , ce fut bien pis quand j'appris du Chevalier que toute son histoire n'étoit qu'une fable inventée sur le champ pour son plaisir.

Il avoit prévenu mon oncle d'une partie que nous avions formée , sans lui rien dire de plus. Il devoit venir me prendre. Il le fit , mais fort tard , parce qu'il s'oublia au lit. Il y avoit du tems que j'étois prêt quand il arriva. Il ne prit que celui de saluer mon oncle , & de s'informer comment il avoit passé la nuit. Sur le champ nous partîmes.

A peine me vis-je seul avec lui, que je tombai sur son histoire. Ce que vous nous racontâtes hier, lui dis-je, m'a paru bien hardi & bien extraordinaire. Je gage, répondit-il en me regardant fixement, que tu le crois. Comment si je le crois ! n'est-ce donc pas la vérité ? Non ma foi, me jura-t-il ; & tout ce que j'ai dit, je l'ai imaginé pour tuer le tems & amuser ton oncle. Quel conte, m'écriai-je ! Oui, repliqua-t-il, ce que je dis hier, mais non pas ce que je dis à présent. J'eus toutes les peines du monde à l'en croire, & ce ne fut qu'en me promettant sa véritable histoire au retour de notre rendez-vous, où nous étions près d'arriver.

En attendant je me tins plus d'une fois les côtés à force de rire, & je le priai de toute mon ame de prendre garde que mon oncle ne s'apperçût jamais qu'il s'étoit moqué de lui ; parce que iurement il n'en auroit résulté rien de bon. Je ne me suis point moqué de lui, repliqua-t-il, & il auroit tort de le prendre sur ce ton : je n'ai prétendu que l'amuser & le divertir. Soit, lui dis-je ; mais quelque don que vous ayez de persuader, je crois qu'il vaut mieux encore qu'il n'en sache absolument rien.

DE RAVANNE. 61

Enfin nous arrivâmes. Nos deux amis nous attendoient déjà. Les Comédiennes étoient averties , & nous ne fîmes que les aller prendre. Elles étoient quatre, c'est-à-dire deux Comédiennes & deux de leurs amies. Celles-ci monterent dans notre carosse , les deux Actrices dans celui de nos amis , & fouette cocher nous allâmes descendre à S. Cloud. Dans toutes ces premières parties , je n'avois ordinairement que le rebut de cette vile marchandise. Plus d'une fois je m'en piquai ; & pensai même me faire des affaires. Ce jour-là j'aurois peut-être commencé ; mais le Chevalier qui me voyoit déjà de mauvaise humeur , me prit en particulier , & me dit , je vois bien que tu n'es pas content de ta chance : écoute , c'est ici au plus offrant & dernier encherisseur : tu as le gousset garni , ne te fâche pas , choisis seulement , & je me charge du reste.

Mais si je te disois , lui répondis-je , que c'est à la tienne que j'en veux. Tant mieux , interrompit-il , alors tu en seras quitte à bien meilleur prix. Je l'aime pourtant , à ce que je lui ai déjà dit ; mais n'importe , viens , & je vais m'en dédire. Non , non , Chevalier , lui répondis-je , tu es trop généreux. Cette

autre sous la protection de ce Mousquetaire me plaît bien autant , garde la tienne , & tâchons d'avoir celle-là. Tu l'auras , me jurait-il , mais il faut observer quelques mesures. Les Mousquetaires ne lâchent pas aisément prise , il faut avec eux de la ruse , ou l'épée à la main. S'il ne s'agit que de l'épée , repartis - je avec feu , parbleu j'en ai une. Fort bien , reprit le Chevalier ; mais garde-la pour une autre occasion. Tu ne voudrois pas peut-être que je te reportasse mort à ton oncle. Mort , m'écriai-je avec colere ! c'est bien moi qui se laisseroit tuer ! Etourdi , me dit-il alors , je vois bien que tu as besoin de mes leçons. Souviens-toi qu'il ne te faut que de l'argent , & que quand il te faudroit du sang , ce n'est pas ici le lieu de le verser. Il n'appartient qu'aux foux de se battre pour les femmes. Je t'en dirai une autre fois davantage. Pour le présent suis-moi , & prépare seulement tes louis.

Je m'apaisai , & fis docilement ce que mon pédagogue m'intimoit. Nous rejoignîmes la compagnie. Quoique ce ne fût pas trop la saison de se promener , nous allâmes pourtant faire un tour dans le Parc , en attendant le dîner. Nous rîmes , nous battî-

DE RAVANNE. 63

solâmes; mais en revenant le Chevalier ceda sa compagne au Mousquetaire, & prit la sienne en badinant. Si j'avois connu ce Mousquetaire comme j'ai fait depuis, il ne m'en eût pas couté mes cinquante louis pour les faveurs de cette Laïs. Mais mon petit Grec & moi n'étions encore que de l'ancienne Grece.

Arrivés au lieu où nous avions fait préparer à dîner, le Chevalier me tira encore à part. L'affaire est faite, me dit-il, tu joueras la comédie, mais c'est à toi à regler les scenes. Elles sont un peu cheres à la Cour, & la Dame en question se trouve quelquefois à celles des plus grandes Reines. Nous nous mîmes à table. En prenant nos places, je m'aperçus que la Comédienne commençoit à jouer son rolle. Elle me donna l'un de ses côtés, & pendant le repas toutes ses attentions furent pour moi. Le Mousquetaire ne s'en formalisoit point. Ils étoient ensemble à picnic, & déjà prévenu de son aubaine il la laissoit faire.

Cependant, comme s'il y avoit eu tout à craindre, elle observa le plus grand mystere pour le tête-à-tête. Elle feignit que la promenade lui avoit donné la colique, & se le-

vant de table la premiere, elle se retira dans une chambre voisine, sous prétexte d'être libre. Moi qui ne craignois par le bruit, je la suivis officieusement, & fis d'abord allumer grand feu. Pendant ce tems, le Moufquetaire troquoit déjà avec moi. Ma chance étoit pour lui du fruit nouveau, & ce n'étoit que faute de nous mieux connoître, que nous n'avions pas fait troc de Gentilhomme. Je parle pour moi; car pour lui, il y avoit du tems qu'il avoit payé une fois pour toutes.

Ayant placé ma malade près du feu dans un fauteuil, une sotte discrétion me fit croire que je devois faire un tour à la sale. J'enfilai la porte. Elle qui craignoit que ce ne fût-là tout, me cria d'un ton langoureux: Quoi vous m'abandonnez! Je retournai sur mes pas, & pour être d'un retour plus prompt encore, je lui donnai trois ou quatre baisers que j'avois oubliés.

Si ma discrétion étoit sotte, elle n'étoit pas moins inutile. Entrant dans la sale, je fus tout étonné de n'y plus trouver que chiens ou chats, à qui la colique prit peut-être aussi. Pour mes gens ils en tenoient déjà, & travailloient au remede. Plus content que je n'aurois dû l'être, je ne fis qu'un saut pour rejoindre

DE RAVANNE. 65

rejoindre ma Cléopâtre. C'est-là qu'avec mes louis, je trouvai bientôt le véritable élixir. Tous défilèrent dix par dix, c'est le taux que j'y mis. Un de moins, je craignois que le spécifique ne valût rien.

Le mal épidémique étant par-tout bien guéri, on se rassembla par couple au lieu où l'on s'étoit séparé. Comme les plus malades, nous n'y arrivâmes que les derniers. Chacun s'étoit déjà demandé comment on se trouvoit. On nous fit la même question, & nous la fîmes à notre tour. Tous parurent satisfaits, & le Mousquetaire plus que personne. La colique dont nous nous étions débarrassés, ne nous empêcha pas de retourner à la promenade. Nous y allions alors pêle-mêle, tout étoit commun, & plus de particulier. J'en excepte pourtant ma malade, qui me demandoit de tems en tems le bras, pour en cas de colique être sans doute guérie au même prix.

Notre promenade ne fut pas longue. Nous rentrâmes bientôt, & ne sçachant plus que faire, on proposa de jouer. Il ne falloit plus que cela pour m'achever. De dix louis qui me restoient, j'en perdís la plus grande part au quadrille, & j'eus à peine de quoi payer

mon contingent de la dépense faite ou à faire. Notre souper ne fut pas à beaucoup près si jovial que le dîner. Nous ne laissâmes pourtant pas de nous égayer, mais sans oublier notre départ. Nous remontâmes dans nos carosses, non pas dans le même ordre que nous étions venus. On s'accoupla selon son goût, ou plutôt selon le caprice de la débauche.

En arrivant, nous remîmes nos Maitresses chacune chez elle. La mienne paroissoit si passionnée, qu'elle ne pouvoit me quitter. Cependant il fallut nous séparer, mais avec promesse de nous revoir, & même au plutôt. Nous nous rejoignîmes le Chevalier & moi; c'est-à-dire qu'ayant été séparés, il descendit du carosse où il étoit pour remonter dans le mien, ou plutôt le nôtre. Il demeurait dans le même quartier que moi. Le tems que nous mîmes à nous y rendre, fut employé à nous faire réciproquement toute sorte de questions. Apprenant ce qu'il m'en avoit couté, il me dit : Diable ! la fausse est chere : mais passe encore pour la fausse, pourvu qu'il n'y ait pas certaines épices. Epices, répondis-je ! qu'entens-tu par-là ?

J'entens, reprit-il, que si j'avois sçu ce

DE RAVANNE. 67

que je sçais je me serois bien donné de garde de te servir aussi mal que je crains d'avoir fait. Là-dessus il ne m'apprit pas seulement ce que c'étoit qu'épices , mais que Mademoiselle Pouffette (c'étoit le nom de ma Comédienne) étoit une fameuse Epiciere, connue pour telle: qu'en ayant déjà oui parler il avoit été extrêmement surpris & fâché, d'apprendre par les femmes avec qui il étoit revenu , & son nom , & une quantité de poivrades qu'il sçavoit déjà. La vérité est que cette pauvre Pouffette avoit ce méchant renom : mais qu'elle le méritât , c'est ce que je ne crois pas ; car elle étoit beaucoup plus retenue que la plupart de ses pareilles. Son plus grand crime étoit d'être extrêmement jolie & séduisante , préférée par tout où elle se trouvoit , & s'attirant par-là la jalousie & la rage de toutes ses concurrentes , qui la déchiroient à belles dents.

Cependant , comme je ne sçavois pas encore toutes ces particularités , je ne laissai pas que d'être fort inquiet , & le Chevalier pour l'amour de moi. Il me conseilla d'abord une neuvaine , & pour me consoler il ajouta qu'il avoit dans sa manche l'Esculape de Paris , dont il avoit été secouru plus d'une

fois , & toujours avec succès. En disant ces mots , notre cocher arrêta. Je descendis , & le Chevalier fut en faire autant chez lui.

La neuvaine à laquelle il me condamna , eut plusieurs bons effets. Elle retint ma fougue, je repris tant soit peu de goût pour mes exercices , je lus comme j'avois coutume de faire sous mon précepteur. Je me reposai enfin , & ce fut toujours autant de pris pour le salut de mon corps , de ma bourse , & surtout de mon ame. Si les jeunes gens réfléchissoient qu'il n'y a pas le moindre dérangement qui ne fasse brèche à l'un de ces grands objets , & souvent à tous trois à la fois , ils s'en abstiendroient peut-être , ou du moins ils éviteroient certains desordres , qui joignent aux inconvéniens que je viens d'indiquer , la perte de la réputation & de l'honneur.

Je sçais , & il n'est que trop vrai , qu'à ce dernier égard la mode renverse tout , & met le vice à la place de la vertu. Mais qui ne sçait en même-tems que ce renversement d'ordre n'est venu , & ne se soutient que par le dérangement de quelques cervelles , qui se font une occupation & presque un devoir de tourner en ridicule tout ce qui a l'air de

vertu ; & que leur nombre , aussi petit que méprisable , ne peut être mis en parallèle avec la multitude de ceux qui protegent encore la vertu ?

Nous étions dans le cas le Chevalier & moi , & nous y fûmes dans la suite bien davantage. Nous n'employions la portion de bon sens que le Ciel nous avoit donnée, qu'à nous rendre foux , qu'à ériger le vice en vertu , & en faire parade , comme un homme qui tireroit vanité , & se délecteroit à être aveugle , sourd , & couvert de lepre. Deux choses en particulier peuvent faire tomber les jeunes gens dans ce dérèglement d'esprit & de cœur, le tempéramment & l'éducation.

Quelquefois les passions sont si vives qu'après avoir été retenues par bien des efforts , elles se répandent ensuite comme un torrent : c'est de quoi je pourrois servir d'exemple. Quelquefois aussi faute de frein , elles ne se donnent pas seulement carrière , mais elles ramassent à droite & à gauche , tout ce qui peut les rendre plus vicieuses. Souvent même certains vices étrangers se mettent de la partie , & deviennent bientôt comme naturels. C'est ce que l'on pourra

remarquer par la véritable histoire du Chevalier, qu'il m'avoit promise au retour de notre partie, & qu'il eut tout le tems de me raconter pendant la retraite ou le relâche dont nous étions convenus. S'il avoit eu pour veiller à son éducation un homme aussi sage & aussi surveillant que celui qu'on m'avoit donné, j'ai lieu de croire que son tempéramment, moins fâcheux encore que le mien, auroit pu être réglé, & que des leçons pareilles à celles que j'avois reçues, ne trouvant pas tant d'obstacle chez lui que chez moi, auroient vraisemblablement produit plus d'effet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'eût jamais été Tartuffe : caractère le plus détestable, mais qui étoit plutôt risible en lui, parce qu'il ne lui servoit qu'à se divertir.

Suivant la résolution que nous avions prise, il vint me faire compagnie. Dès le premier jour je le sommai de me tenir parole, & de commencer nos récréations par le récit qu'il m'avoit promis. Je croyois, me dit-il d'abord, que tu aurois oublié cette promesse. Je regrette quasi de te l'avoir faite. Deux choses me pesent, mon cher ami, ajouta-t-il, le passé & l'avenir. Je me suis mis sur le

pied de n'y songer que le moins que je puis , parce que cela m'empêche de goûter le présent , où je tâche de trouver le vrai bien. Cependant, continua-t-il, je suis prêt à te satisfaire , mais à condition que tu garderas tout pour toi , & sur-tout que ton oncle , que je ne veux pas m'attirer à dos , n'en sçaura jamais rien. Tu sçais trop , lui répondis-je en riant , combien je t'aime, & que tu n'as qu'à vouloir être obéi. Comme mon oncle étoit sorti , & que rien ne nous empêchoit , nous primes chacun une chaise , & nous approchant d'un bon feu que j'avois fait allumer , il commença.

Tout ce que tu m'as oui raconter à ton oncle n'est en effet qu'une fable , mais qui a néanmoins son origine , comme toutes les autres. J'en ai bâti sur ma naissance mille encore plus extraordinaires , & qui le sont peut-être moins que les vérités qui me regardent.

Je ne suis pas seulement posthume , comme il me vint l'autre jour dans l'esprit de le dire , mais une espece de Melchisédec , sans pere , sans mere , sans généalogie. Je dirois même sans commencement de jours ni fin de vie , si une expérience journaliere ne m'apprenoit que l'on naît & que l'on meurt. Je

ne connus jamais de parens , ni de loin , ni de près. J'en ignore jusqu'aux noms , & ne sçai d'où m'est venu celui que je porte.

Cependant si je m'en crois , je suis né quelque chose. Tout autre que moi tireroit cette conjecture de la maniere dont j'ai été élevé , & des six cens pistoles que je reçois régulièrement tous les ans , tantôt d'une façon , tantôt d'une autre , & toujours avec l'indication de l'usage que j'en dois faire.

Outre que l'on prend toutes les précautions du monde pour me remettre cette somme , c'est qu'elle est toujours accompagnée des menaces les plus terribles , en cas que je marque la moindre indiscretion. Tu es le seul à qui j'aye seulement osé jusqu'ici en ouvrir la bouche ; mais je ne sçais , je te regarde comme un autre moi-même , & c'est moins pour m'acquiter de ma promesse que je me confie en toi , que par un penchant invincible qui m'y porte. Pour ne pas omettre un mot de tout ce que la mémoire me peut fournir de mon histoire , je vais la commencer dès l'âge où il est à peine permis de conserver la moindre idée d'aucune circonstance.

Je n'ai par exemple qu'un souvenir très
confus

confus d'avoir été en nourrice dans un village ici autour , & d'y avoir eu même trois ou quatre femmes. Je ne me souviens pas mieux d'en avoir été enlevé à l'âge d'environ trois ans , par une Dame vêtue de noir , qui me prit dans un carosse , & me baïsa mille & mille fois , jusqu'à ce que nous arrivâmes ici dans un faubourg, où elle me descendit. Cette époque m'est d'autant plus sensible, qu'en descendant le pied lui glissa , & que tombant avec moi elle fit des cris terribles , surtout dans la maison où elle entra , & où elle me deshabilla elle-même de pied en cap , pour voir apparemment si je n'étois point blessé. Heureusement je ne l'étois pas, Ses baisers recommencerent. Elle sortit , & jamais plus je ne la revis.

Je me suis souvent rappelé cette aventure. Quelquefois j'ai cru que cette Dame si tendre ne pouvoit être que ma mere. Mais quelle apparence que m'ayant amené-là, elle n'y eût jamais remis le pied ? C'est ce qui ne s'accorde pas , ce me semble , avec la tendresse d'une mere. Il faudroit , ou qu'elle fût morte , ou qu'on lui eût fait accroire que je le fusse moi-même. Mais cela ne se peut encore : & ne fût-ce que le soin que l'on

prend de ma subsistance, je juge le contraire. Quelque précaution qu'elle eût prise, je doute que mes six cens pistoles me parvinssent aussi régulièrement. Et d'ailleurs à quoi serviroit tant de mystere ? Un pere, ou tout autre, ne leveroit-il pas le masque, du moins à mon égard ?

Quoi qu'il en soit, cette Dame me laissa dans les mains de deux autres. C'étoit bien des Dames en effet, les comparant aux femmes que je venois de quitter ; mais je ne sçus jamais qui elles étoient, pendant quatre ans que je fus avec elles, & qu'elles m'enseignoient elles-mêmes ce qu'un enfant de mon âge pouvoit naturellement apprendre. Elles me montrèrent tour-à-tour à lire, à écrire. Jamais l'une ne me quittoit que l'autre ne prît sa place. Ce n'étoit que soins, qu'attentions. Je faisois tout ce que je voulois, à la réserve de sortir dans la rue. J'eus beau le demander, jamais on ne me l'accorda. Il est vrai que la maison où j'étois petite, en elle-même, mais bien ornée, & fournie de tout ce qui pouvoit m'amuser, ne me laissoit que cette seule chose à souhaiter. Un grand & magnifique jardin qu'elle avoit derriere, avec de belles allées, pouvoit, au lieu de la rue sus-

fire à me promener. Tout ce qui me man-
quoit, c'étoit des enfans de mon âge : mais
ne connoissant point cet agrément, il m'é-
toit facile de m'en passer.

Sçachant déjà passablement lire & écrire,
un précepteur vint me tirer de-là pour pouf-
ser mon éducation. C'étoit un Ecclésiasti-
que, le premier de cette robe, & presque
aussi le premier homme que j'eusse jamais
vu. Les Dames avec qui j'étois m'embras-
ferent en pleurant, & me livrerent entre ses
mains. J'eus de la peine à les quitter, & la
différence que je trouvai bientôt de la vie
douce que je menois auprès d'elles, avec
le tourment de la Grammaire, augmenta mes
regrets au point de chercher à les aller re-
trouver. Mais comment ? Mon précepteur
m'avoit d'abord emmené à Meaux, & de-là
prenant avec moi le carosse public nous
étions arrivés à Paris, comme si nous fus-
sions venus de Province. Tout cela s'étoit
fait sans doute par précaution ; & dans cette
même vue, mon précepteur m'avoit déjà
baptisé le Chevalier d'Arcis, & s'étoit nom-
mé l'Abbé de Fléville.

Nous prîmes un logement dans le College
de Navarre. Mon précepteur m'y occupa

d'abord depuis le matin jusqu'au soir. Il n'y avoit ni pleurs ni gémissemens qui tinssent. Son pouvoir étoit absolu, & si je n'obéissois, le châtiment suivoit. C'est dans un de ces malheureux jours que rebuté à l'excès, je m'échappai de mon tyran, & me sauvai par la ville. Je sçavois en général que j'avois été à Paris, & que j'y étois encore. Mon dessein étoit de tant courir, tant chercher, & de frapper à tant de portes, que je rencontre-rois à la fin le paradis d'où j'étois sorti. J'eus assez d'esprit pour courir d'abord bien loin. Je sçavois qu'il ne passoit presque point de carosses dans le quartier que je cherchois; cela pour ainsi dire me servoit de guide. Je traversai cinq ou six fois Paris d'un bout à l'autre. Je heurtai en effet à mille & mille portes. On m'interrogeoit, je ne sçavois que répondre. Plusieurs touchés de mes pleurs, & jugeant que j'étois un enfant égaré, me prioient d'entrer; mais voyant que ce n'étoit point ce que je souhaitois, je remerciois & allois plus loin.

Quatre jours se passerent ainsi sans presque manger ni boire, & couchant où je pouvois. A la fin mon précepteur qui avoit fait courir par-tout, & qui étoit lui-même à mes trouf-

ses , m'attrapa dans le faubourg S. Marceau, où je cherchois depuis deux jours , & au même gîte où je m'étois retiré la veille. En le voyant , tout mon corps frissona. Quelque pitoyable que fût mon sort , quel qu'il ait pû être , je l'eusse préféré au chagrin de retourner sous sa discipline. Il s'approcha pour me saisir. Je le repoussai en jettant des cris effroyables. Vous ne m'emmenerez pas , lui criois-je , j'aime mieux perdre la vie. Si ce n'eût été le respect qu'imposoit son caractère , je ne crois pas que les bonnes gens chez qui j'étois l'eussent jamais laissé faire ; mais eux-mêmes m'encourageant , me firent monter avec lui en carrosse , & je retournai à mon College.

Soit inquiétude ou fatigue , soit indisposition venue de plus loin , mon précepteur tomba malade. Il se mit au lit & ne s'en leva plus. Toutes les fois que je réfléchis à cette perte , je crains de ne l'avoir pas assez regretté. Ce sévère Ecclésiastique eût , je crois , fait de moi tout autre chose que je ne suis. Il est sûr au moins que je ne serois pas si ignorant , & qu'ayant peut-être à la fin pris du goût pour l'étude ; je n'en aurois pas tant aujourd'hui pour la vie que je mene : vie qui

m'ennuye quelquefois , & qui n'est pas sans remords. C'est ainsi qu'au milieu de la débauche même la conscience parle & nous presse. On sent malgré l'ivresse, le tort qu'on a de s'y livrer ; & pour peu qu'elle passe ou diminue , on ne peut s'empêcher de se haïr & de se détester. Malheureuses passions ! troubleriez-vous toujours le repos & la raison !

Pendant la maladie de mon précepteur, continua le Chevalier, un autre Ecclésiastique vint d'avance occuper sa place. Je ne sais comment cela se fit & se fait encore. Mais si jamais quelqu'un eut lieu de croire aux Génies, c'est moi , par l'impénétrabilité des circonstances de ma vie qui sont autant de mystères. Ce nouvel Ecclésiastique étant entré comme pour venir consoler mon précepteur , s'approcha de son lit , & lui parla quelque tems à l'oreille. Je crus que c'étoit un Confesseur. Je sortis même ; mais un moment après il vint me prendre par la main , & me conduisit auprès du malade , qui d'une voix mourante me fit ses derniers adieux. Voilà , ajouta-t-il , le précepteur que je vous laisse. Dieu veuille qu'il n'ait pas à effuyer autant de peines & de chagrins que vous m'en avez

donné ! Il rendit l'ame deux jours après.

Sa mort ne me fut pas à beaucoup près aussi sensible qu'elle l'eût été, si cet homme de bien eût acheté comme font la plupart de ses semblables, à l'égard de leurs élèves, mon amitié par une lâche complaisance. La conscience & l'honneur le guidoient ; & je puis dire que moins je paroissais le regretter, plus en quelque sorte je faisois son éloge. Son successeur sembloit encore avoir été fait exprès pour diminuer mes regrets. C'étoit l'homme dont j'ai fait le portrait dans ma fable précédente, & que j'ai tiré d'après nature, excepté pourtant sa figure que j'ai un peu outrée. Pour faire la juste comparaison de ces deux Ecclésiastiques, il suffira de dire que tous deux à tous égards étoient de véritables antipodes.

Ghibelli, c'étoit le nom de mon nouveau maître, prit d'abord avec moi le titre de gouverneur. Il ne pouvoit souffrir qu'on l'appellât précepteur. Je ne sçai pourquoi ; car il étoit aussi peu digne de l'un que de l'autre. Tel il me prit, tel il me laissa ; avec cette différence pourtant, que sans lui je n'aurois jamais si bien sçu déguiser mes penchans, & me donner quelquefois la comédie.

Il n'en étoit pas de même sous sa conduite ; tout étoit sérieux & méthodique ; & si jamais je n'eus de bruit pour n'avoir pas été sage , je m'en attirai souvent faute de l'avoir paru. C'est à quoi se réduisoient toutes ses leçons. Du reste , aussi facile , aussi complaisant que mon prédécesseur l'étoit peu , il gagna bien vite mon amitié , de sorte que j'eusse donné pour lui mon sang & ma vie.

Je ne sçai d'où étoit venu à mon prétendu génie un pareil gâte-jeunesse. Mais celui-là , qui avoit d'autres surveillans , fut informé de notre conduite. Mon gouverneur en reçut de vives censures. Je le sçus , & voici comment. Plus d'une fois je l'avois vu triste & rêveur. Envain je lui en demandois la cause. Suivant sa réponse , c'étoit toujours un mal de tête ou une migraine. Ce mal lui prenoit à la fin si fort & si souvent, que je jugeai qu'il avoit autre chose. Peut-être m'en serois-je tenu-là ; mais dans un de ces jours de crise , je l'apperçus , sans qu'il me vît , une Lettre à la main , & dès lors je résolus de m'éclaircir.

Pour y réussir , je feignis moi-même d'être malade , & d'avoir besoin de dormir. C'étoit le seul moyen de l'éloigner , autre-

ment il étoit toujours avec moi , & peu m'importoit , puisqu'il travailloit lui-même à me procurer toute sorte de plaisirs. Voyant que je m'étois mis sur le lit , il sortit comme je l'avois prévu , & fut voir un ami dans le College. Moi aussi-tôt je me leve , j'entre dans sa chambre ; & soit hazard , soit que n'ayant jamais eu aucun lieu de se méfier de moi , il négligea les moindres précautions , je trouvai la clef de son cabinet , & je n'eus qu'à l'ouvrir. Comme je n'avois que des Lettres en vue , je mis d'abord la main sur un paquet qui m'en promettoit. J'y en trouvai en effet , & ce fut-là qu'en cherchant à satisfaire ma curiosité , je l'augmentai à un point qui depuis ne m'a presque laissé aucun repos.

Ces Lettres étoient toutes sans nom , mais de deux mains , l'une d'homme à ce qu'il me parut , & l'autre de femme. Par-tout je n'y voyois que le nom de fils & de cher fils. La matiere d'ailleurs me faisoit assez connoître qu'il s'agissoit de moi , & sur-tout les premieres , qui étoient sans contredit les dernieres que mon gouverneur avoit reçues , & qu'il avoit mises par rang l'une sur l'autre. Les premieres , dis-je , ne respiroient que colere & menaces. Je me suis repenti cent fois

de ne les avoir pas emportées, mais la crainte & la hâte où j'étois, me donnerent à peine le tems de lire ; je me pressai de sortir, pour n'être pas pris sur le fait.

Mon gouverneur qui ne me quittoit jamais pour longtems, rentra presqu'aussitôt. J'étois déjà retourné sur mon lit, mais en proie à tout ce que je venois de lire, ou plutôt à une curiosité qui me dévorait. C'est donc-là, disois-je en moi-même, cet enfant trouvé sous un chou, ou venu comme un champion. C'étoit en effet les réponses qu'on avoit fait cent fois à mes petites questions enfantines ; mais dont j'étois depuis longtems desabusé, sans pourtant être plus instruit de ma naissance. Cette rencontre me donna tellement envie d'en sçavoir davantage, que j'eus toutes les peines du monde à ne pas me trahir d'abord à mon gouverneur. Tout ce que je pus faire, fut de me contenter ce jour-là ; mais dès le lendemain je commençai à ne donner à mon gouverneur non plus de repos que j'en goûtois. Il ne se méfia jamais de rien, & prit toutes mes instances pour un effet de l'âge, qui ne me permettoit plus de m'ignorer moi-même.

Quelque chose que je fisse, il tint ferme,

& je n'en tirai jamais aucune lumiere. Je suis sûr, lui dis-je quelque tems après avoir lû ses Lettres, que vous pourriez me tirer de la juste & cruelle demangeaison qui me dévore. Vous ne le voulez pas, mais comptez que je me souviendrai éternellement du refus que vous me faites. Ecoutez, me répondit-il alors, votre curiosité est à sa place. Je ne souffre pas moins que vous, de ne la pas satisfaire : mais sçavez-vous ce qu'il nous en couteroit infailliblement & à vous & à moi ? Quoi, lui repartis-je ? La vie, continua-t-il en m'ouvrant des yeux & une bouche comme pour m'avaler. J'avoue que je demeurai tout interdit. Il s'en apperçut. Hé bien, ajouta-t-il d'un ton plus modéré, votre demangeaison se passe-t-elle ? M'étourdirez-vous encore ? vous le pouvez si vous êtes las de vivre. Je fus quelque tems sans dire mot ; mais la parole me venant avec la réflexion, je fis une dernière tentative. Qui sçaura jamais, lui alléguai-je, ce que vous pourriez m'apprendre ? nous ne sommes que nous deux. Fort bien, interrompit-il ; mais qui me répondra, si je ne sçais me taire, que vous le sçachiez mieux que moi ? Enco-

re une fois , continua-t-il en colere, ne m'en parlez plus.

Si je lui obéis , ce ne fut que pour le moment. Dans la suite , & sur-tout à certains quarts-d'heure , je le démontois. Mais il étoit Italien , & qui plus est , Napolitain , c'est-à-dire un homme qui naturellement impénétrable , l'étoit encore plus par la crainte du fer ou du poison. Cependant je ne crois pas qu'il y ait échappé. Sa prétendue apoplexie dont j'ai parlé , fut le nom qu'on donna à sa mort subite : mais si l'on eût sçu comme moi ce que l'on en devoit penser , & qu'on l'eût ouvert , je suis persuadé que le poison s'y fût trouvé. J'en juge par diverses occasions, & sur-tout parce que ne démordant point de sa conduite avec moi, & se fondant peut-être sur ce qu'on n'oseroit jamais le congédier , il avoit manqué dès auparavant d'être assassiné. L'aventure est particuliere. Ce fut moi qui lui sauvai pour cette fois la vie , au risque même de la mienne.

Parmi plusieurs habitudes , nous en avions une sur-tout à l'entrée du Marais. De ce quartier au College de Navarre il y a loin.

Un soir , lorsque nous nous retirions & que nous passions par la place de Greve , on arrêta notre fiacre. Il falloit bien que mon gouverneur s'attendît à quelque chose de semblable. Il s'élança aussitôt hors du carosse , porta la main à deux pistolets de poche qu'il avoit , les tira au hazard , & pour surcroît d'accident perça la jambe de notre cocher. Moi , sans sçavoir de quoi il étoit question , j'étois sauté à bas comme lui , & ma petite épée à la main je tins tête à trois assassins. Prenez garde , cria l'un d'eux , ne nous trompons point. Pendant qu'ils cherchoient à mesurer leur coup , un autre carosse avec deux flambeaux survint. Il passoit à toute bride ; mais malgré cela mon gouverneur qui craignoit tout pour lui & rien pour moi , sauta derriere avec les laquais & me laissa-là.

Il étoit si certain qu'on n'en vouloit qu'à lui , que d'abord qu'il fut échappé , les assassins mirent bas les armes , & me faisant des juremens en forme de prieres, me persuaderent de rengainer , & de me confier à eux pour me remener. Bon-gré , malgré , je ne pus les empêcher. Ils me prirent à bras-corps , me jetterent dans mon même fiacre ,

& craignant le Guet, ils obligèrent le cocher tout bleffé qu'il étoit, de foutter à tour de bras au College de Navarre. Eux-mêmes donnerent l'ordre ; ce qui prouve qu'ils étoient bien instruits. J'étois si ému , & de l'action qui venoit de se passer, & d'entendre encore mes grivois jurer , tempêter de qu'ils avoient manqué leur coup , que j'arrivai sans presque avoir soufflé.

L'un d'eux étant descendu sonna , & le portier qui avoit coutume de nous attendre , ouvrit , mais sans chandelle par bonheur ; car s'il avoit vû mes conducteurs masqués comme ils étoient , il eût peut-être refermé , & m'auroit laissé avec mes scélérats. Comme il étoit à demi endormi , & qu'il faisoit plus obscur encore sous la porte que dans la rue , j'entrai sans qu'il s'apperçût que mon gouverneur manquoit. Le bonheur voulut que malgré mon émotion , j'eusse assez de présence d'esprit pour ne lui rien dire. Je gagnai ma chambre , & tel que j'étois je me mis sur le lit , où après avoir repris mes sens, je m'endormis jusqu'à ce que mon gouverneur lui-même vint m'éveiller.

Je fus si ravi de le revoir , que je sautai à son col , comme si je le revoyois des morts.

Lui de son côté ne l'étoit pas tant. Voyez , me dit-il , les risques que je cours ; mais laissons cela , & apprenez-moi comment vous vous êtes rendu ici. Je le lui racontai. Il m'applaudit de n'avoir rien dit au portier. Il en avoit fait de même , & nous convinmes de ne pas lâcher le moindre mot de notre aventure. Etant tranquille de ce côté, il m'apprit à son tour comment il avoit passé la nuit. Le carosse derriere lequel il étoit monté, s'étant arrêté près de la Place des Victoires, il étoit descendu avec les laquais. Le maître bien étonné l'avoit prié d'entrer , & entendant son aventure , dont lui-même avoit eu frayeur , il lui avoit offert, peut-être par respect pour son caractère, un lit qu'il avoit accepté.

Après nous être mutuellement satisfaits , mon gouverneur se répandit en plaintes ameres sur son sort. On veut ma mort , s'écria-t-il, je n'en doute plus. Mais ne devroit-on pas à présent craindre ma vengeance. Je crus que c'étoit le tems de tirer de lui ce que je n'avois pû lui arracher jusques-là. Pourquoi ces allarmes , lui dis-je ? ne pourrois-je donc pas vous mettre à l'abri , si de vous à moi vous me développiez ce que je vous ai

demandé tant de fois ? Non , reprit-il , ma perte est jurée , & tout ce que vous pourriez ne la retarderoit pas , & ne feroit au contraire que l'avancer. Son affliction , sa tristesse , étoient si grandes , que ma curiosité se changea en compassion , & qu'au lieu de le presser davantage , je me mis à le consoler.

Cependant cette affaire ne le rendit pas seulement triste & rêveur , mais beaucoup plus retenu & circonspect. Nous négligeâmes nos habitudes , & sur-tout nous ne nous retirâmes plus la nuit. Malgré cela , je n'en crois pas moins qu'il a été dépêché pour l'autre monde. Outre cette aventure , qui me fait croire qu'on avoit en effet résolu de s'en défaire , c'est que deux heures avant que de tomber , je sçavois déjà qu'il devoit mourir. Il est vrai que je n'y pensai qu'après coup : mais si j'y avois bien réfléchi d'abord , peut-être y auroit-il eu encore du remède , & que je l'eusse sauvé une seconde fois.

Le matin du jour ou de la nuit qu'il mourut , étant sortis ensemble , nous avons été arrêtés à dîner. C'étoit chez une femme où plusieurs femelles , jeunes & jolies , nous appelloient souvent. Je ne sçai si c'étoit par pressentiment , mais il résista à mille instances qu'il

qu'il n'avoit pas coutume de faire. Peut-être même eût-il tout-à-fait résisté , si lui faisant le détail de tout ce qui pouvoit flatter son goût, on ne lui eût nommé un petit pain aux champignons. On sçavoit qu'il en étoit amateur & friand par dessus tout. Enfin pour son malheur il demeura , & je crois qu'on se servit de sa friandise , non-seulement pour l'empoisonner , mais encore pour faire croire en cas de soupçon , qu'elle avoit seule causé sa mort. La matrone chez qui je m'échappai un jour pour lui en parler , me paya de cette monnoye.

Quoi qu'il en soit , le ragoût qu'on laissa , je m'en souviens encore , tout entier à Ghibelli , ne se fit point du tout sentir jusqu'à ce que qu'il le tua. Le même soir soupant au College, il but , mangea à son ordinaire , & paroïssoit se porter aussi-bien qu'il eût jamais fait. Après le repas , lui dans sa chambre & moi dans la mienne , j'entendis ouvrir doucement ma porte. Je tournai la tête pour voir ce que c'étoit. J'apperçus un petit homme masqué, qui s'avançant une Lettre à la main, me faisoit signe de l'autre , & me disoit chut, chut. Si j'avois été moins accoutumé aux mysteres , je serois peut-être tombé d'effroi ,

ou j'aurois crié. Tout au contraire je me levai, non pourtant sans un peu d'émotion ; mais n'importe , j'avançai & je reçus la lettre. Bravo , s'écria doucement le petit homme en me la remettant, cela va bien. Adieu, j'espere vous revoir demain. Il partit , & me laissa-là.

A peine eut-il tourné le talon, que je courus à la lumière pour lire la lettre. Elle n'avoit pas même d'adresse. Je l'ouvris , & je reconnus sans peine la même écriture de femme, que celle que j'avois vue dans le cabinet de mon gouverneur. Je me flattois quasi d'y trouver quelque éclaircissement. Point du tout, je n'y lus pas même les doux noms de fils & de cher fils. Ce n'étoit qu'un simple ordre de me rendre seul à une telle heure dans le Jardin de l'Hôtel de Condé, & des réitérations de n'y pas manquer. Hélas ! par malheur pour le pauvre Ghibelli, on ne sçavoit que trop , comme je le crois , qu'il ne me tiendrait pas compagnie. Je n'eus pas achevé la lecture de ma lettre , ou du moins de réfléchir à la maniere dont je l'avois reçue , & à ce qu'elle contenoit , que je crus l'entendre se débattre & tomber. Je saisis la chandelle , je courus à sa chambre

& je le vis en effet par terre & presque déjà sans vie.

Il est aisé de s'imaginer que si j'avois eu toute la liberté de penser, & que je l'eusse fait secourir sur le champ, il en fût peut-être revenu; mais je fus si effrayé que je tombai moi-même sans connoissance, & que je ne la recouvrai que pour le voir tout-à-fait mort.

Nous n'avions jamais eu de domestiques que le portier du Collège, & un Savoyard pour faire nos commissions. Celui-ci étant venu le matin selon sa coutume, trouva nos portes ouvertes, & passant de ma chambre dans celle de mon gouverneur, nous trouva tous deux étendus. Il courut avertir le portier. Tout le Collège le sçut bientôt, & s'assembla auprès de nous. Le Médecin qui vint ensuite nous examina, & jugea d'abord que je n'étois pas mort; mais venant à mon gouverneur, il n'y trouva aucun signe de vie. Pour moi je ressuscitai bientôt, quelques essences en firent l'affaire: mais quel spectacle! lorsqu'ouvrant les yeux je vis Ghibelli qui les avoit fermés pour jamais.

J'ai déjà dit que ce gouverneur m'étoit cher. Sans examiner alors si j'avois tort ou

raison , je m'abandonnai à la plus vive douleur. Je fis des extravagances sur son cadavre , que j'aurois honte de réciter. Enfin on m'en arracha ; & ce qu'il y a de particulier , c'est que parmi ceux qui m'obligerent à me retirer dans ma chambre , l'un d'eux restant le dernier , me mit un billet dans la main , & s'enfuit avec les autres. Je n'étois pas en état de le lire. Je le gardai plus de deux heures tel que je l'avois reçu , ou plutôt je le mouillai de mes larmes , comme s'il en eût été la source. A la fin je l'ouvris , & je vis que ce n'étoit que pour m'intimer de nouveau le rendez-vous qu'on m'avoit donné la veille. On présumoit sans doute que je pourrois l'oublier. En effet je n'y pensois déjà plus. Mais malgré un nouveau sujet de mortification , je ne laissai pas que de m'y rendre.

Jusques-là il ne m'étoit pas seulement tombé dans la pensée de m'emparer des papiers de mon gouverneur. Cette idée me vint tout-à-coup , après avoir lû ce dernier billet. Je me levai , & fus me saisir de ses clefs ; mais ouvrant son cabinet , je trouvai les moineaux dénichés. La douleur où j'étois ne m'empêcha pas de sentir ce nouveau

coup. De m'imaginer que Ghibelli les eût brulés, cela ne se pouvoit. Non-seulement il n'avoit aucune raison pour le faire, mais plusieurs au contraire devoient l'obliger à les garder. Ce que je crois, c'est que mon petit homme n'étoit pas fort loin, quand j'entendis mon gouverneur tomber & se débattre, qu'il attendoit peut-être dans un coin de notre antichambre le moment de la tragédie, pour enlever les papiers de quelque maniere que ce fût; mais que m'ayant vu moi-même étendu, & jugeant qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi, & peut-être que je ne resterois pas si longtems dans cet état, il avoit fait son affaire, & étoit décampé & revenu. Je dis revenu, parce je crois encore que c'est lui qui me fourra le dernier billet dans la main, & qui s'enfuit après, comme je l'ai dit.

Quoi qu'il en soit, incertain de mon sort, & accablé de mille douleurs, je me rendis au lieu marqué. Arrivé & déjà assis sur un banc, le même petit homme que j'avois vu la veille, vint presque aussitôt se placer à mon côté. Malgré l'obscurité, il avoit encore son masque. C'est moi, me dit-il, qui vous donnai hier ce rendez-vous. Il est arri-

vé depuis un grand changement. Votre gouverneur n'est plus , je le sçais ; mais loin de vous en attrister comme il se pourroit , vous devez vous en réjouir. Je pensai le battre quand j'entendis ce début. Je l'eusse du moins laissé , s'il ne m'eût arrêté , en me prenant par la manche & m'appaisant. Rasseyez-vous , ajouta-t-il , & m'écoutez. Qu'allez-vous faire à présent ? Je vais , lui répondis-je brusquement , tenir compagnie à mon gouverneur , jusqu'à ce qu'il soit en terre , après le ciel y pourvoira. Il y a déjà pourvu , interrompit-il : tenez , prenez cette bourse , & faites-en l'usage que vous indiquera un billet que vous y trouverez. Vous recevrez la même somme exactement tous les trois mois ; mais prenez garde , il y va de votre vie , si vous ne vous conduisez pas comme on le veut , si vous marquez la moindre curiosité , & sur-tout si jamais vous parlez. Vous n'aurez plus désormais de gouverneur , continua-t-il. Il eût mieux valu que vous n'en eussiez jamais eu , mais l'on y suppléera par des avis qu'il faut suivre ou mourir.

Mourir , repris-je ! il n'y aura pas grand mal , aussi-bien je ne vis déjà qu'à demi. Je me levai pour m'en aller. Il m'arrêta encore

& tandis qu'il continuoit à m'endoctriner, deux personnes nous joignirent, & s'affirent auprès de nous. Elles étoient masquées comme lui; mais l'une d'elles levant son masque, m'embrassa avec un transport de tendresse qui n'eut jamais d'égal. Je sentis en même-tems des pleurs couler. Elle exprima aussi quelques paroles d'une voix basse & entrecoupée. Tout ce que j'entendis de plus distinct, fut, mon fils, mon cher fils, fais ce qu'on exige de toi; c'est pour ton bien, on t'aime, tu le sçauras peut-être mieux un jour. L'autre personne qui étoit survenue, se contenta de me prendre la main, de me la serrer, & tous deux se retirèrent me laissant encore avec mon petit homme. Je crois qu'il n'étoit demeuré que pour m'observer, & empêcher que je ne suivisse ces tendres personnes pour tâcher de les connoître. J'en juge, parce qu'il ne me dit presque plus mot, & qu'en se levant il marmotra seulement entre ses dents, ils ont eu le tems de se rendre. Adieu.

Je me levai presque en même-tems que lui. Je le suivis des yeux tant que je pus; mais craignant qu'il ne s'imaginât que je le suivisse en effet, je le perdís bientôt de vue;

& repris en droiture le chemin de mon College. Je trouvai ma chambre & celle du mort remplies. J'en fus ravi ; car s'il n'y eût eu qu'une ou deux personnes comme je m'y attendois , le spectacle eût été trop lugubre pour que j'y eusse résisté. J'aurois cependant bien voulu visiter ma bourse ; mais je me contentai d'en tirer le billet , & de m'éloigner un moment pour le lire. J'y trouvai à peu près une répétition de tout ce que m'avoit dit mon petit homme : outre cela il y avoit une direction pour ma conduite , qui consistoit en ceci : qu'après avoir rendu les derniers devoirs à Ghibelli mon gouverneur , j'abandonnerois le College ; que je ne quitterois pas moins toutes les habitudes que j'y avois , ou celles que je pouvois avoir d'ailleurs ; qu'il falloit en un mot que je vécusse d'une toute autre maniere , & que je commençasse à me retirer à l'Hôtel d'Anspach dans la rue Jacob, jusqu'à nouvel ordre.

Je suivis ponctuellement tous ces ordres. Mon gouverneur mort , enterré , tout le College l'étoit pour moi. J'étois même bien-aise de m'en éloigner , pour n'avoir pas éternellement sous les yeux des objets qui ne pouvoient

pouvoient qu'entretenir ma douleur. Je fis faire à Ghibelli des obseques magnifiques , & à mes frais. Tout le College y assista , comme s'il n'y avoit eu rien à dire sur son compte. Cependant , outre plusieurs scandales que notre conduite avoit causés , c'est que voulant approfondir qui nous étions , il s'étoit débité diverses calomnies infâmes , & capables de lui faire refuser la sépulture. Mais monnoye fait tout , plus encore parmi le Clergé qu'ailleurs ; & notre argent qui avoit jusques-là couvert nos défauts , servit encore à les enterrer.

La cérémonie faite , j'abandonnai le College dès le même jour. En passant la porte , je remis les clefs de mes chambres au portier. Je lui donnai en récompense de ses bons services , tout ce qu'il y avoit ; & suivi de mon Savoyard que j'avois chargé de quelques bagatelles , je me rendis au lieu qu'on m'avoit prescrit. On m'y attendoit déjà. J'eus à peine parlé , que l'on me conduisit dans un appartement magnifique. J'y trouvai même un grand valet qui me salua comme son maître , & que je gardai comme tel sans lui faire aucune question. Pour ne conserver aucune idée de mon College , &

sur-tout pour n'avoir rien qui me rappellât le triste souvenir de mon cher Ghibelli, je récompensai mon Savoyard & le renvoyai.

La première action sérieuse que je fis dans ma nouvelle demeure, fut de visiter ma bourse. Je l'avois bien déjà fait, mais seulement pour y puiser; ce n'étoit pas assez. Mon petit homme m'en avoit promis autant tous les trois mois. Je sçavois à peu près ce que j'en avois ôté, & je voulois calculer pour sçavoir quel pourroit être mon revenu. J'y trouvai deux cens Louis, & cinquante environ que j'en avois tirés, cela me faisoit par an mille Louis. Bon, m'écriai-je, j'aurai-là du moins de quoi me divertir. Cette somme me fut régulièrement payée pendant deux ans que je demeurai-là. Toutes les fois que mon petit homme se montroit à moi, soit le soir à la promenade, soit de bon matin chez moi, c'étoit toujours la même bourse de Louis. Il n'en eût rien rabattu sans doute, si j'en eusse fait un bon usage; mais une Demoiselle de Province étant venue loger dans mon Hôtel, je m'en amourachai. Non seulement je dépensois pour elle tout mon revenu, mais elle me fit faire beaucoup de dettes. J'empruntois à droite & à

gauche. Mon génie en fut averti, cela lui déplut, & il m'en fit faire des réprimandes.

S'il n'y avoit eu que cela, peut-être ne m'eût-on rien rogné, & qu'on eût payé mes dettes, à condition de n'en plus faire : mais j'étois si occupé de ma passion, que je négligois tous les exercices qui m'étoient prescrits. Mon génie me fit faire des plaintes là-dessus, plus vives encore que sur tout le reste. Elles me furent réitérées trois ou quatre fois. Voyant qu'elles ne produisoient rien, on fit enlever & conduire ma Provinciale je ne sçais où. On m'ordonna de sortir de mon Hôtel, on m'indiqua celui où je suis, avec des menaces terribles si je ne m'y rendois pas au plutôt, & ne m'exerçois régulièrement à l'Académie de la Guérinière. J'obéis, & je le fais encore tous les jours, le désespoir dans le cœur, sur-tout quand je me rappelle ma chere Provinciale qui m'a été ravie, & que je ne compte plus de revoir jamais.

Je ne sçus d'abord qu'une partie de mes malheurs, c'est-à-dire que je n'appris la réduction de mon revenu que lorsque je le reçûs, six semaines après, de mon petit homme. C'est ici près au Jardin du Luxembourg

que j'eus sa premiere rencontre. Il ne m'en parla point. Je ne le connus que trop au poids de la bourse ; & lorsque pour m'en assurer mieux je voulus la visiter, j'y trouvai un billet avec ces mots, *Pour vous apprendre à être sage.* Je n'ai donc plus depuis ce tems-là, que cent cinquante pistoles tous les trois mois. Je m'en console aisément. C'est même plus qu'il ne m'en faudroit pour vivre content, en attendant mieux, si l'on s'en fioit assez à moi pour me croire capable d'un secret qui m'intéresse autant que celui-ci. Mais au lieu de cela, ce ne sont que menaces, au cas seulement que je marque la moindre envie de me connoître. Cependant rien n'est plus naturel, & je trouve dans les marques de tendresse que j'ai reçues, & que je reçois, une cruauté inouïe qui les dément.

Quelque raison qu'on ait pour le mystère, c'est me sacrifier que de ne m'en pas faire part. Supposons que les auteurs de ma subsistance, & qui le sont sans doute de ma naissance, viennent à mourir, où en suis-je ! Me voilà non-seulement pour jamais sans aucune connoissance de père ni de mere, mais réduit à ne savoir que devenir. Quand même je parviendrois à découvrir mon ori-

DE RAVANNE. 101

gine , comment la persuader, comment faire reconnoître mon rang , ou répéter mes droits, tandis que toute la terre m'aura ignoré ! C'est l'ouvrage d'un fatal honneur, dont je serai la victime. Se peut-il qu'une chimere prévale ainsi sur les sentimens les plus intimes de la nature ! Ces réflexions m'accablent ; & lorsque j'envisage l'avenir , je ne cherche pour m'étourdir qu'à jouir du présent.

Le Chevalier finissant aussi son histoire , je lui marquai la vive part que j'y prenois ; & quoique je ne fusse guères propre au personnage de consolateur , je ne laissai pas que de le faire en sa faveur. J'espère mieux que vous , lui dis-je. Comptez que votre génie ne vous abandonnera pas plus pour l'avenir que pour le présent, & qu'il prévient tous les malheurs que vous redoutez. Le plus grand, repliqua-t-il, seroit de demeurer éternellement une espece de *Melchisedech*. J'aimerois mieux être savetier & connoître mes parens , qu'être Potentat & ne sçavoir d'où je viens. Quand je vous entends quelquefois dire mon oncle , & que je songe qu'il n'y a pas un être au monde que je puisse seulement qualifier de cousin , cela me na-

vre jusqu'à l'ame. En effet je ne sçache rien de si triste, que de n'avoir aucun parent dont on puisse se reclamer. Le Chevalier, quoiqu'issu d'une des maisons de France, les plus illustres & les plus nombreuses, étoit néanmoins comme étranger dans le monde entier. Je laisse à ceux qui le sont, ou qui l'ont été seulement d'une Province ou d'un Royaume à l'autre, à juger de ce qui en est. Eux seuls le peuvent. Pour moi qui vis encore actuellement dans cette disgrâce, je trouve que la mort est préférable.

Il étoit heure de dîner quand le Chevalier eut fini, & que nous eûmes fait toutes nos petites réflexions. Comme mon oncle en sortant m'avoit dit qu'il ne rentreroit que le soir, j'avois ordonné le dîner dans sa chambre. Il étoit prêt, & nous nous mîmes à table. J'ai le gosier assez sec, dit d'abord le Chevalier, pour boire un coup; & pour te consoler, interrompis-je, ma foi tu as raison, c'est une bonne chose que le vin. Il s'en versa lui-même, & sur le champ il en fit l'épreuve. Les jeunes gens font aisément divorce avec le chagrin. Nous perdîmes insensiblement son récit de vue, & la gaieté n'en laissa bientôt presque aucune trace.

De la table nous tûmes pour nous distraire malgré le froid au Luxembourg. Je ne sçai si Mademoiselle de avoit aussi quelque idée triste à dissiper, mais nous l'y trouvâmes accompagnée de deux Dames, & je me souviens que le Chevalier me dit, *Je voudrois que ce fût-là mon génie.* Nous la saluâmes en nous croisant; mais nous étant retournés à quelque distance, nous les surprîmes toutes trois déjà tournées elles-mêmes & qui nous regardoient aller.

De quelque part que vienne une certaine attention, l'amour propre toujours prêt à juger favorablement, s'y plaît; mais je remarquai que le Chevalier prit un singulier plaisir à celle qu'avoit pour nous Mademoiselle de Loin que notre action interrompît la sienne, elle ne cessa de nous regarder, & l'on pouvoit même distinguer qu'il y avoit chez elle quelque chose de plus qu'un simple attrait de curiosité. Hélas! tant dans l'un que dans l'autre, c'étoit la nature qui agissoit. Quoiqu'aveugle chez le Chevalier, elle ne se faisoit pas moins sentir que chez Mademoiselle de . . . , où elle étoit éclairée. Quelques années après les masques tombèrent, les mystères s'éclaircirent; & comme

il arrive presque toujours d'un fruit illégitime , le Chevalier fut sacrifié , comme il le craignoit.

Nous passâmes lui & moi le reste de ma neuvaine comme nous l'avions projeté , c'est-à-dire à faire treve avec le plaisir , & à n'en prendre qu'à nos exercices. La vérité est qu'il n'avoit pas le sol , & que m'étant déjà redevable de quelques louis , il attendoit l'apparition de son petit homme pour me les rendre , & nous divertir à frais communs. Il en usoit ainsi sans que je le sçusse ; mais lorsque je l'appris , je m'en fâchai , & dans la suite nous fîmes bourse commune. La conformité d'inclinations qui forme ordinairement les liaisons , nous unit si étroitement , qu'il n'y eut pas seulement entre nous communauté d'especes , mais que nous ne fîmes pour ainsi dire qu'un corps & qu'une ame. Malgré mon changement d'état qui arriva bientôt , il n'y en eut aucun dans notre amitié. Les nœuds ne s'en serrèrent pas moins ; & l'absence qui arrivoit quelquefois , ne servoit qu'à nous revoir avec plus de plaisir.

Avant que mon espece de retraite fut finie , mon oncle qui avoit vu plus d'une fois

M. le Comte de J. . . , avoit appris de lui que Madame la Comtesse de C. . . . avoit dessein de me faire Page de M. le Duc d'Orleans. Mon oncle avoit goûté cette proposition. Il s'étonna même qu'étant assez connu du Prince , cette pensée ne lui fût pas venue aussi-tôt après son arrivée ; mais il aimoit encore mieux que cela se fît par le canal de Madame la Comtesse. La première fois qu'il m'en parla , ce fut avec toute sorte d'avantages. Il me dit que je n'en ferois pas moins mes exercices , que j'aurois par-là un Protecteur , non-seulement déjà puissant , mais qui ayant la perspective de la Régence , pouvoit un jour mieux qu'aucun autre m'avancer & faire ma fortune. Tu seras-là , ajouta-t-il encore , avec de jeunes éveillés comme toi , & Dieu sçait comme tu vas te réjouir.

Le parti me parut si beau, que j'aurois déjà voulu que l'affaire eût été faite. Mon oncle avoit écrit sur le champ à mon pere pour l'en informer , & nous n'attendions que son avis pour voir Madame la Comtesse de C. . . , & la prier de mettre les fers au feu. La maniere dont mon oncle s'y étoit pris à l'égard de mon pere, les couleurs qu'il avoit

donné à ce dessein , comme pouvant être un jour avantageux & à moi & à toute ma famille ; de plus l'espérance de me posséder également dans sa vieillesse , le flattoit trop agréablement pour ne pas recevoir bientôt le consentement que nous espérions. Nous le reçûmes en effet. Le seul obstacle après cela étoit le Chevalier , que je craignois de perdre , & qui témoigna pour moi la même crainte , lorsque je lui fis l'ouverture du parti qu'on m'offroit. Il est sûr que j'y eusse renoncé plutôt qu'à lui ; mais nous trouvâmes que ce n'étoit qu'une terreur panique , & qu'à l'exception de nous voir sans cesse , ce qui la plupart du tems fait naître le dégoût , notre séparation n'empîéteroit rien moins que sur notre union.

Nous ne songeâmes donc mon oncle & moi qu'à profiter de l'heureuse disposition de Madame la Comtesse de C.... Comme la proposition nous étoit venue par M. le Comte de J....., nous passâmes d'abord chez lui. Il offrit de nous accompagner. Nous acceptâmes sa politesse , & sur le champ nous allâmes nous faire annoncer. Il est inutile de dire l'accueil plein de charmes & de graces que nous fit Madame la Comtesse

de C... connue pour la Dame la plus galante de la Cour, elle en eut toujours les manieres. Enfin nous dinâmes chez elle. A la fin du repas elle ordonna de mettre les chevaux à son carosse, & à l'instant elle partit pour aller conclure l'affaire.

Elles'y prit si bien, que dès le lendemain nous fûmes avertis de nous rendre chez M. le Comte de J.... Nous le fîmes sans différer. Un moment après Madame la Comtesse y arriva, & nous prenant dans son carosse, elle nous conduisit elle-même au Palais-Royal. Elle y avoit alors les grandes entrées. Comme M. le Duc d'Orleans étoit déjà prévenu, nous fûmes d'abord introduits. Il étoit avec l'Abbé Dubois. Monseigneur, dit-elle en me montrant de la main, voici le jeune Gentilhomme dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Avouez, continuait-elle, qu'il paroît propre au mystere: ma foi, si vous n'en voulez pas, je le garderai pour moi. Il te conviendrait mieux qu'à moi, répondit le Prince en riant. N'est-ce pas, l'Abbé, qu'en dis-tu? Hélas! répondit celui-ci, le respect, Monseigneur, m'empêche de vous contredire.

Après ce badinage, le Prince lui-même

m'ordonna d'avancer. J'obéis. Il me fit quelques questions auxquelles je répondis. Mon oncle qu'il reconnut, l'empêcha peut-être d'en faire davantage. J'en fus ravi ; car tout résolu que je pouvois être ailleurs , je l'étois fort peu devant un si grand Prince. L'idée remplie de son rang & de son mérite je n'étois pas le maître d'une sorte de timidité qui me coupoit pour ainsi dire le sifflet. Mon oncle ayant pris ma place , je me retirai presque derriere lui. M. le Duc d'Orleans s'entretint quelque tems avec lui , & fans me jeter dans un nouvel embarras , il lui dit qu'il parleroit à M. . . . son Ecuyer , & que je n'avois qu'à venir endosser l'habit , quand je voudrois.

J'accepte votre Page , dit-il à Madame la Comtesse , qui paroissoit s'échauffer avec l'Abbé Dubois. Je le prends sur votre parole , mais à condition que vous me le dresserez. Oui , oui , Monseigneur , répondit-elle ; s'il ne tient qu'à cela , j'en fais mon affaire. Nous nous retirâmes mon oncle & moi , & la laissâmes avcc Monsieur le Duc & l'Abbé.

Le lendemain nous ne manquâmes pas d'aller la remercier, Elle me tint mille dis-

cours égrillards auxquels je ne sçavois trop que répondre ; & quoique j'eusse voulu déjà être chez l'Ecuyer , elle l'envoya inviter à dîner pour ne nous pas laisser aller , & pour, disoit-elle, me recommander à lui, afin qu'il m'envoyât de tems en tems chez elle. Nous demeurâmes confus de ses politesses. Monsieur l'Ecuyer vint. Madame la Comtesse lui apprit le motif de son invitation. Il la remercia , & me dit à moi qu'il croyoit en effet me voir le matin, que M. le Duc d'Orleans lui avoit parlé , & que je serois Page quand il me plairoit. Dès aujourd'hui, Monsieur , lui répondis-je, crainte de manquer. Bon , dit Madame la Comtesse , j'aime cette vive ardeur.

Aussi-tôt que nous eumes quitte la table , nous prîmes congé. Monsieur l'Ecuyer nous emmena chez lui. Il envoya sur le champ chercher le tailleur. Je pris possession en attendant , & ce jour même je soupai avec les Pages. Me voilà donc dans une nouvelle école. Ciel , que va-t-on voir ! Un jeune homme abandonné à tous ses sens , esclave des plaisirs , & qui court en triomphe à son précipice, comme une victime couronnée de fleurs. Hélas ! pouvoit-on s'attendre à rien

moins , non-seulement de mon tempérament , ou du commerce libertin de mes camarades , mais plus encore du dangereux exemple de mon illustre Maître ?

Si les plaisirs des sens , si la volupté poussée & raffinée à l'excès pouvoit contribuer quelque chose au caractère d'un grand Prince , aucun ne mériteroit mieux ce titre que Philippe Duc d'Orleans. Il est rare qu'un génie aussi supérieur que le sien , ne tombe dans un excès ou dans l'autre. Le tout dépend du penchant , lui seul décide , surtout quand il peut se donner carrière & que rien ne l'arrête.

Philippe avoit du goût pour le plaisir. Il n'avoit pas moins d'esprit , & sçavoit d'ailleurs qu'il étoit au-dessus du *qu'en dira-t-on* & des loix. Il disoit lui-même que celles-ci n'étoient pas faites pour lui , qu'elles n'étoient que pour ceux qui n'osoient ou ne pouvoient se satisfaire. Voilà jusqu'où la raison s'égare , quand le cœur la séduit.

Un autre motif de séduction pour ce Prince , c'est l'exemple que l'on suit ordinairement plutôt dans le mal que dans le bien. Elevé & nourri à la Cour du Monarque le plus galant qui ait jamais été , il franchit

DE RAVANNE. III

sans peine des bornes que la scrupuleuse ignorance ou le tempéramment de ses mo-
deles limitoit. Il se trouva d'abord comme
de niveau avec eux , & bientôt il passa des
égaremens déjà légitimes par l'exemple &
la mode , aux plus illicites ou illégitimes.
Le cœur chez lui sembloit n'avoir été fait
que pour dominer sur l'esprit , celui-ci ne lui
servoit que pour approuver celui-là, ou pour
s'étourdir quand le préjugé & ses réflexions
lui suscitoient quelques remords.

J'ose dire que depuis Cesar , aucun Prince
n'a mieux mérité qu'on dit de lui , qu'il
étoit grand jusques dans ses vices ; que
quoiqu'il en eût beaucoup , il avoit tant de
qualités , que dans quelque état qu'il fût né
il l'étoit pour gouverner. Mais ses qualités
d'ailleurs si connues & si rebattues n'entrent
point dans le sujet qui m'oblige à parler de
lui. La place que j'occupe dans ces Mé-
moires , ne permet gueres que je le peigne
en homme de génie ou d'Etat. Il s'agira
plutôt d'amours & de voluptés ; je pourrois
dire de vices : mais s'il y en a qui puissent
être anoblis , tolérés par le rang ou par la
maniere de s'y livrer, c'est sur-tout ceux que
j'aurai à décrire. Jamais on n'en vit dans

cette Cour de si prêts à s'ériger en vertu. Ils alloient déjà de pair avec elle. Peut-être l'eussent-ils tout-à-fait supplanté, si perdant tout-à-coup leur support, elle n'eût repris ses droits & sa place dans l'ordre naturel.

C'est chose étonnante que l'influence que les mœurs d'un Souverain ont dans tous les Etats du monde sur celles de leurs Sujets. On peut du premier abord reconnoître leur goût par celui de leur Cour. Il ne se borne pas là ; mais à mesure que le regne est plus long, il passe de la Cour à la Ville, & de la Ville à la Campagne. Une mode alors semble justifier pour un tems, ce qu'une autre vient bientôt détruire.

Le Duc d'Orleans pour ne rien obmettre de ce que je pense, avoit reçu du Ciel un génie & un cœur incapables de médiocrité. S'il n'atteignoit pas au plus haut degré de vertu, il falloit qu'il tombât dans un abîme d'égaremens. Le mauvais exemple qu'il suça comme avec le lait, & le malheur d'avoir eu près de lui un homme de mœurs pourries, firent que ses talens qui auroient pû se tourner du bon côté prirent le mauvais. Si le choix des sujets est nécessaire lorsqu'il s'agit d'éducation, il l'est sur-tout à l'égard d'un jeune

jeune Prince, appelé à être le modele de tout un peuple.

L'Abbé Dubois, centre du vice, ne pouvoit gueres manquer de faire du Prince son pupile un autre lui-même, & de donner lieu à cette épitaphe que quelques Plaisans firent pour être mise sur le tombeau de son illustre mere, *Ci gît l'oïfiveté ou la mere de tous les vices.*

Enfin le libertinage sous la protection de ce Prince, ne pouvoit malheureusement être mieux pour prosperer. Son esprit sur-tout enjoué, plein de graces & de vivacité, sçavoit donner à ses passions le tour le plus propre pour les faire applaudir & goûter. Tout en imposoit chez lui, l'éclat du rang, l'agrément. On ne pouvoit l'écouter sans penser comme lui & sentir quelquefois beaucoup plus, sur-tout vers les dernieres années de sa vie, où ce n'étoit plus qu'un cours habituel d'expressions desanimées de passion. Ce n'est pas comme on sçait, qu'il fût fort avancé en âge : mais quand on a vécu en poste, la fatigue fait sur ceux-ci ce que l'âge fait sur les autres. Je rentre dans ce qui me regarde. Qu'on me pardonne, si je me suis peut-être un peu trop écarté.

Le Tailleur étant venu m'ajuster un habit sur le corps, M. l'Ecuyer me présenta au Prince. Il prit le tems que Madame la Comtesse de C étoit avec lui. Je parus, & je puis dire qu'on n'eut jamais lieu d'être plus satisfait que je le fus, dès cette première fois, de l'affabilité & de la bonté de ce généreux Maître. On me dira peut-être que la Comtesse en eut toute la gloire. Je pourrois le croire, si son regne qui finit bientôt, & qui ne changea rien à ses nobles qualités, ne démontreroit qu'elles tenoient du naturel. En effet, tout vicieux qu'il étoit à certains égards, il étoit à d'autres, comme je l'ai déjà insinué, des plus grands, des plus nobles & des plus généreux. Plusieurs aujourd'hui brillent encore de ses bienfaits. Si je ne suis pas de ce nombre, c'est que je n'ai sçu en profiter à tems, ou plutôt que la Providence se réservoir à faire de moi un modele de pénitence & de châtimens.

Malgré cet abord riant je n'oubliai pas mon cher Chevalier. Aussi-tôt que je pûs, j'allai le voir en habit de cérémonie, & prendre en même-tems congé de la Guéri-

niere , de son manège & de toutes les connoissances que j'y avois. Le Chevalier voyant que c'étoit tout de bon , sembloit perdre courage , & n'avoir rien à espérer après cet adieu. Tu m'abandonnes , me dit-il , mon cher ami. Si j'avois crû que ce dût être sitôt , je me serois bien donné de garde de me préparer tant d'ennui & de regrets. Il est sûr que s'il n'eût dépendu que de lui , au lieu d'avoir lui-même des Pages , comme sa naissance le demandoit , il eût postulé pour l'être avec moi. Tel est quelquefois le caprice du sort, de ne relever ses avantages que pour nous priver des moindres douceurs ou mieux accomplir notre malheur.

D'où te viennent ces tristes idées , répondis - je au Chevalier ? Pourquoi du moins ne me les avoir pas communiquées , quand je te fis part de ce qui cause aujourd'hui ta peine ? Tu sçais que je n'eusse jamais passé outre ; mais si tu le veux encore , parle & je romps. Non , interrompit-il. Je n'aurois jamais crû à la vérité qu'entre dire & faire il y eût une si grande différence. Jusqu'ici du moins je ne l'avois pas encore si bien senti.

Mais le sort en est jetté. Tout ce que je te demande , c'est de continuer à m'aimer , & de me le prouver en nous voyant le plus souvent que faire se pourra. Ce marché , qui n'étoit qu'un renouvellement , fut de rechef conclu , & scellé de mille protestations qui ne se démentirent presque jamais.

On se plaint ordinairement que les vrais amis sont rares. Je le crois , & j'en ai souvent fait l'expérience. Mais si on réfléchit combien les fondemens de la plupart des liaisons sont peu solides , & par combien d'endroits ils sont outre cela ébranlés , on ne s'étonnera pas que le nombre en soit en effet si petit. On pourroit reduire ces fondemens à deux principaux ; l'intérêt qui est le grand ressort qui remue les cœurs , & l'agrement qui les chatouille. A l'égard du premier , l'expérience ne prouve que trop combien il est fragile. Pour le second , il le feroit peut-être moins , si l'on étoit toujours dans une égale assiette , & en état de contribuer au plaisir ou d'en recevoir. Mais comme cela ne se trouve guères , & que ce fondement au contraire chancelle deçà & delà , il arrive qu'il n'est pas moins sujet à rouler que le premier.

Pour peu qu'on mette ensuite ces fondemens en opposition avec ce qui peut les attaquer , l'intérêt par exemple qui détruit souvent d'une main ce qu'il édifie de l'autre, la perfidie , la jalousie , le caprice , une foule de tracasseries & le reste, on ne s'étonnera pas seulement que les vrais amis soient rares , mais qu'il puisse s'en trouver deux comme on verra peut-être le Chevalier & moi. Il est vrai que le démon de l'intérêt ne nous domina jamais ni l'un ni l'autre , & que l'agrément même n'étoit entre nous deux qu'un accessoire. Quelle que fût notre assiette , gaye ou inquiète, nous nous tolérions. Du reste jamais de tergiversation. S'il arrivoit que l'un crût avoir lieu de se plaindre de l'autre , il le faisoit, mais avec cordialité , & sur-tout sans qu'il échappât rien qui sentît la reprimande , ou une certaine supériorité. Enfin toujours tendres , fidèles & francs , nous n'eûmes jamais qu'une dispute pour nous être un peu relâchés. Nous le reconnûmes , après néanmoins nous être mesurés ; mais cet écart ne servit qu'à nous aimer davantage , & comme je l'ai déjà dit , pour jamais.

Le Chevalier qui ne pouvoit se résoudre à me quitter, & qui connoissoit d'ailleurs un Page nommé de Grèves, voulut m'accompagner au Palais Royal, pour le voir & me lier d'abord avec lui. Mon oncle que je n'avois pas d'abord trouvé à son logis s'y étoit rendu, & nous le saluâmes. Après s'être réjoui avec moi du premier accueil que m'avoit fait Mr. le Duc d'Orleans, lorsque son Ecuyer m'avoit présenté en habit de Page, il nous laissa pour aller dîner avec Mr. le Comte de J... & lui en faire part. Ce Seigneur n'étoit pas bien à la Cour de mon Maître. Malgré cela je ne laissai pas dans la suite que de le servir, en represailles de l'intérêt qu'il avoit pris à moi, & des politesses que j'avois reçues de lui. Le Chevalier ayant trouvé de Grèves, nous fûmes de notre côté faire une partie de cabaret. Je liai donc avec ce nouveau camarade. Cela ne me fut pas inutile; parce qu'il me mit d'abord au fait de bien des choses, que je n'aurois pu apprendre qu'avec le tems.

Nous passâmes tout l'après-midi à ne parler que de Pages, & de leur routine. De Grèves, déjà ancien, ne pouvoit que me bien instruire. C'étoit celui de tous que

j'eusse préféré, si je me fusse trouvé dans l'embarras du choix, pour consulter quelques camarades sur mon devoir. Ses instructions furent interrompues par un autre Page, à qui il avoit donné le mot, & qui vint nous avertir que le Prince alloit coucher à St. Cloud. Nous vuidâmes néanmoins encore maintes bouteilles, en attendant l'heure. Enfin elle arriva, & nous prîmes congé du Chevalier, en lui faisant promettre de venir nous voir le lendemain.

Nous avions calculé le tems si juste, que le Prince étoit déjà en carosse, & que nous eûmes à peine celui de nous botter & de courir avec lui. Arrivé à Saint Cloud, de Grèves recommença ses instructions. Je n'eus besoin d'en recevoir ni du Gouverneur, ni de personne; & dès que mon tour vint pour servir mon Prince, je m'en acquittai si bien, que je m'attirai ses propres éloges. Madame la Comtesse de C., que quelques raisons avoient obligée à ne lui pas tenir compagnie, n'arriva que fort avant dans la nuit. Elle avoit trop affaire pour songer d'abord à moi; mais le lendemain elle s'en souvint, & m'empêcha même de jouer du Chevalier comme j'aurois voulu.

A peine fut-il arrivé , que sans avoir presque le tems de l'embrasser , on m'avertit de la part du Prince d'aller lui parler. J'obéis sans difficulté. Je gagnai son appartement , & en l'abordant il me dit d'un air riant , que ce n'étoit pas lui qui avoit besoin de moi , mais Madame la Comtesse. Je n'étois plus si timide , que je l'avois été la première fois. Monseigneur , répondis-je , je suis ici pour obéir , soit à votre Altesse , soit à Madame la Comtesse. Je n'attens que l'ordre , & suis prêt à tout. Parbleu ! dit le Prince alors en éclatant , on ne peut rien de plus. Parle , ajouta-t-il à la Comtesse , & vois ce que tu veux. Oh ! pour le présent , répondit-elle , je ne veux rien que sa bonne volonté ; & j'en profite, Monseigneur , pour vous prier que si vous avez jamais quelqu'un à m'envoyer , vous le préféreriez à tout autre. Diable ! reprit ce bon Prince , je ne fais trop si je dois m'y fier. Oui , oui, Monseigneur , vous pouvez vous y fier ; c'est moi au contraire qui n'oserois , crainte qu'il ne me trahît. Cela ne fut pourtant jamais vrai ; & si elle avoit quelque risque à courir , c'étoit bien plutôt de l'inconstance de mon Maître, pour qui la nouveauté fut toujours un des plus
grands

grands attraits. Pour qu'une Femme l'eût fixé , il eût falu qu'elle eût été un Prothée , & Madame de P...., qui est celle qu'il aimait le plus , ne le garantit pas de mille infidélités.

Ayant passé très-long-tems à répondre à plusieurs questions , soit du Prince , soit de Madame la Comtesse , on me donna campo , & je me retirai. Le Chevalier & de Grèves languissoient après moi. Que diable avez-vous fait si long-tems , demanda celui-ci ? Je ne sai , lui dis-je , on m'a parlé , j'ai répondu , & il y a plus de deux heures que j'aurois voulu avoir du pied au cul , & me voir avec vous. Mais encore , reprit de Grèves ? Ma foi , interrompis-je , j'ai déjà perdu toutes les questions qu'on m'a faites , & tout ce que je puis vous dire , c'est qu'on s'est diverti , je crois , de mon air novice. Je ne l'étois néanmoins pas assez , pour ignorer que le mystère où je prévoyois que j'entrerois bientôt , demandoit au moins quelque secret. Mais sans le savoir , ou si j'eusse été d'un autre caractère , j'en aurois eu besoin sur-tout à l'égard de de Grèves , qui étoit l'agent des amours du Prince , qui avoit par-là sa confiance , & qui n'étoit si

curieux , que parce qu'il craignoit tout à la fois de perdre l'un & l'autre. Son pressentiment ne se vérifia que trop. Je fus même tout prêt , voyant le tort que je lui faisois , de quitter la partie ; mais Madame la Comtesse accommoda l'affaire. De Grèves étoit depuis long-tems Page , le Prince en avoit toujours été content. Elle obtint pour lui une récompense , & il me laissa le champ libre.

Ne sachant encore ni ce qui en étoit , ni ce qui en devoit être , nous fûmes paisiblement nous divertir tous trois au même cabaret où nous avions fait , le Chevalier & moi , notre partie de Comédiennes. Nous la rappellâmes & la vantâmes beaucoup à de Grèves , qui n'avoit pas été de la fête. Sur-tout nous rîmes à gorge déployée , de la colique qui nous avoit tenu tous. Il n'y a pas de doute qu'elle ne nous eût pris encore , si les Comédiennes y eussent été ; mais nous nous en dédommageâmes à force de boire & de chanter. Au lieu de colique nous n'eûmes qu'un mal de tête , qui se passa par bonheur sans avoir besoin de neuvaine.

Le Prince étant venu pour quelques jours à St. Cloud , notre ami le Chevalier s'en

retourna à son gîte , mais pour prendre mieux ses mesures , & venir passer le reste du tems avec nous. De retour au Château , on dit à de Grèves que le Prince l'avoit fait chercher. Il courut recevoir ses ordres. C'étoit pour une commission qu'il devoit faire le lendemain à Paris. A peine fut-il parti, qu'on m'en donna une autre. Elle regardoit Madame la Comtesse , & ne pouvoit manquer d'être bien faite , car de Grèves l'avoit reçue ainsi que moi. Comme j'étois parti presque en même-tems que lui , que je n'avois qu'une commission , & qu'il en avoit plusieurs , je fus de retour beaucoup avant lui , & sans que nous nous fussions rencontrés.

Le Chevalier que nous attendions , & que je surpris mettant pied à terre au lieu où nous nous étions divertis la veille , s'étonna lui-même de me voir à cheval & arrivant au galop. Quoi, me dit-il , déjà aux champs ? Ma foi aux aîles près je te prendrois quasi pour le Dieu Mercure. Pas encore , lui répondis-je ; mais avec le tems cela pourra venir. Je suis à toi dans l'instant , au revoir. Je piquai , & allai rendre réponse de ma commission. Madame la Comtesse en parut si contente , qu'elle promit d'en faire ma

cour au Prince. Dans le fond le sujet n'en valoit guères la peine , & encore moins de nous faire courir à deux , puisqu'il ne s'agissoit que d'avertir le correspondant du Gazetteur de Hollande , de ne pas donner avis qu'elle fût venue se délasser de Paris à St. Cloud. Elle craignoit sans doute quelque conjecture fâcheuse. Je n'en vis pas moins dans les Gazettes que je lus exprès , qu'elle avoit non seulement suivi le Prince , mais que S. A. avoit eu quelques accès de fièvre.

De Grèves étant arrivé demi-heure après, je l'attendis pour aller ensemble joindre le Chevalier. Il ne savoit pas que j'eusse été en commission. Chemin faisant il se plaignit à moi de la fatigue des siennes , & pesta entre autres contre celle que j'avois eu comme lui , & qu'il avoit trouvée faite. C'étoit bien la peine , me dit-il en maugréant , de me faire courir-là pour une pareille fadaïse , encore est ce un bonheur pour moi d'y avoir été , un autre auroit pris les devans & m'auroit peut-être trahi. C'est pourtant un Page , continua-t-il , & sans doute un tel , que nous avons laissé à Paris. Non , répondis-je alors , c'est moi-même , je ne fais point

difficulté de vous le dire; parce que je n'enrage pas moins que vous d'avoir galoppé pour un pareil sujet. Ce seroit bien le diable, reprit-il! A quelle heure êtes-vous donc parti? Un moment après vous, répliquai-je, & nous arrivons presque ensemble.

De Grèves, qui avoit déjà pris la mouche de ce que j'avois demeuré si long-tems la veille dans l'appartement du Prince, l'auroit sans doute pris bien davantage, si je n'avois ajouté que c'étoit apparemment une suite du divertissement qu'on s'étoit donné avec moi la veille. Comme je pensois en effet à ce dernier égard, je tempêtai de si bonne grace, que de Grèves se le persuada. Nous nous trompions néanmoins tous deux. C'étoit une espèce d'essai que Madame la Comtesse avoit voulu faire, pour l'usage qu'elle m'avoit promis, c'est-à-dire, pour en faire ma cour au Prince sur-tout. La suite le vérifia bientôt. Cependant nous ne nous divertîmes pas moins avec le Chevalier, que si nous eussions eu tout lieu d'être contents. Nous lui fîmes part de nos griefs. Il en rit, s'en moqua, & nous en fîmes autant.

Le Prince ayant passé à St. Cloud le tems

fixé, il reprit le chemin de Paris, & nous avec lui. Nul ne fit d'abord plus de commissions chez la Comtesse que moi. Elle ne s'en tint pas-là, mais elle m'établit si bien dans l'esprit de mon Maître, que je devins son agent presque universel. De Grèves ne doutant plus de sa disgrâce, me fit connoître à sa mine seule, que j'occupois sa place. Comme je ne l'avois ni briguée ni souhaitée, sur-tout à son préjudice, je résolus de le prévenir. Ecoute, lui dis-je un jour, je ne puis souffrir que tu me regardes plus long-tems de si mauvais œil. As-tu quelque chose contre moi, parle, & je suis prêt à te satisfaire ? Surpris, il ne savoit quasi que me répondre. Ne sois point embarrassé, continuai-je; pour moi, je ne le suis que de ta moue, & il n'y a rien que je ne fasse pour ne la plus voir. Moue, s'écria-t-il après moi; crois-tu que je n'aye pas bien lieu de te la faire ? Non interrompis-je, & je crois au contraire qu'il vaut mieux que tu t'expliques. Hé bien donc, reprit-il, sache, si tu ne le sais déjà, que j'étois ci-devant auprès du Prince ce que tu es aujourd'hui. Prends maintenant ma place à tous égards, & juge si au milieu de ta faveur tu

serois bien-aise qu'on vînt te damer le pion ,
& t'envoyer pour ainsi dire paître.

N'est-ce que cela , m'écriai-je ? je m'en doutois déjà. Quelqu'autre , sans s'embarasser du reste , t'allégueroit peut-être que chacun est ici pour soi , & que la faveur est une attrappe-qui-peut. Pour moi je pense autrement , & pourvu que tu ne croies pas que j'aye fait le moindre pas pour te supplanter , ni même que je me sois plû à le faire , compte que nous serons bientôt aussi bons amis que jamais. Il m'assura que non , & que s'il n'avoit cru le contraire , il n'auroit pas été si retenu , & m'auroit depuis long-tems proposé de vuidier l'affaire. Là - dessus je l'assurai que je cesserois plutôt d'être Page que de continuer à jouir de sa faveur , & que j'emploierois même le peu que j'en avois pour le faire rentrer dans toute la sienne.

Piqué de ma générosité , il ne voulut pas paroître en avoir moins. Je ne permettrai jamais , me dit-il , que tu te sacrifies pour moi. Ayant à être supplanté , je me rejouis de l'être par un aussi brave garçon que toi. Du reste je prens mon parti , & j'attendrai que le Prince se souvienne de moi pour la récompense qu'il m'a toujours promise &

que j'espere de lui. Récompense ! interrompis-je : moi-même je me flatte de te faire tenir parole ; & si le Prince étoit assez injuste pour y manquer , je le croirois indigne d'être servi par des gens comme nous. De Grèves étoit en effet un brave Gentilhomme , & je l'étois trop de mon côté pour jouir de son poste s'il n'en avoit un qui le dédommageât.

Incertain de ce qui pourroit encore arriver , je fus trouver Madame la Comtesse. Je lui communiquai l'entretien que j'avois eu avec de Grèves , & lui protestai que je remercirois plutôt que de continuer à lui faire tort , ou à lui être un obstacle. Madame la Comtesse avoit elle-même l'ame trop grande pour ne pas m'approuver , & se porter comme nous à la générosité. Dès sa premiere entrevue avec Mr. le Duc d'Orleans , elle obtint pour de Grèves une promesse positive d'une Compagnie de Dragons , & deux jours après il en eut le brevet.

Sa joie , la mienne , & celle du Chevalier qui avoit appris notre démêlé , fut si complete que nous la célébrâmes huit jours entiers le verre à la main. Nous invitâmes aussi nos Maitresses à venir la partager , c'est-à-dire de Grèves , une vieille Inclination qu'il

avoit ; le Chevalier sa belle Joueuse du Pharaon ; & moi , Pouffette , cette charmante Comédienne que j'avois promis de revoir , & qui gronda même de ce que le délai avoit été si long. On peut juger à quels transports nous nous livrâmes. Bachus , l'Amour , Cartes ou Dez , car il en falloit à la Maîtresse du Chevalier, se relevoient tour à tour. Par caprice quelquefois , l'un se passionnoit en particulier aux genoux de sa Maîtresse , l'autre se désaltéroit, & le troisième remuoit le cornet.

On se lasse de tout. De Grèves voulant d'ailleurs joindre son Régiment , & prendre possession de sa Compagnie avant l'ouverture de la campagne , nous terminâmes la joie commune par le Bal de l'Opéra. Ce plaisir ne m'étoit pas nouveau ; je me l'étois donné quelquefois , & j'y avois pris goût. Nous fûmes donc achever de nous y mettre sur les dents. Le matin , quoique nous n'eussions besoin que de repos , nous le renvoyâmes encore. De Grèves & moi , ayant trouvé au Bal quelques-uns de nos camarades , nous les emmenâmes déjeuner. Une nuit de plaisir pour des Pages , n'est rien. Ceux-ci qui étoient frais , nous firent passer presque tout le jour à rire , chanter & boire. En-

fin épuisés de toute façon nous prîmes congé de nos camarades , nous remenâmes nos Maitresses chez elles , & fûmes nous reposer tranquillement chez le Chevalier.

Comme j'étois dans le voisinage de mon oncle , je fus le lendemain lui donner le bon jour , & lui demander à dîner pour nous. Il me trouva si abbattu & si défait , qu'il me jura qu'il avoit peine à me reconnoître. Il me fit même une vive mercuriale. Fi , me dit-il. Est-ce-là se divertir ? c'est plutôt s'affommer. Je ne suis pas , continua-t-il , ennemi des plaisirs ; mais peut-il y en avoir quand on les pousse à cet excès , & qu'on risque sa santé & peut-être sa vie ? Mon cher oncle avoit bien raison. Les jeunes gens que les passions aveuglent , ne menagent souvent ni corps ni ame. Ils risquent effrontément l'un & l'autre , plusieurs même s'en font gloire. Mais qu'il est à craindre pour eux , d'être un jour cruellement ramenés de cet abus ! Les infirmités , la maladie , suites inévitables de leurs excès , les attaquent. Le corps souffre , l'ame gémit , & le masque tombant il ne reste que la honte , les regrets , & quelquefois le desespoir.

Quoique je n'eusse pas fait alors toutes ces réflexions , je ne laissai pas que de sentir

mon tort , & de le reconnoître avec mon oncle. Je ne doute pas que je ne lui eusse déguisé la cause de mon air abbattu, s'il ne m'avoit appris qu'il avoit été me chercher plusieurs fois au Palais Royal , & qu'on lui avoit dit que j'étois à me divertir avec de Grèves. Il ignoroit encore la récompense de celui-ci , & son départ. Je le réjouis de cette nouvelle. Elle le calma , & il envoya ordonner à dîner pour nous quatre. Je retournai à mes amis , je les amenai ; mais ce fut la comédie avec le Chevalier , lorsque mon oncle , qui ne savoit pas qu'il eût été des nôtres , s'en apperçut à son air , presqu'aussi délabré que le mien. Quoi , vous aussi Monsieur , lui dit-il ? Moi , répondit le Chevalier , je ne fai Monsieur ce que vous entendez par-là. J'entens , reprit mon oncle , que vous serez bien heureux tous tant que vous êtes , si vous ne crevez pas de la débauche que je vous soupçonne d'avoir faite.

Débauche , interrompit le Chevalier ? assurément , Monsieur , vous vous trompez , du moins à mon égard. Il est vrai , ajouta-t-il , que ces Messieurs m'ont entraîné au Bal , & & que n'ayant point coutume de passer les nuits , je vous parois peut-être un peu fati-

gué. Du reste je ne voudrois pas avoir à me reprocher ce qu'ils peuvent avoir mérité. Un éclat de rire qui nous prit à de Grèves & à moi , auroit démonté tout autre. Pour lui il se tourna vers nous , & nous défiant d'un sérieux à glacer : Parlez , dit-il , si vous osez : est - ce que j'ai fait le libertin comme vous ? Oh que nenni , répondit de Grèves , vous êtes un Saint ; & si nous disions le contraire , je gage que Monsieur ne nous croiroit jamais.

En effet , si mon oncle n'avalait pas la pilule , du moins il le parut. Il se servit de l'exemple du Chevalier , pour renouveler la morale qu'il m'avoit déjà prêchée , & pour conclure que des plaisirs capables de donner l'air que nous avions , nous ouvrieroient d'emblée les petites - maisons. En attendant il offrit à chacun de mes amis une place auprès du feu , & nous en approchant la conversation changea. De Grèves en fut presque l'unique objet. Mon oncle le félicita d'être Capitaine comme lui ; mais comme plus ancien , il lui donna tous les avis que l'expérience autorise toujours dans un vieil Officier. Pendant ce tems - là le dîner qui s'apprétoit fut servi. Nous nous oubliâmes assez long-tems à table. Mon oncle eut la

DE RAVANNE. 133

complaisance de nous tenir compagnie jusqu'à la brune , mais après il fut en chercher une plus sortable pour lui , & nous laissa nous trois.

Ne sachant que faire , de Grèves proposa de retourner au Palais Royal , de s'y reposer encore jusqu'au lendemain , de se préparer ensuite & de partir. Nous fîmes ce qu'il voulut. J'appris en arrivant que le Prince m'avoit fait demander le même matin. Il s'étoit souvenu apparemment que le congé de huit jours qu'il m'avoit donné étoit expiré , & que je devois être rendu. Pour me donner un air d'exactitude , je courus recevoir ses ordres. Ils se bornèrent à m'envoyer chez la Comtesse , qu'il n'avoit presque pas vue , disoit-il , faute de moi , & pour lui dire de venir souper avec lui. Je fis ma commission sur le champ. Madame la Comtesse me suivit de près, malgré une nombreuse compagnie , qu'elle congédia sans doute. Je les servis tête-à-tête à souper. Je demeurai seul avec eux un moment au dessert. Je ne sai si l'on ne s'étoit pas encore apperçu de mon air harraffé, mais il n'en fut mention qu'alors , & il fallut satisfaire à mille jolies questions.

Le Prince me demandant si de Grèves étoit parti , je répondis que non , que ce ne seroit que le lendemain , & que si j'osois , je supplierois encore pour qu'il me fût permis de le conduire. Oh ! pour cela non , répondit Madame la Comtesse. L'air fatigué que je vous vois , me fait craindre que nous ne vous reverrions plus. Cependant ma demande me fut accordée. Sur le champ je me retirai , pour venir en faire part à mes amis , & me reposer , afin d'être en état de célébrer les derniers adieux. Plusieurs Pages se joignans à nous , nous fîmes le lendemain cortège à de Grèves. Nous l'accompagnâmes en fiacre jusqu'au Bourget , où il prit la poste pour se rendre à Mézieres , lieu de sa Garnison. Avant que de nous quitter , nous dinâmes encore ensemble ; & s'il y eut des larmes répandues , je crois qu'elles ne pouvoient guères être que de vin.

De retour au Palais Royal , & libre dans mes fonctions , je nageois comme en pleine eau. Je goûtois dans ma faveur tout ce qu'un jeune homme peut trouver de plus flatteur , mais bientôt elle fut troublée par la disgrâce de ma bienfaitrice , que je supportai peut-

être moins patiemment qu'elle. Pendant son bail, mon illustre Maître ne laissoit pas que de voltiger çà & là. A la fin Madame la Comtesse perdit le droit de le fixer, c'est-à-dire autant qu'il pouvoit l'être. La Desmares, fameuse Comédienne, prit sa place. Ce n'étoit pourtant qu'un amour renouvelé des Grecs. Il y avoit maintes années que le Prince s'en étoit lassé, mais faute d'autre il étoit déjà retourné-là plus d'une fois, & c'est ce qu'il fit encore. Ce retour, dont je m'aperçus bientôt, me navra jusqu'à l'ame. Je le trouvois si indigne, que j'en eusse volontiers fait la leçon à mon Jupin; mais je craignois que cela n'aboutît qu'à m'attirer aussi sa foudre. Malgré, bon gré, il fallut changer de route.

Pénétré de l'inconstance qui m'y obligeoit, je ne pus m'empêcher d'aller marquer ma douleur à celle que je croyois devoir être encore plus affligée que moi. Point du tout. Loin d'être triste, comme une poule qui auroit perdu son coq, je la trouvai aussi gaie que si elle en eût déjà recouvré quatre. Avancez, avancez, me cria-t-elle de si loin qu'elle m'aperçut. Pourquoi donc ne vous vois-je plus? Ah! Madame, m'écriai-je, je

fai , interrompit-elle , ce que vous voulez me dire; mais à bon chat bon rat. Ah! Madame , repris-je encore. Quel goût , quel caprice ! le Ciel éclaira-t-il jamais rien de pareil ! Bon , bon , ajouta-telle , je suis fure qu'en pareil cas un jeune Plumet comme vous causeroit beaucoup plus de regrets que je n'en sens & que je n'en sentirai jamais. Cela est bien flatteur , Madame , que n'est-il aussi vrai ! mais il y a tant de choses qui me disent le contraire , que je n'en sens pas moins la douleur qui m'amene. En effet ce compliment ne servoît qu'à me rendre plus équivoque ce que j'en devois penser ; & je ne l'en eusse jamais crue , si elle n'en fût venue à d'autres preuves qui ne souffroient point de difficulté. Plus constant dans ma reconnoissance que mon Maître dans ses feux , je ne lui en donnai pas seulement alors de vives marques , mais encore plusieurs fois depuis.

Ce changement du Prince , comme je l'ai déjà remarqué , n'en apporta aucun dans la faveur où j'étois auprès de lui. Bien loin d'y donner la moindre atteinte , il l'augmenta jusqu'au point de me rendre le compagnon de ses plaisirs , plutôt que le messager. C'est
sans

sans doute à mon caractère facile & prompt à goûter tout ce qui pouvoit flatter les sens , que j'eus en partie cette fatale obligation. Le Prince n'eût peut-être jamais trouvé , malgré ma jeunesse , un Page qui se moulât aussi tôt & si parfaitement à son goût & à ses manières. Triste éloge , malheureuse vanité ! De tant de beaux talens , il ne me reste aujourd'hui que le regret de les avoir eus.

Le Ciel , à qui seul appartient de tirer du mal un bien , s'y est plu à mon égard. Mes talens ne servirent qu'à ma ruine. Le Prince me cherissoit trop pour m'éloigner par quelque récompense solide ; & moi trop enyvré , je ne laissai pas seulement échapper les occasions , mais je dissipai encore follement ses libéralités. Sa mort ne fut pour moi qu'un premier abîme. Mille autres s'ouvrirent ensuite sous mes pas. Tombant enfin dans le plus horrible de tous , j'y trouvai & trouve encore la juste expiation de mes égaremens.

L'Abbé du Bois , j'ai tremblé jusqu'ici à le nommer , ne servit pas peu à me dresser. Il devint mon pédagogue , à peu près comme

il avoit été celui du Prince. Si ses maximes ; fort différentes de celles que j'avois reçues jusques-là , trouvoient quelquefois de l'opposition en moi , il savoit me les faire goûter de façon à me faire rougir d'un reste de retenue qui pouvoit encore faire ma gloire. La Religion , la Morale dans les mains de cet Ecclésiastique , étoient pires qu'un coupeau dans celles d'un furieux. Son caractère ne servant qu'à relever l'horreur de ses préceptes , j'en fus plus d'une fois saisi en les écoutant. Le Prince m'eût dit les mêmes choses , que je n'en eusse pas été à beaucoup près si frappé. La raison de cela est je crois que le Vice toujours laid , l'est infiniment davantage dans un homme vêtu en défenseur de la Vertu. A la fin j'eus le malheur de m'y accoutumer tellement , que l'habit même de l'Abbé servoit à m'en imposer.

Depuis long-tems il avoit l'intendance des plaisirs ou des voluptés du Prince. Moi , je n'en fus d'abord que le courier ; mais graces à mon goût , j'en devins bientôt comme lui le précurseur , & quelquefois mon avis prévaloit même sur le sien. Il fut pourtant toujours beaucoup meilleur limier que moi !

ou plutôt je ne le fus jamais ; mais lorsqu'il avoit découvert le gibier , j'allois souvent le reconnoître ; & si mon rapport s'accor- doit avec le sien , on lui lâchoit le trait , & il alloit l'arrêter. Combien de jeunes filles , qui peut-être seroient toujours demeurées vertueuses , tomberent dans le vice , attirées & séduites par cet intrigant Ecclésiastique !

Le Prince trop constant dans son inconstance , ne se lassoit jamais de nouveauté. Quelquefois l'Abbé ne pouvant suffire à lui en trouver , nous allions tous trois en chercher dans les lieux publics , bravans les inconveniens. Il est vrai que le Lieutenant de Police , toujours averti par l'Abbé , avoit soin de pourvoir à notre sûreté. Une escouade d'Archers , sans que le Prince en fût rien , environnoit ordinairement le lieu où nous étions ; pour du reste , nous allions à la garde de Dieu. Ce manège avoit commencé long-tems avant mon bail. Jamais le Prince n'y avoit eu aucune mauvaise aventure : mais cette précaution dont j'ai parlé nous ayant une fois manqué , il nous en arriva une qui pensa nous couter cher , & où le Prince & mon collègue me dûrent en quelque sorte la vie,

Un soir ayant revêtu nos habits couleur de muraille, & étant sortis sans bruit par la fausse porte ordinaire, nous nous rendîmes à la porte St. Roch, chez une digne connoissance de l'Abbé. C'étoit sur-tout dans ces sortes de parties où le Prince prenoit le plus de plaisir, parce qu'il y trouvoit plus de diversité. Comme l'envie lui étoit survenue tout-à-coup, le Lieutenant de Police n'avoit malheureusement pu être averti. Nous n'en fûmes pas moins notre train. Arrivés, nous entrâmes. Tout étoit tranquille dans ce lieu. On paroissoit n'attendre que notre pratique, & nous y fûmes reçus avec oie. Après la visite de toute la marchandise qui étoit-là, le Prince, qui n'étoit pas encore content de cette variété, envoya par la ville. La Maquignonne elle-même sortit. Une demi-heure après elle revint avec un renfort de quatre, & on s'en tint-là.

Comme elle avoit apparemment dépeuplé le quartier, trois Officiers cherchant à prévenir les besoins de la campagne, & ne trouvant rien à leur gré nulle part, vinrent à la piste où nous étions. Ils frappent, on ne épond point. Ils redoublent, mot encore.

A la fin ils jurent , tempêtent , & enfoncent la porte. Il n'y avoit-là ni qualité ni rang qui tint. D'ailleurs il n'en étoit pas question , & le Prince en avoit laissé toutes les marques à son Palais. Il n'y a point de doute que nous n'eussions tous ensemble partagé tranquillement le plaisir , si on ne s'étoit avisé de vouloir le garder pour nous seuls. Mais ces Officiers , qui n'entendoient pas raillerie , piqués non seulement de ce qu'on n'avoit pas voulu leur ouvrir , mais de ce que nous avions dix fois plus de butin qu'il ne nous en falloit , tombèrent sur nous l'épée à la main , & vouloient commencer par nous enfiler.

L'Abbesse de ce saint lieu , & toutes ses Nones poussèrent des cris horribles. Notre Abbé , aussi poltron qu'elles , en fit de même ; mais le Prince & moi , sautant à nos épées , nous nous mîmes en état de défense. Le danger où je le croyois , & sur-tout son exemple , m'animerent tellement que du premier coup d'épée que je portai de ma vie , j'en jettai un sur le quarreau. Ce n'est pas que je fusse alors grand Grec les armes à la main , ni que je l'aye même jamais été : mais

comme dit Rodrigue dans le Cid de Corneille , on a toujours assez de force quand on a assez de cœur. Les deux braves qui restoient admirans mon courage , ou peut-être craignans pour eux le même sort que leur camarade , rengainerent & me tendirent la main en signe de paix. Non parbleu , Messieurs, leur dis-je, la partie est à présent égale; il faut ou décamper & enlever même votre compagnon , ou voir ce qui en sera. Le Prince eut besoin de m'arrêter. Comme je le devançois de deux pas pour le mettre à couvert , & que j'étois seul pour ainsi dire à faire face , il me prit le bras , & me dit : Non , il faut toujours faire quartier à l'ennemi , quand il le demande. C'étoit mon Maître , j'obéis.

La paix étant faite , nous en profitâmes pour nous retirer. Ce ne fut cependant qu'après avoir attendu le Chirurgien. Je suis sur que s'il n'en fût point venu , le Prince de retour auroit eu la générosité d'envoyer le sien ; mais bientôt il en arriva un. La plaie du blessé fut sondée. Quoiqu'à deux doigts du teton , elle fut jugée n'être pas mortelle. Là-dessus le Prince sortit , & nous le suivîmes.

L'Abbé revenu de sa frayeur, & plus content que le Prince, lui dit presque en sortant : Que dites-vous de ce brave, Monseigneur ? ne mérite-t-il pas bien que nous lui fassions avoir un Regiment ? Sans doute, répondit le Prince ; mais poltron comme tu es, je suis surpris que tu ne parles pas plutôt de le garder. Fort bien, reprit-il, gardons-le, & faisons - en un jour un Capitaine des Gardes. Passe pour cela, repliqua le Prince. Mais si les bravoures les mieux placées sont quelquefois mal récompensées, il n'est pas étonnant que celle-ci ait été oubliée.

Cependant elle ne le fut pas tout-à-fait. Etant rendu, & ayant vu mettre le Prince au lit, je fus chercher le mien. Le lendemain que j'y étois encore, mon oncle & le Chevalier que je n'avois vu depuis quelque tems, vinrent m'y surprendre. Je me levai, & comme j'étois à ma toilette, on vint me demander de la part du Prince. Ne sachant ce que ce pouvoit être, je laissai ma compagnie, & me dépêchai d'aller. En entrant j'apperçus deux Messieurs qui me saluerent, & que je crus reconnoître pour mes Officiers de la veille. C'étoit eux en effet, qui ayant

apparemment été instruits après notre sortie; de celui à qui ils avoient eu affaire, étoient-là pour demander excuse ou grace. Le Prince me l'apprit lui-même. Voilà, me dit-il, tes amis d'hier, qu'en veux-tu faire? Moi, Monseigneur? rien de plus que ce qu'ils savent eux-mêmes, c'est-à-dire leur montrer, s'il le faut, l'intérêt que je prens à mon Prince, & que je fai imiter sa bravoure. Qu'en pensez-vous, Messieurs, reprit-il en s'adressant à eux? N'est-ce pas-là un garçon aussi généreux que brave? Affurément, Monseigneur, répondirent-ils. Hé bien, ajouta-t-il, puisqu'il ne vous veut point de mal, je ne vous en veux point non plus. Pour de son secret, j'en suis sûr & du vôtre aussi; car je ne crois pas que l'affaire vous fasse assez d'honneur pour que vous en ouvriez la bouche. Allez donc, mais attendez un moment. Il tira en même-tems une bourse de deux cens louis, qu'il m'avoit déjà préparée. Tenez, poursuivit-il, soyez témoins de la récompense que je lui donne, & tâchez cette campagne d'en mériter autant contre l'Ennemi. Ils se retirèrent confus, & moi je fus joyeusement avec ma bourse rejoindre

rejoindre mon oncle & le Chevalier.

Voilà de quoi vous donner bien à dîner , leur dis-je , en la jettant sur une table , & faisant là - dessus une pirouette. Ni l'un ni l'autre ne savoit ce que cela vouloit dire , je le leur appris. Le Chevalier m'embrassa & me félicita. Pour mon oncle , peu s'en fallut qu'il ne me battît. Je ne voudrois pas , me dit-il d'un grand sérieux , qu'il vous vînt tous les jours une pareille bourse au même prix. Et moi bien , répondis-je un peu trop machinalement. Cela le fâcha à un point qu'il pensa s'en aller , sans que je pusse l'arrêter. Il demeura pourtant , mais en me faisant convenir que j'avois tort , & que si Monsieur le Duc d'Orleans avoit besoin de quelques avis , ce seroit de ne pas s'exposer ainsi , ni personne avec lui. Je voulus leur tenir parole , & les régaler à dîner. J'envoyai au *Mai* dans la rue Richelieu. Cependant nous fûmes faire un tour dans le Jardin , & l'heure étant venue , nous nous rendîmes au banquet , où nous achevâmes de nous racommoder mon oncle & moi.

Le Prince néanmoins , prenant de lui-même l'avis dont mon oncle prétendoit

qu'il eût besoin , rabattit un peu de son goût pour les lieux publics. La Desmares s'en trouva mieux pendant quelque tems, Pouffette de même : c'est ainsi que s'appelloit ma Comédienne , qui par un hazard que je nomme aujourd'hui fatal , se trouva nièce de celle de mon Maître , & par conséquent un peu trop à ma portée. Mes premiers louis m'avoient tellement frayé le chemin de son cœur , que non seulement il n'en fut plus jamais question , mais qu'elle ne vouloit pas même d'autres présens. Elle congédia aussi pour l'amour de moi son Mousquetaire. Elle le fit en ma présence, & d'une façon aussi comique que franche. Ecoutez , lui dit-elle un jour que nous étions ensemble , tu n'es pas vieux , mon pauvre Briquenai , mais pourrant tu es si usé qu'un vieillard & toi reviennent bien au même. J'aime les jeunes gens , tu le fais ; mais ce n'est pas tout , il me faut aussi quelque chose de plus que l'apparence. Tu conviendras que c'est tout au plus ce qui te reste aujourd'hui. Ainsi contente-toi du passé, & laisse-moi , finit-elle en se tournant de mon côté & m'embrassant , jouir ici de ce

que je regrette en toi , & que tu n'as plus.

Briquenai , (c'étoit le nom de ce Mousquetaire) répondit à peu près sur le même ton ; je suis fâché , ma chere Pouffette , de ne pouvoir plus faire ton affaire. On ne sauroit , comme tu le fais , être & avoir été. C'est ce que je regrette encore plus que toi. Mais que faire ? je sens trop que tu as raison , & qu'usé comme je suis il me faut aussi du plus neuf. Enfin quittons nous , puisque le destin le veut ; mais si je ne puis être ton amant , souffre au moins que je demeure ton ami. Oh ! pour cela oui , repliqua-t-elle. Elle lui tendit la main , & le marché fut conclu.

Pouffette jolie , aimable , étoit encore dans le plus bel âge. Loin de me couter , elle m'eût donné du sien ; mais avec tout cela , elle n'en faisoit pas moins un fort sot marché. Elle ne pouvoit tout au plus compter sur moi , qu'autant que la Desmares pouvoit compter sur le Prince , c'est-à-dire quelquefois en passant , & bientôt point du tout. Mais aimer & raisonner sont deux choses incompatibles. En concluant son marché avec Briquenai , nous scellâmes le nô-

tre. Il fut témoin des protestations que les jeunes gens ne font que trop facilement en pareil cas , si cela se peut dire ici , où il ne s'agissoit que de se voir , de s'aimer , à plus forte raison quand il s'agit de ce qu'il y a de plus sérieux , & où l'on ne débite pas seulement des protestations , mais des sermens comme une monnoie courante. A moins que la mode n'efface le crime , je ne le crois pas moins grand dans le cas d'amour qu'en d'autres ; & quelquefois bien plus , quand on trompe & séduit par-là de jeunes personnes incapables de l'être autrement. Je sai que cette monnoie est en discrédit ; mais il s'en trouve néanmoins tous les jours qui savent lui donner de la valeur , sans beaucoup s'en enquérir pour la conscience.

Le Prince , après le risque qu'il avoit couru , ne faisoit diversion à la Desmares , que par les nouveautés que l'Abbé pouvoit lui procurer. Comme il n'en étoit pas tout-à-fait alors , comme il fut depuis pendant la Régence, le fruit nouveau étoit moins commun au Palais Royal. C'est ce qui le rendoit plus assidu auprès de sa Comédienne,

où il trouvoit tout à la fois les charmes de la Grece, de Rome & d'ailleurs, ce qui a même fait croire qu'il l'aimoit alors autant qu'il eût jamais fait. Cependant l'Abbé qui n'étoit pas moins rebuté que le Prince, des lieux publics, faisoit tout son possible pour le guerir de cette envie. Il trottoit & galop-
poit de tous côtés, & moi souvent après lui. Quand il étoit bien sûr que le gibier étoit de mise, je n'avois pas cette peine, & il l'amenoit tout de suite. S'il étoit équivoque, alors il falloit ma voix, & on ne tenoit rien que je n'eusse décidé. Ce qui m'avoit attiré ce pénible emploi, c'est que l'Abbé, qui n'étoit rien moins que délicat, & qui piquoit toute sorte de haridelles, avoit voulu plusieurs fois faire passer une laidron pour belle, & une Messaline, pour une Vestale. Moi qui n'avois le goût ni gâté ni usé, & qui devenois tous les jours plus connoisseur, j'étois pris pour arbitre, & par-là on évitoit au Prince la dépense & le dégoût.

Parmi celles que l'Abbé coucha dans ce tems-là en joue, je me souviens d'une Grisette assez jolie pour qu'il l'eût amenée d'emblée, si elle n'avoit résisté à toutes ses épreuves. Malgré cela il en étoit tellement

engoué , qu'il ne cessoit presque d'en parler , & toujours avec une espece de transport. Le Prince las de l'entendre , me députa pour aller voir ce qui en étoit , & si elle valoit la peine qu'on passât en sa faveur le sôt ordinaire. Je me rendis donc aux Charniers des Innocens , où elle tenoit une petite boutique de galanteries. Je la trouvai en effet non pas belle , mais assez jolie pour que je m'intéressasse à son sort. Mon inspection en avoit déjà sauvé plusieurs , qui avoient même attiré de la dispute entre l'Abbé & moi. La pitié m'eût encore fait sauver celle-ci , si notre débat , plus fort qu'à l'ordinaire , n'eût porté le Prince à vouloir s'éclaircir par ses yeux. Ce fut le malheur de cette pauvre fille. L'aventure est singuliere , & montre tout ce que peut l'amour , le caprice , ou plutôt la bizarrerie.

Il suffisoit que le Prince regardât sa résolution comme un jeu , pour ne penser qu'à l'exécuter. L'Abbé ne pouvoit l'accompagner , parce qu'il eût tout gâté. Pour moi , qui ne m'étois montré à la Grisette que pour lui acheter quelques bagatelles , je le conduisis à sa boutique. Il s'étoit mis à la Bour-

geoise , & moi en Petit-Maitre , tel que j'avois paru la premiere fois. Chemin faisant , le Prince songea que pour bien jouer la comédie , il falloit nous donner des noms postiches. Il prit celui de Lucas , avec ordre de ne point m'y tromper ; & pour ne pas tomber dans le cas , il ajouta qu'il m'appellerait le Chevalier. Nous arrivâmes ; je parus le premier , & la Grisette ne me remettoit seulement pas.

Monsieur Lucas qui étoit derriere moi se montra. Voici Mademoiselle , dis-je à la Grisette , un chaland que je vous amene. C'est un bourgeois de mes amis fort galant-homme. Il a besoin de tout ce que vous avez de plus beau , palatines , manchons , rubans , coëffures de gaze , le tout pour faire présent à sa Maitresse. Non , non , Mademoiselle , répondit le bourgeois Lucas , Monsieur le Chevalier est un Petit-Maitre qui se moque ; je n'ai , graces à Dieu , point de Maitresse. Quoi , point de Maitresse , interrompit gayement la jeune Marchande ! il faut, Monsieur, en faire une , & m'acheter, s'il vous plaît , toute ma boutique. Passe pour votre boutique , répondit Monsieur Lucas , qui me paroît belle & jolie ; mais pour

de Maitresse , à moins qu'elle n'ait vos charmes , ne m'en parlez pas. Voyez-vous , interrompis - je ? Vous ai-je menti, Mademoiselle , quand je vous ai dit que Monsieur Lucas étoit galant ? Vraiment non , reprit-elle , & d'ailleurs son air le dit assez. Mais ce n'est pas de quoi il est question , il s'agit, Messieurs , de ce que vous souhaitez.

Je souhaite , répondit Monsieur Lucas... ma foi , Mademoiselle , vous me l'avez fait oublier ; montrez toujours ce que vous avez de plus beau , ainsi que l'a dit Monsieur le Chevalier , c'est ce que je veux. Mais encore , reprit-elle en riant , que vous faut-il , à quel usage , est-ce pour homme , est-ce pour femme ? Non , non ma foi , repartit sérieusement Monsieur Lucas , pas pour femme , mais pour homme. Là-dessus la petite Marchande déploya tout ce qu'elle avoit , tabatières , couteaux , ciseaux , boucles , jarretières , cordons de canne , & de tout cela Monsieur Lucas & moi remplîmes nos poches.

La petite Marchande n'avoit jamais trouvé de pareils chalands. Pour moi , je lui dis que je n'étois pas Monsieur Lucas , que j'avois une Maitresse , & que je voulois tout

au moins lui faire présent d'une palatine , d'une boëte à mouches , & sur-tout d'une pièce de ruban couleur de feu , pour mettre en désespoir. Tout cela n'étoit que pour allonger le tems , & donner à Monsieur Lucas celui de lorgner tout son saoul , & de faire l'agréable. Personne ne s'y entendoit mieux que lui , quand il vouloit s'en donner la peine. La petite Marchande lui plaisoit , & il réussit si bien à plaire lui-même , qu'elle lui demanda s'il étoit donc marié , puisqu'il n'avoit point de Maitresse , & dans quel quartier il demeueroit. Pour marié , répondit Monsieur Lucas , non ; mais pour mon quartier , quoiqu'il soit fort éloigné , cela n'empêchera pas que je ne vienne quelquefois vous acheter. Acheter , répondit-elle ! Oh Monsieur ! sans même qu'il soit question de cela , vous pouvez , comme bien d'autres , venir quand il vous plaira vous reposer dans ma boutique , ou même y entrer si cela vous fait plaisir. C'est tout ce que Monsieur Lucas demandoit , il n'en falloit pas davantage. Cela dit, nous sortîmes , en promettant d'user de sa courtoisie.

On ne peut s'imaginer à quel point le Prince paroissoit satisfait après avoir quitté cette

Grifette , il en faisoit presqu'autant d'éloge que l'Abbé. Où diable avois-tu les yeux , me dit-il , pour ne pas voir que cette fille est une des plus jolies de Paris ? En effet, Monseigneur , répondis-je tout capot , je crois que j'avois la berlue. N'importe , ajouta-t-il , la place ne me paroît pas imprenable , & je veux l'attaquer dans les formes. Hélas ! amateur de nouveautés , c'en étoit bien une pour lui ; & sans une singularité aussi burlesque , peut-être n'eût-il jamais songé à filer le parfait amour.

Arrivé au Palais Royal , l'Abbé nous y attendoit. Ce fut alors qu'il triompha de l'éloge que le Prince avoit fait de son goût , en dépit du mien. Mais c'est tout ce qu'il en eut. Il ne pouvoit entrer dans le projet qu'avoit formé le Prince , il eut tout le tems de barboter dans les rues , tandis que pendant sept à huit jours j'eus la plus facétieuse comédie. Le Prince sans démordre du plaisir qu'il avoit résolu de se donner , m'ordonna de me tenir prêt pour retourner dès le lendemain voir sa Grifette. Et moi , dit l'Abbé , que deviendrai-je pendant ce tems-là ? Tout ce que tu pourras , repliqua le Prince. Pour moi je pousse mon aventure

avec le Chevalier , & j'aime mieux en conter à ma Grifette , & m'entendre appeller Monsieur Lucas , que de jouir des distinctions & des faveurs de la Dame la plus huppée de la Cour. Ah ! ah ! s'écria t-il , en voilà bien d'un autre , il ne nous manquoit plus que cela. Hé bien , vous irez donc de votre côté & moi du mien. Oui , dit encore le Prince , mais prends garde de ne pas t'aller faire couper la gorge , comme tu fais l'avoir déjà échappé une fois.

Le lendemain sans y manquer nous courûmes à la même heure que la veille , jouir des offres de la Grifette , c'est-à-dire nous reposer dans sa boutique , & attendre qu'elle eût aisé quelque peu de ruban pour y entrer. L'avantage que nous tirâmes de ce petit retardement , fut d'apprendre qu'elle s'appelloit Gothon. Votre serviteur, Mademoiselle Gothon , dit Monsieur Lucas en mettant le pied dans la boutique , nous ne négligeons pas , comme vous voyez , de profiter de votre honnêteté. Voilà ce que c'est , vous d'avoir tant de charmes , & moi qui ne voulois point de Maitresse , de ne savoir à présent ce qui en sera. Quoi , répondit-elle , seroit-ce bien-là le sujet de votre visite ? Affurément, repliqua mon Maître Lucas :

demandez plutôt à Monsieur. le Chevalier. Oh ! pour cela , répondis-je aussitôt , je puis vous assurer , Mademoiselle , que depuis hier Monsieur Lucas n'a cessé de me parler de vous , & qu'aujourd'hui il ne m'a point laissé en repos que je ne vous l'aye amené. Quel conte , répondit-elle avec un petit air de satisfaction ! je serois trop glorieuse , si je croyois que mes foibles charmes eussent tant de pouvoir.

Il ne fut pas difficile à Monsieur Lucas de battre en ruine cette précieuse modestie. Il le fit d'une manière si naturelle & si coulante , que Mademoiselle Gothon ne prit peut-être jamais tant de plaisir à s'entendre contredire. Cependant se croyant obligée de déguiser , elle appella par minauderie une de ses amies de la boutique vis-à-vis. On s'imagineroit quasi que ce mal-à-propos devoit déranger nos affaires. Nous le crûmes d'abord , mais rien au contraire ne pouvoit mieux les accommoder. Je croirois même que Mademoiselle Gothon l'eût fait à dessein , si son amie entrant ne lui eût dit en approchant de son oreille , mais assez haut néanmoins pour que nous l'entendissions : J'ai promis pour toi & pour moi , & l'on

viendra nous chercher. Monsieur Lucas, faisant l'agréable & l'inquiet, voulut savoir de quoi il s'agissoit. Mademoiselle Gothon pria son amie de n'en rien dire ; mais celle-ci, qui étoit une bonne petite réjouie, & qui ne s'imaginoit pas que sa camarade voulût faire la réservée, s'écria : Bon, bon ! plus on est de foux, plus on rit. Nous allons, Messieurs, continua-t-elle, ce soir au bal, & si vous voulez être de la partie, je vous dirai où c'est. Tu me le payeras, Babet, tu me le payeras, cria la méchante Gothon ; mais on voyoit bien au travers de cette menace, que l'indiscrétion la chatouilloit.

Mademoiselle Babet, c'étoit le nom de cette petite indiscrète, remarquant comme toute autre auroit fait, que le danger n'étoit pas si grand, acheva & nous apprit le lieu du bal. Elle s'offrit même de nous y mener. Trouvez-vous, nous dit-elle, vers minuit à la porte du Charnier, vous nous verrez monter en carosse, & vous nous suivrez. Monsieur Lucas remercia Mademoiselle Babet d'une manière à lui faire approuver encore davantage ce qu'elle avoit osé dire. Je fis aussi de mon mieux pour qu'elle n'eût rien à se reprocher à mon égard, & afin de

mettre assez dans les graces pour que je pûsse m'amuser avec elle en cas de besoin. La terrible Gothon néanmoins tenoit toujours bon , & paroissoit souffrir mortellement de toutes les avances de son amie. A la fin elle s'appaîsa , & faisant la généreuse , elle dit que puisque le vin étoit versé il falloit bien le boire.

Monsieur Lucas ne manqua pas de s'épuiser à reconnoître ce grand effort de générosité. Pour y faire paroli ou plutôt pour n'échapper rien de ce qui pouvoit le signaler , il offrit masques , dominos , carosses & le reste. Il se trouva par malheur qu'elles n'avoient besoin de rien de tout cela , & Mademoiselle Gothon moins encore que l'autre ; car elle poussa la sévérité de ses remerciemens , jusqu'à dire qu'elle en avoit trois ou quatre de rechange. Monsieur Lucas fut donc obligé de rengagner & de recevoir gratuitement l'honneur qu'on vouloit bien lui faire. Sur de ne le devoir qu'à lui-même , il n'en étoit que plus flatté. Je le dis , parce que dès que nous eumes quitté nos grisettes , il ne fit aucune difficulté de l'avouer , & de se plaindre comme d'un malheur , que dans

le rang où il étoit né , on ne pouvoit jamais s'affurer sur quoi tomboient les moindres égards , & qu'on perdoit par-là ce qu'il pouvoit y avoir de plus satisfaisant.

Ayant donc pris congé du Charnier, & de nos deux innocentes , nous fumes patiemment attendre au Palais Royal , l'heure de les rejoindre. L'Abbé étoit fans doute à tenir parole au Prince , & à se vautrer dans quelque sale borbier. Du moins nous ne le trouvâmes pas. Faute de lui , que le Prince eût peut-être amené sous le masque avec nous , nous prîmes un valet de chambre. C'étoit un drôle au poil & à la plume , l'homme de l'Abbé lorsqu'il s'agissoit de quelque coup de main , & que la prudence en quelque sorte obligeoit de prendre. Le Prince l'ayant fait venir , je lui fournis un habit de masque , & il eut ordre de nous suivre. Moi , j'avois déjà pourvu à un carosse de louage , ou plutôt j'en avois fait arrêter un par mon valet , & ordonné qu'il m'attendît dans le cul-de-sac de l'Opera. Nous l'y trouvâmes ponctuellement. Le Prince monta. Je le suivis , après avoir dit au valet-de-chambre où il falloit qu'il fût souve-

ter.

Je rappelle cette circonstance, parce que le valet-de-chambre étant venu se placer dans le carosse, le cocher nous mena en effet aux Charniers des Innocens, mais à une porte au lieu de l'autre. Sans songer à cette méprise, le Prince ordonna seulement au valet-de-chambre d'avertir quand il sortiroit quelqu'un. Précaution inutile. Nous demeurâmes-là depuis avant minuit jusqu'à une heure après. Enfin las d'attendre, le Prince me dit de descendre & de voir. Je le fis. A peine fus-je à bas, que je m'aperçus que le valet-de-chambre ou le cocher s'étoit trompé. Je parlai à celui-ci, il jura qu'il avoit suivi ses ordres. Je remontai, & dis au Prince de quoi il étoit question. Il falloit qu'il eût bien cette partie à cœur, puisque la croyant manquée, il entra dans une colere où je ne le vis jamais. Ah! que les grands hommes sont quelquefois petits quand on les voit de près!

Le Prince ne pouvant s'en prendre qu'à son valet-de-chambre, peu s'en fallut qu'il ne le jettât par la portiere du carosse. Je ne l'arrêtai qu'avec bien de la peine, & surtout en l'assurant que je trouverois le lieu
du

du bal. En effet je me souvins que les grisettes avoient indiqué tout près de-là l'Eglise S. Méry & la rue de la Verrerie. Ce fut un bonheur pour le valet-de-chambre. Il en fut quitte pour aller suivant mes ordres écouter de porte en porte ; & venir avertir dès qu'il entendroit quelques instrumens. Il ne tarda pas de revenir. Le cocher nous mena au lieu qu'il avoit remarqué. Nous entrâmes ; & tout ainsi qu'un enfant qu'un rien fâche & qu'un rien apaise , le Prince se calma tout-à-fait.

Comme la foule n'est pas grande dans ces sortes de petits bals bourgeois , & que d'ailleurs on n'y garde guères le masque , nous n'eûmes pas de peine à reconnoître nos grisettes & à nous accrocher à elles. Bien m'en prit d'avoir fait le gracieux avec Mademoiselle Babet ; car ne connoissant là ame qui vive , j'aurois couru risque de passer une fort mauvaise nuit. Pour Monsieur Lucas , il s'en donna à cœur joie , mais cependant sans lever le masque ; car quoiqu'avec des bourgeois , il eût pû être dégradé de sa bourgeoisie , d'où il faisoit avec raison dépendre son bonheur.

Mademoiselle Gothon aimoit la danse &
Tome 1. O

le bal. Si Monsieur Lucas n'étoit pas aussi danseur qu'elle, elle trouva à s'en dédommager d'ailleurs, & par des choses mêmes qui avoient rapport à son goût. Outre un air libre & aisé, des allures & un jargon de mascarades plus nobles & plus enjoués que tout ce qu'elle avoit encore vû; outre cela, dis-je, Monsieur Lucas brilloit sur-tout par son ajustement, qui quoiqu'un de ses plus médiocres, étoit néanmoins le plus riche & le mieux ordonné de toute l'assemblée. Cela ne pouvoit manquer de donner à Mademoiselle Gothon une haute idée de sa bourgeoisie, & de seconder vivement le penchant qu'elle pou oit avoir pour lui. Quoi qu'il en soit, Monsieur Lucas avança tellement ses affaires cette nuit, qu'il devint l'idole de son cœur, & qu'il eut déjà tous les erres de ce que l'Abbé n'avoit pû lui procurer.

Cependant l'heure étant venue, il fallut se retirer. Mademoiselle Gothon se trouva si traitable, qu'elle ne fit aucune difficulté de laisser son carosse pour monter dans celui de Monsieur Lucas, tandis que Mademoiselle Babet, rigoureuse à son tour, crioit à tue tête, & j'eus bien de la peine à lui faire

suivre son exemple. Ce fut un bonheur, si l'on peut appeller ainsi un malheur tant soit peu différé ; car dès-lors peut-être il eût été consommé. Après les avoir remis à la porte du Charnier, le Prince m'en fit de vives plaintes. Pourquoi, dit-il, ne m'avoir pas laissé seul avec cette fille ? ne voyois-tu pas qu'elle étoit dans son quart-d'heure ? Hélas ! Monseigneur, répondis-je, avez-vous peur qu'elle vous échappe ? Nous rentrâmes qu'il y songeoit encore. Va te coucher, me dit-il amèrement, & prends garde une autre fois à mieux jouer ton rôle.

Cette réprimande ne m'empêcha pas de bien dormir, & de ne me lever que lorsqu'il me fit appeller. J'ai lieu de croire qu'il n'avoit pas si bien reposé que moi ; car n'ayant que son fol amour en tête, il m'envoya sur le champ au Charnier, pour lui apporter des nouvelles de sa grisette, & lui faire agréer un bal qu'il vouloit donner lui-même, pour tâcher, me disoit-il, de retrouver le quart-d'heure que je lui avois fait perdre. Il me donna cet ordre en riant, craignant de me voir pester ; mais je ne le fis pas moins, & sur-tout contre l'Abbé qui étoit-là, & qui pour se venger animoit encore le Prince à

ne me point laisser en repos. Oui, oui, Monseigneur, disoit-il, il faut le faire trotter, ne fût-ce que pour le punir de ce qu'il semble vous envier cette jouissance, & vouloir peut-être la garder pour lui. Est-il vrai, Chevalier, reprit le Prince ? Ma foi, Monseigneur, si j'avois quelque vue, ce seroit pour la laisser telle qu'elle est ; mais afin de vous prouver que je n'y pense pas, & que je n'y ai jamais pensé, je m'en vais aussitôt que j'aurai les yeux assez ouverts, m'acquitter de votre commission.

Pour peu que la grisette eût été aussi mal disposée que moi, Monsieur Lucas eût été obligé de venir lui-même faire réussir son projet ; mais je la trouvai en si belle humeur, qu'il sembloit qu'elle eût juré son malheur. A peine m'eut-elle appercû, qu'elle demanda où étoit Monsieur Lucas. Il est malade, Mademoiselle, de la fatigue d'hier ; & comme je lui ai dit que je viendrois voir si vous ne l'étiez pas, il m'a prié de vous saluer, & de lui rapporter de vos nouvelles. Malade, s'écria-t-elle ! qu'a-t-il donc ? Pas grande chose, Mademoiselle, & sur-tout point de pleurésie. Oh ! pour de pleurésie, interrompit-elle, il ne s'est pas beaucoup

mis en risqué. Si peu , répliquai-je , qu'il ne demande que la récidive , & que je vous offre un bal de sa part. Bal ! s'écria-t-elle , il est bien honnête ce Monsieur Lucas. Fort honnête , repris-je assez sèchement ; sans un grain de paresse , peut-être seroit-il venu lui-même vous le marquer : mais ce n'est pas de quoi il est question , il s'agit d'un bal , & si vous voulez l'accepter.

Je voyois bien que la chose étoit conclue , & qu'il ne tenoit seulement qu'à un petit barguignage. Elle appella Babet , comme pour se consulter. Babet accourut. Toutes deux firent encore quelques simagrées. Enfin elles se rendirent. Fort bien , Mesdemoiselles , dis-je alors , je me charge de la fête & du lieu , c'est à vous à choisir le tems , & à faire avertir votre monde ; car je vous déclare que ni Monsieur Lucas ni moi n'amenerons personne. Pourquoi donc , reprirent-elles ? C'est répondis-je , qu'outre l'éloignement de notre quartier , où ce n'est guères la peine de venir vous égarer , Monsieur Lucas a des raisons pour que personne de sa connoissance ne sçache qu'il donne ce divertissement. Mademoiselle Gothon entra la première dans ce que je disois. Elle nous

laissa les maîtres de tout. Je leur indiquai un lieu que j'avois déjà en vue , & les quittai en leur disant de se tenir prêtes , elles & leur suite pour le lendemain.

En rentrant au Palais-Royal, j'appris que le Prince étoit sorti. Comme je ne doivrai pas qu'il ne fût allé chez la Desmares, je fus aussi me recréer avec ma petite Pouffette. J'aurois bien pû la mettre de la fête qui alloit se donner ; mais réfléchissant qu'il y auroit peut-être du risque , je me contentai d'aller ensuite prendre le Chevalier dont j'étois sûr , & qui pouvoit m'aider à ordonner. Je ne pouvois ignorer que tout rouleroit sur moi. Sans même en attendre l'ordre, nous nous rendîmes le Chevalier & moi au lieu que j'avois indiqué à mes grisettes. Nous y ordonnâmes tout jusqu'à la Musique , & j'y laissai des erres.

Le Chevalier se divertit beaucoup lorsqu'en le mettant du secret de cette partie , je lui en dis la cause. Il n'espéroit pas moins du lendemain. Je le priai seulement de bien prendre garde à lui , d'entrer en masque comme s'il étoit du nombre des bourgeois invités , de s'accrocher à qui il pourroit & sur-tout de ne rien dire ou faire qui pût dé-

masquer Monsieur Lucas. Je l'emmenai avec moi au Palais-Royal, pour lui faire part de ce que me diroit le Prince. Il étoit de retour à m'attendre. Mon rapport fut bientôt fait. Tout succede à vos vœux, Monseigneur, dis-je en l'abordant. Jamais on ne vit grisettes mieux disposées. Le bal est déjà ordonné : musique, ambigu, rafraîchissemens, tout sera prêt pour demain au soir, & je doute que pour cette fois Mademoiselle Gothon vous attrape.

En effet elle se précipita le lendemain dans ses bras, lorsque nous fûmes la prendre à l'heure. Eblouie d'abord du bon ordre que j'avois mis par-tout, & bientôt échauffée de la danse, attendrie par la musique & le reste, Mademoiselle Gothon qui n'avoit jamais voulu entendre parler de Monsieur le Duc d'Orleans, se rendit à Monsieur Lucas. Outre la sale du bal, il y avoit à côté une chambre pour l'ambigu, les rafraîchissemens, & plus loin une autre petite chambre où nos amans se glissèrent. C'est-là où Mademoiselle Gothon étala toute sa boutique, & cessa d'être vierge, si elle l'étoit encore.

Notre plus grand plaisir au Chevalier & à moi, fut l'attention que nous prêtâmes à

leurs allures. Dix fois la petite chambre toujours ouverte avoit été manquée. L'un ou l'autre survenoit. A la fin nous y voyant seuls d'importuns le Chevalier & moi, nous décampâmes, & sur le champ elle fut fermée. La seule pitié qui me restoit pour cette fille, fut d'empêcher qu'on ne s'aperçût que le moins qu'il se pourroit de sa disparition. Le Chevalier me secondant, nous rassemblâmes tout le bal pour faire une danse en rond, & nous la continuâmes si longtemps, que donnant à la fin un coup d'œil dans la sale des rafraichissemens, j'y aperçus Monsieur Lucas & Mademoiselle Gothon, qui, du moins aussi échauffés que nous, s'y rafraichissoient. J'entrai. Tous les danseurs étant las & altérés fondirent presque en même tems, & toute la sale fut remplie sans qu'on sçût peut-être qu'il y fût demeuré quelqu'un? Hélas! à quoi bon tant de précaution! Cette petite chambre si commode n'en fut pas quitte pour être visitée une fois. Non-seulement Monsieur Lucas y retourna, mais plusieurs de nos bourgeois y entrèrent avec leurs bourgeoisés. Cela devint même si commun le matin, qu'on ne prenoit plus la peine de fermer la porte, & qu'il n'y

eut

eut pas jusqu'au Chevalier & moi , qui trouvant notre tour , bravâmes cette précaution.

Tous étant peut-être plus que satisfaits , on se retira chacun chez soi. Le Chevalier qui étoit venu seul , s'en retourna avec la bourgeoise dont il s'étoit amouraché. J'eusse bien voulu quitter tout , & aller plutôt avec lui pour rire à l'aise de tout ce qui nous avoit réjoui ; mais il fallut terminer la fête en reconduisant Mademoiselle Gothon avec M. Lucas , & je le devois d'ailleurs à Mademoiselle Babet. Notre séparation fut des plus tendres. Les nœuds de la connoissance venoient de s'unir & de se serrer de la façon la plus étroite. Mille baisers la scellerent encore , & servirent d'erre pour se rejoindre au plutôt.

Quelle jouissance, me dit le Prince , après qu'elles nous eurent laissé ! Non , de ma vie je n'en eus un pareille. Je ne crois pas que jamais je m'en lasse. Quel conte, Monseigneur, répondis-je : si vous vous tâtiez bien , peut-être vous le trouveriez-vous déjà. Non , ma foi , reprit-il , & je ne me sens que plus en goût. Je le félicitai , & lui avouai que pour moi j'avois plus besoin de dormir que d'autre chose. Le sommeil m'accabloit en effet,

& dès en arrivant j'allai m'y livrer tranquillement. Malgré ce que m'avoit dit le Prince, & qui me faisoit craindre d'être trop-tôt éveillé, j'eus le tems néanmoins de ne l'être que de moi-même. Du matin jusqu'au soir je ne fis qu'une pause. Jugeant qu'il devoit être tard, je me levai pour aller voir comment alloit le Prince. Je le trouvai de même humeur qu'en quittant nos grisettes. Peut-être que s'il n'avoit craint de déranger la mienne, il ne m'eût pas laissé si longtems au lit. J'en juge par le projet qu'il me communiqua d'abord, & qu'il avoit digéré avec l'Abbé.

Il faut, me dit-il, à présent que tu es frais, aller voir comment vont nos grisettes. Ce n'est pas le tout, il faut que tu les résolves à venir au bal de l'Opéra; & comme Gothon m'a dit elle-même qu'elle n'y étoit jamais venue, il nous sera aisé de la faire entrer dans le Palais. Je l'aime, poursuivit-il, elle m'aime, j'ai lieu de le croire. Je veux quand je la tiendrai une fois, en faire ma Sultranne, & redoublant son amour, me faire connoître à elle. Que diable, ajouta-t'il, si elle m'aime comme Monsieur Lucas,

ce sera bien pis quand elle sçaura qui je suis.
Ce fut bien pis en effet, ainsi que le lui montra bientôt son projet.

Je me rendis , suivant les ordres du Prince , au Charnier des Innocens. Je trouvai nos grisettes toutes deux ensemble. Elles m'accueillirent comme l'instrument de leurs plaisirs & de leur bonheur. Je leur parlai du bal de l'Opéra , je leur en relevai le charme ; & alléguant que le premier qui se donneroit seroit le dernier de l'hiver , je les sollicitai à faire cette partie. Jevous viendrai prendre , ajoutai-je , avec Monsieur Lucas. Pour nous venir prendre , répondit la Gothon , non , parce que je n'oserois dire à ma mere que je vais encore au bal , & sur-tout à celui de l'Opéra. Quoi , interrompis-je , est-ce donc que vous avez une mere ? Assurément , reprit-elle. Baber , bien plus heureuse , n'en a pas. Si j'étois comme elle , je ne ferois guères en peine , mais il faut que je prenne des mesures ; & comme je ne sçai pas bien l'heure que je serai libre , trouvez-vous seulement au bal , & nous nous y rendrons. Fort bien , lui dis-je. La chose , encore plus facile pour Monsieur Lucas , fut arrêtée & conclue. Je vins lui en faire le rapport , sa joie fut ex-

trême , & jusqu'au lendemain au soir je fus me divertir chez ma petite Pouffette avec le Chevalier.

M'étant enfin rendu de bonne heure , j'allai presque du même pas faire sentinelle au bal. Bien m'en prit ; car au lieu d'onze heures ou minuit qu'il commença , il n'en étoit que dix , ou tout au plus dix & demie quand mes grisettes arriverent. Gothon avoit peut-être donné une petite dose d'opium à sa mere , pour l'envoyer bien vite dormir. Sans m'en embarrasser , je les plaçai toutes deux dans une Loge , & dès que les instrumens commencerent à ronfler , je fus les mettre en train de danser. Pour Monsieur Lucas , il prit si bien sa commodité , qu'il n'arriva qu'à minuit passé. Il nous reconnut sans peine , & nous le reconnûmes de même. Cependant il étoit obligé de garder-là plus de mesures que dans nos bals bourgeois. Certains yeux familiers ne l'auroient pas manqué , & encore moins ce qui se seroit passé avec les grisettes. Pour obvier à tout , il se plaignit à nous en particulier d'un mal de tête , nous montra une loge , s'y retira , & nous dit de l'y venir trouver quand nous serions las de danser.

Il étoit bien trois à quatre heures avant que Gothon se trouvât lasse & pensât à le joindre. Elle jettoit seulement de tems en tems un coup d'œil sur lui, comme pour lui demander quartier. Tout dépendoit d'elle, & il falloit attendre son bon plaisir. Enfin elle se trouva non-seulement lasse, mais altérée, & c'est ce qu'il nous falloit. Alors elle joignit Monsieur Lucas. Se plaignant de sa fatigue & sur-tout de sa soif, il lui offrit des rafraîchissemens. On pouvoit en avoir sans sortir, mais ils ne valaient rien. On lui dit qu'il y en avoit tout près de bien meilleurs, & où l'on feroit beaucoup plus à son aise. Son cher Lucas, qu'elle bruloit peut-être d'embrasser, n'eut pas grande peine à la persuader. Nous passâmes donc tous quatre du bal dans le Palais-Royal. Il falloit qu'elle fût bien lasse, ou bien occupée d'ailleurs; car passant par certains endroits, elle auroit dû naturellement faire quelques questions. Cependant elle n'en fit aucune jusqu'à ce qu'elle fut assise dans l'appartement même du Prince.

Où sommes-nous, dit-elle alors? cela me paroît si magnifique qu'on diroit un Palais. C'en est bien un en effet, dit Monsieur Lucas,

& que je vous offre, ma charmante, pour y passer vos jours avec moi. Quoi! reprit-elle en se levant, c'est ici chez vous? Ce mouvement que le Prince regarda comme l'effet naturel d'un étonnement qui frappe, ne l'empêcha pas de poursuivre. Oui, continua-t-il, ce Palais est à votre cher Lucas, ce Lucas qui vous aime, & qui ne pouvant vivre sans vous, vous prie d'y demeurer. Je gage, dit-elle alors, que c'est ici le Palais-Royal. Oui, répondit le Prince, & moi, ajouta-t-il le Duc d'Orléans. Ah! s'écria-t-elle, que je suis malheureuse! Je suis trompée, Babet, & me voilà perdue!

Quoi donc, repliqua le Prince bien étonné? Pourquoi seriez-vous perdue? Oui, s'écria-t-elle encore, je la suis, & vous n'êtes qu'un fourbe, un trompeur. Trompeur, ajouta le Prince; si je le suis, ce ne sera que pour vous rendre plus heureuse, & vous prouver que le Duc d'Orléans vous aime encore plus que Lucas. Prince, Duc, Lucas, que tous s'en aillent, & qu'on me laisse aussi aller. Là-dessus elle se leva. Le Prince l'arrêta. Cela est inutile, lui dit-elle, à moins que vous ne vouliez me faire violence. Pour violence, repliqua le Prince, jamais

je n'en fis à personne. Mais au moins dites-moi vos raisons, & que je sçache ce qui vous fait tant d'horreur. Moi-même, interrompit-elle, après ce qui m'est arrivé. La première fois que je vous vis, continua-t-elle, vous me plûtes ; la seconde je vous aimai ; la troisième, vous m'avez rendue folle. A présent que je le reconnois, je veux sortir de ce lieu, & sur-tout ne vous revoir jamais. Adieu. Elle prit Babet par dessous le bras, & décampa.

Comme j'étois seul auprès du Prince, je pris des bougies pour les mieux éclairer. Elles couroient comme des folles, & moi après elles. Mes bougies s'éteignirent. Adieu donc Babet, criai-je, & je retournai sur mes pas. Le Prince tout stupéfié me demanda ce que je pensois de cette aventure. Moi, Monseigneur, répondis-je, j'y trouve, comme chez la plupart des femmes, un assemblage d'amour, de caprice & de bizarrerie: Lucas la charmoit, & le Prince lui fait horreur. Elle aime, elle déteste le même homme pourtant : mais n'importe, elle fuit, lorsqu'au lieu d'un attrait elle en a cent pour demeurer. Aujourd'hui je croirois qu'elle auroit eu quelque raison, si déjà couverte

de blâme , on pouvoit s'imaginer qu'elle ne fût pas venue pour s'en surcharger. C'est peut-être ce que le Prince , qui malgré ses fougues avoit toujours le sens droit , entendoit par la réponse qu'il me fit ; que tout ce qu'on pourroit ajouter à ce que j'en disois , n'étoit pas capable de la justifier. Je suis pourtant fâché , ajouta-t'il , qu'elle m'ait planté-là. Il est vraisemblable que je ne la reverrai plus. Je ne veux pas même le tenter ; mais j'ai trouvé tant de charmes dans mon intrigue avec cette fille , que je veux m'en dédommager par quelque'autre semblable.

Le Prince , en matiere de plaisirs , n'en imaginoit aucun qu'il ne fût prêt à se le procurer. Le goût qu'il avoit pris à la grisette , ne permettoit pas de douter qu'il ne cherchât à remplacer celle qu'il venoit de perdre. Aussi-tôt que l'Abbé se présenta , il ne se divertit pas seulement à lui raconter on aventure , mais il lui ordonna encore de chasser au Palais ou ailleurs , & de lui fournir quelque nouveau gibier digne de le mettre lui-même aux abois. La grisette prit donc la place de la grivoise ; mais avant que

l'Abbé eût pris langue , & qu'il eût frayé la route , j'eus le tems de me reconnoître , & de suivre mon goût avec mes amis.

Depuis que le Prince m'avoit fait présent de cinq cens louis , j'étois riche à ne sçavoir que faire de mon bien. Faute d'occasion , je ne les avois pas seulement tous dans la même bourse , mais j'étois encore embarrassé de ce qu'on m'allouoit pour mes menus plaisirs. Voulant aller voir le Chevalier , j'en pris cent dans le dessein de m'en divertir avec lui. Je le trouvai , & lui dis tout net le sujet de ma visite. Sois le bien venu , me dit-il , car ma foi je suis à sec , & ne sçavois que devenir. Pauvre garçon ! est-ce que tu ne sçais donc pas me trouver quand cela t'arrive , & sur-tout quand tu sçais que je puis y remédier ? Tu mériterois que je te laissasse mourir d'une aussi vilaine mort : mais non , partageons , & voyons qui de nous deux tirera le meilleur parti de ses especes. Moi , je suis sûr , repliqua-t'il ; car faute d'en avoir , je viens d'échapper une occasion où je puis encore les faire aller grand train. Voilà ce que je recherche , lui repartis-je ; dis-moi vite ce que c'est , & partons. Il m'apprit qu'il n'y avoit pas demi-heure que quatre

amis, dont Briquenai étoit l'un, l'avoient sollicité pour une partie toute semblable à celle que nous avions faite pour célébrer les adieux de Grèves, c'est-à-dire, des femmes, du jeu & du cabaret. Bon, m'écriai-je, où sont-ils ? décampons & allons les trouver. Pitoyable emportement ! Il n'y avoit que deux jours, pour ainsi dire, que je m'étois condamné moi-même de mon déreglement, & je m'y précipite néanmoins de rechef. Le cas est trop commun parmi les jeunes gens, pour ne pas les avertir de mieux employer le retour que leur permet quelquefois le calme de leurs passions. C'est sur-tout le tems de raisonner, & de se fortifier plus qu'ils n'ont malheureusement coutume de faire.

Bien éloigné alors d'avoir reçu cet avis, nous volâmes, pour ainsi dire, le Chevalier & moi, où il s'imaginoit trouver encore ses amis. J'entrai néanmoins en passant chez mon oncle. J'avois un air si pressé, qu'il ne pouvoit manquer de m'en demander la raison. Je n'avois garde de la lui dire. Un petit mensonge me tira d'affaire. Je lui alléguai une commission que je venois de faire, & dont il falloit promptement réponse. Loin de me retenir, il me pressa lui-même. Sans

me le faire dire deux-fois, je le saluai, & d'un saut je joignis le Chevalier qui m'attendoit au coin de la rue.

Nous galopâmes d'abord chez Briquenai à l'Hôtel des Mousquetaires Gris. C'est-là où nous nous imaginions de trouver encore la bande joyeuse, mais elle étoit partie. N'importe, me dit le Chevalier, je sçai où elle doit se rendre. Tout ce qu'il y a, c'est qu'au lieu d'attendre ici, pour avoir comme eux chacun notre chacune, nous irons les surprendre là. Où donc-là, interrompis-je ? A Milimontan, reprit-il: courons seulement chercher nos Maitresses, & nous les joindrons avant même qu'ils ayent eu le tems de se reconnoître. Nous fûmes donc, lui chez sa Joueuse, & moi chez ma petite Pouffette. Ni l'une ni l'autre ne se trouverent. De les attendre, nous courions risque ou d'arriver trop tard, ou même de ne pas aller du tout. Passons-nous-en, dites-nous, pour cette fois, nous irons brochans sur tout. Ni plus ni moins nous partîmes.

Plus heureux en stîle de jeunes gens, que nous ne nous y attendions, nous ne trouvâmes pas seulement nos amis, mais deux filles de relai, amies des leurs, & qui

s'étoient jointes à elles. La surprise & la Joie se manifestèrent de part & d'autre. Nous nous accrochâmes sur le champ aux Nymphes que le hazard nous avoit destinées. Si c'étoit une trouvaille pour nous , ce n'en étoit pas moins une pour elles. Tombans sans choix chacun sur la nôtre , le vuide fut rempli. Bien nous en prend , dit Briquenai ; en s'adressant à moi ; car je ne me sens pas d'humeur à lâcher ma proie , comme tu te souviens qu'il arriva à S. Cloud. Nous ne nous connoissons que d'hier, ajouta-t-il à sa Dulcinée , & foi de Mousquetaire je l'aimerai encore tout aujourd'hui. En fidele Page , répondis je à Briquenai , je jure pour autant : ainsi tout ira bien , & ne songeons qu'à nous divertir.

Pour commencer le branle , nous envoyâmes chercher des violons. Tout mauvais racleurs qu'ils étoient , nous nous mîmes à danser , ou plutôt à gambader. Nous dînâmes , & après le dîner nous recommençâmes. Echauffés alors & par le vin & par les sauts , nous fîmes mettre à nos Maitresses leurs vertugadins à bas , & nous les obligeâmes bon gré malgré à jouer à pet-en-

gueule. Ce jeu n'est pas moins burlesque ou polisson que le nom. Ceux qui sçavent ce que c'est , peuvent se divertir de l'idée seule , mais rien n'approche du plaisir original que nous y eûmes. Cent fois nos nés se trouvant au lieu que la décence ne permet pas de nommer , c'étoient des éclats de rire à laisser tomber celle que l'on tenoit au risque de lui casser le col. La Maitresse de Briquenai pensa sur-tout avoir ce tragique fort. Soit peur , soit qu'il la pressât trop vigoureusement , il lui échappa malheureusement une vapeur si bruyante , qu'il la laissa non-seulement tomber , mais qu'il la jeta par terre avec violence. Si la pauvre fille ne se fût retenue sur ses mains , elle eût certainement eu la tête fracassée. Malgré cela tombant d'un autre côté sur le derriere , elle fut toute mutilée. Cet accident ayant fait cesser le jeu , il donna de lui-même occasion à un autre, où Briquenai ne manqua pas de visiter la contusion que sa Maitresse s'étoit faite , & de nous en divertir encore après.

De l'humeur avec laquelle nous avions commencé , il n'étoit pas apparent que nous quitassions sitôt la joie. Non-seulement sans la quitter , mais sans y faire la moindre inter-

ruption , nous fîmes venir des cartes , & les uns au piquet , les autres au quadrille , nous la continuâmes jusqu'au souper. Quoique je préférasse le piquet que je croyois savoir mieux , la plus grande partie de mes louis n'en changea pas moins de maître. Je n'en fus pas moins gai à table. Au lieu de la polissonnerie de mains , nous en commençâmes une de contes & de chansons. Si je n'y faisois pas chorus comme les autres , c'est que je n'étois pas encore tout-à-fait instruit. Je ne pouvois comprendre d'où pouvoit venir tant de vilenies. Rien n'est plus propre à gâter l'esprit & le cœur des jeunes gens. Y prêter l'oreille , c'est s'exposer au danger manifeste de devenir bientôt aussi véreux que ceux que l'on écoute , & quelquefois autant que les auteurs mêmes de ces puan-tes productions.

Briquenai tirant un Sottifier de sa poche , digne recueil de ses débauches , nous passâmes jusqu'à quatre heures du matin à le feuilleter. Las de chanter , rire & boire , nous rentrâmes dans Paris. Briquenai nous mena le Chevalier & moi coucher avec lui. Après quelques heures de mauvais repos , nous nous levâmes , & je les emmenai au Palais

Royal. Apprenant qu'il n'y avoit rien de nouveau, je leur proposai à dîner chez ma petite Pouffette. Nous y allâmes. Le soir voulant quitter, elle me dit que le Prince devoit venir souper chez la Desmares. Restez, ajouta-t-elle, & vous retournerez ensemble. Je fus séduit, j'oubliai que j'avois besoin de me reposer. Le Prince étant venu en effet, je pris congé à son départ; & laissant ma Pouffette & mes amis, je rentrai avec lui au Palais Royal.

Comme le Prince étoit accoutumé à me faire rendre compte de mes plaisirs, je le divertis de notre jeu de pet-en-gueule. Il ne savoit ce que c'étoit, & il fallut que je lui promisse de le jouer devant lui avec quelques-uns de mes camarades. Dès le lendemain il me fit tenir parole. L'aventure que je lui avois racontée, lui parut alors si comique, qu'il pensa étouffer de rire, & qu'il jura de se procurer une pareille scène avec des femmes. L'Abbé paroissant sur ces entrefaites, il le chargea de la lui ménager. Quelle diable de fantaisie, répondit l'Abbé! Ne voudriez-vous pas, Monseigneur, jouer aussi vous-même? Que t'importe, repliqua le Prince. Il eut beau s'opposer, il fallut obéir. Il est

vrai que pour l'engager , il eut la permission d'amener quelle fille il voudroit. Sa commission devenant par-là facile , & peut-être agréable , il sortit sur le soir , & une heure après il amena deux filles.

Ce n'étoit pas le tout. Il n'avoit pas songé qu'il falloit quatre acteurs , & que faute d'un de plus il seroit obligé de l'être lui-même. Sans cela le plaisir n'eût été que de la peine pour moi ; mais j'en eus un véritable , lorsque malgré sa résistance il fut obligé de se mettre en quatre comme un chat , & une des filles à côté de lui me recevoit avec l'autre sur son dos. Ses reins usés avoient de la peine à nous supporter. Il le fallut pourtant, non pas une fois, mais plusieurs, & par conséquent assez longtems. Qu'il faisoit beau voir un futur Prélat ou Cardinal se prêter à une pareille posture ! Quand on songe que c'est encore la moindre chose qu'il fit pour s'en rendre indigne , on ne peut trop applaudir à cette épitaphe qui courut après sa mort , *Rome rougit d'avoir rougi le M. . . . qui gît ici.*

Tandis que le Prince paroissoit prendre tout son plaisir à nous voir renverser & culbuter , je n'avois qu'à faire sentir à Monsieur

l'Abbé tout ce que je pouvois peser. Tombant sur lui , chaque fois je le faisois crier hai ! A la fin il s'en rebuta tellement , que rien ne put l'obliger à faire plus longtems le bas dos. Le Prince qui n'insistoit plus que pour la durée , le laissa. Pour moi qui en voulois encore , j'éprouvai bientôt que le divertissement mene toujours plus loin qu'on ne pense , & que j'étois réellement fatigué. Le jeu finit , les Donselles furent congédiées. L'Abbé tout moulu faisoit grise mine. Malgré cela le Prince qui ne cherchoit qu'à voltiger d'un plaisir à l'autre , lui demanda s'il n'avoit pas encore découvert quelque nouvelle grisette au Palais. Le tems au fond n'étoit guères favorable , aussi n'entira-t-il qu'une brusquerie.

Pour dédommager le Prince , je m'offris , en cas de disette , de lui procurer quelque chose de nouveau. A peine eus-je lâché le mot , qu'il voulut sçavoir ce que c'étoit. L'Abbé lui-même dérida son front pour m'obliger de parler. Oui , me dit-il , vous nous apprendrez , s'il vous plaît , votre beau projet , ou vous irez tout droit aux arrêts. Là , là , répondit le Prince , tu es bien méchant donne-lui au moins le tems de respirer. C'est

bien tout au plus , si lui même me le donna. Sans répit il fallut m'expliquer. En promettant quelque chose de nouveau, dis-je alors, je crois , Monseigneur , pouvoir tenir parole , mais item c'est tout. N'ayant pas les talens de Monsieur l'Abbé , mon ministère ne produira pas grand'chose. Il s'agit simplement , ajoutai-je , d'une partie de Sou-brettes.

En effet je n'avois en vue que celle que m'avoit fait faire le Chevalier chez sa Maîtresse du Pharaon. La racontant au Prince , il arriva ce à quoi je ne pouvois que m'attendre ; c'est qu'il ne me laissa aucun repos que je ne l'eusse mené dans ce noble endroit. L'Abbé voulut être aussi de la partie. A cela ne tienne , lui dis-je ; mais gare que vous , qui êtes connu parmi cette gent comme le loup gris , ne nous trahissiez. Non , non , repliqua le Prince , je suis persuadé que se mettant en homme d'épée , jamais personne ne le reconnoîtra. Il le sçait , c'est une métamorphose qui ne lui a jamais manqué. Pour moi , ajouta-t-il , je prendrai sa place , c'est-à-dire , que je me travestirai en Abbé , & je compte de n'être pas plus reconnoissable que lui.

La partie ainsi conclue, c'est tout ce que je pus, que d'obtenir quelque tems pour la rendre aussi riante qu'elle pouvoit l'être. Je fus trouver le Chevalier. Repose-toi sur moi, m'assura-t'il d'abord, & ne t'embarasse que d'amener le Prince demain entre six & sept heures du soir. Je pouvois me tranquiliser sur sa parole, & je le fis. En attendant je profitai de l'espece de vacance que je gagnois par-là, & je vis mon oncle plus à loisir que je n'avois fait depuis longtems. Il étoit sur le point de partir pour la campagne. Tu viens tout à propos, me dit-il, je pensois à toi pour mes adieux. L'air & le ton mélancoliques dont il prononça ces mots, me surprirent. J'aurois pû croire que c'étoit un effet de tendresse, mais ne lui ayant jamais vû de pareils symptômes, je lui demandai ce qu'il avoit. Je ne sçai, répondit-il, j'ai un pressentiment que je ne reviendrai pas de cette campagne. Bon, repliquai-je! pour-quoi moins de celle-ci que de tant d'autres? Ce n'est pas, ajouta-t-il la crainte d'y demeurer qui m'inquiete; ce sont certains arrangemens que je n'ai pas pris, & que le tems ne me permet plus de prendre.

Je combattis de toute ma force une tri-

steffe si mal fondée , je la croyois telle alors : mais outre que ce pressentiment ne se vérifia que trop , j'ai la preuve de tant d'autres auxquels l'événement a répondu , que je ne sçai plus que penser. Mon oncle se sentoît tellement menacé , que quelque chose que je pûsse dire ou faire , il ne changea ni de situation ni d'idée.

Non , me répéta-t'il , je n'espere plus de re revoir ; mais tu auras de mes nouvelles avant ou même après ma mort. Après votre mort , interrompis-je ! songez-vous bien , mon cher oncle , qu'il y a là du paradoxe ? Pas tant , reprit-il , tu en conviendras un jour ou l'autre ; mais en attendant , gouverne-toi toujours en brave garçon. Sous ce mot , continua-t'il , je comprends tout , sagesse , prudence , valeur , & tout ce qui convient à un jeune homme de ton espece. Domine-toi , regle tes penchans , & souviens-toi qu'il n'y a personne qui poussé à un certain point , ne précipite tôt ou tard celui qui a le malheur de s'y livrer. Le téméraire ne tombe pas moins dans le mépris que le lâche , & que le prodigue dans l'indigence ; l'intempérant à l'égard des femmes , du jeu ou du vin , tout au moins tombe dans

l'infamie , & ainsi du reste. Voilà comment mon cher oncle , récapitulant les penchans , attaquoit directement les miens. Fondé sur l'expérience , il n'en parloit pas moins juste. C'est sur-tout dans un vieil Officier comme lui que se trouve l'école du Monde , & les regles les plus approuvées de la société.

M'ayant chapitré en quelque sorte , il m'embrassa la larme à l'œil. Quoique je dusse le revoir encore avant son départ , & que je ne songeasse à rien moins qu'à ne le revoir jamais après , je ne laissai pas que d'être extrêmement ému. Le Chevalier que j'attendois , & qui arriva sur ces entrefaites , interrompit cette scène. La conversation changeant , mon oncle parut abandonner ses tristes idées. Mon émotion aussi se dissipa , & bien m'en prit ; car je n'aurois été guères propre à me prêter à ce que le Chevalier venoit m'apprendre , & encore moins à la partie qu'il s'agissoit d'exécuter. Je la communiquai à mon oncle pour achever de le distraire. C'eût été bien autre chose , s'il eût pû en être , mais il étoit trop connu du Prince.

Le Chevalier me fit en sa présence , le

détail de la maniere dont il avoit conclu & arrangé les choses. Il me dit que la Maitresse du jeu avertiroit les Banquiers pour qu'ils augmentassent leur banque, qu'elle inviteroit ses plus belles Joueuses, & tiendrait un magnifique souper tout prêt. Voilà à quoi cela pouvoit aboutir. Du reste, c'étoit sur moi que le Chevalier avoit remis les honneurs. Il avoit prévu que j'y menerois deux amis de Province en état de jouer gros jeu; que le souper néanmoins seroit sur mon compte, malgré le gain que pourroient faire les Banquiers, mais que la compagnie seroit entierement de mon choix.

Après ce détail, mon oncle parla de Comédie & nous y mena. J'y vis ma petite Pouffette qui m'invita à souper; mais la partie étoit déjà faite. Nous avions en passant ordonné chacun notre plat chez un Traiteur, & sans attendre la fin de la petite Piece, nous sortîmes pour nous y rendre. Le Chevalier à qui j'avois donné le mot, mit mon oncle en si belle humeur, qu'il paroissoit parfaitement guéri du funeste pressentiment qui l'avoit agité. Il parla néanmoins de son départ. Nous bûmes au succès de la campagne, à ses adieux; & nous ayant recom-

mandé d'être toujours bons amis le Chevalier & moi, nous nous levâmes de table, & fûmes le remettre chez lui. Ravi de le voir tranquile, je me retirai & fus partager le lit du Chevalier.

Le lendemain m'étant rendu au Palais Royal, j'instruisis le Prince de ce qu'il attendoit avec impatience. Je lui dis qu'il n'y avoit qu'à se préparer, qu'on l'étoit déjà pour le recevoir, ou du moins qu'on le feroit entre six & sept heures. Il fit sur le champ appeller l'Abbé. On convint d'abord des noms. Le Prince jugea qu'il n'en avoit pas besoin; & qu'il suffisoit de celui que lui donneroit son déguisement. Pour toi, ajouta-t'il à l'Abbé, tu m'embarasses. Point, point, Monseigneur, interrompis-je; s'il n'y a que le nom, je le tiens déjà. Hé bien, reprit-il, voyons, quel nom lui donnes-tu? Le plus scénique, Monseigneur, & si je ne me trompe, Monsieur du Trot. Fort bien, s'écria le Prince. Qu'en dis-tu, l'Abbé? Ma foi, Monseigneur, répondit-il, je m'en rapporte à vous, vous le sçavez, & je ne crois pas que vous puissiez vous y tromper. Ce nom ayant passé, on n'attendit que l'heure, & dès qu'elle fut venue, on s'habilla & l'on partit.

Nous trouvâmes en arrivant la Banque ouverte, & le Banquier les ponthes déjà aux mains. Comme l'on s'attendoit à nous voir jouer gros jeu, trois personnes qui occupoient des places pour nous se leverent, & nous n'eûmes qu'à nous asseoir. Monsieur l'Abbé s'occupa d'abord à lorgner. Monsieur du Trot & moi nous ponthâmes. Malgré mes préparations ou celles du Chevalier qui étoit là, nous pensâmes être vendus & entierement dérangés. Je ne sçai comment le Garde-du-corps avec qui je m'étois trouvé la premiere fois, ne nous étoit pas venu dans l'esprit. Il y avoit cent contre un qu'il reconnoîtroit Monsieur l'Abbé, & que n'étant pas prévenu il pourroit tout gâter. Par bonheur encore, c'étoit lui qui tailloit. Trop occupé pour dire mot, il se contentoit de remoucher de tems en tems Monsieur l'Abbé. C'est à ses distractions, à ses regards que je me rappelai le danger. Je lui fis d'abord signe de l'œil; mais craignant que cela ne fuffit pas, je me levai, & allai le prévenir à l'oreille. Tranquille, je ne songeai qu'à ponther. Monsieur l'Abbé à la fin prit aussi une carte, & tirant un rouleau de louis, il le mit dessus. Le Garde du corps banquier, qui connoissoit

connoissoit le ponthe, & qui craignoit qu'un sept & le va ne fit sauter sa banque, demanda quartier. Pardon, dit-il à Monsieur l'Abbé, nous ne tenons pas si gros. Fort bien, répondit-il, que voulez-vous? Vingt louis, Monsieur, tout au plus, reprit le Banquier. Monsieur l'Abbé rompit donc son rouleau, & prenant sans compter, il massa ce qui se trouva dans sa main. Que diable, dis-je alors, Monsieur l'Abbé! permettez-moi de vous dire que vous n'y entendez rien. Est-ce ainsi qu'on joue chez vous? Je pris moi-même les louis, j'en comptai quinze, & les mis sur sa carte. C'est bien assez, ajoutai-je. Allons, Mr le Banquier, continuez.

Bien lui prit d'avoir modéré le jeu. Il n'eut pas tourné quatre cartes, que celle de Monsieur l'Abbé vint à gain. Que faites-vous, Monsieur, lui dit-il? Occupé à lorgner, il ne l'entendoit seulement pas. Je lui donnai du coude faisant le fâché, & je lui dis, songez donc à votre jeu. Quoi? quoi? répondit-il. Votre carte a gagné - repris-je, & l'on demande ce que vous voulez faire. Paroli, ajouta-il en rajustant sa lorgnette, & sans même plier sa carte. Je me fâchai alors tout de bon. Pliez donc votre carte,

lui criai-je. Il revint à lui pour un moment , & tandis que je perdois tous mes louis , il en gagna plus de cent de cette seule taille.

Pendant que le Banquier méloit d'autres cartes , Monsieur l'Abbé se remit à lorgner. Je craignois que cette affectation qui suppléoit à un défaut généralement reconnu , ne vînt enfin à le trahir. Le Banquier commençant une nouvelle taille , j'avertis Monsieur l'Abbé de lui donner revanche. Il étoit si occupé d'une jeune Brunette , placée derrière les autres , & qui donnoit son argent à jouer , que je ne pouvois lui faire quitter sa lorgnette. C'étoit précisément la même avec qui j'avois fait apprentissage d'amour. Voulez-vous bien jouer , lui dit , Monsieur du Trot , qui ne craignoit pas moins que moi ? Joue toi-même , repliqua-t-il , & laisse-moi. Le danger ne faisant que croître , je le pris sur un autre ton. Hé bien , dis-je , Monsieur l'Abbé , lorgnez tant qu'il vous plaira , & moi je jouerai pour vous. Pardonnez , ajoutai-je , Mesdames & Messieurs , c'est un Chanoine provincial qui n'est jamais sorti de son Chapitre , & qui est apparemment ébaubi de se voir ici. Chacun rit , & l'Abbé même , malgré sa distraction ,

rit aussi , & profita de cette défaite.

Je n'ai jamais rien vu de pareil au caprice que montra le sort ou le jeu , pendant cette soirée. Tout ce que je massois pour Monsieur l'Abbé je le gagnois , & tout ce que je couchois pour moi je le perdois. S'il eût lui-même gouverné son jeu , la banque eût sauté dix fois. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que m'étant mis à sec , & l'avertissant en riant du bout des dents que j'allois masser pour moi de ses louis , je rattrapai presque tous les miens. Il n'en étoit pas de même de Monsieur du Trot. Malheureux depuis le commencement jusqu'à la fin , il profitoit de son déguisement pour jurer , & tempêter comme un Grenadier. Enfin Monsieur l'Abbé las d'être assis , & la partie d'ailleurs prête à finir pour souper , il se leva ; nous nous levâmes avec lui , & je le fis entrer dans une chambre voisine.

Là il me donna l'étiquette de toutes celles qu'il falloit inviter à notre table. Ma Brunette fut nommée la première. Il n'étoit jamais frappé à demi. Quelle est piquante , me dit-il , la connois-tu ? Mes louis que j'avois rattrappés , les siens mêmes qu'il m'avoit fait empocher , & que je prévoyois

bien , quoiqu'il m'eût parlé de compte , qu'il n'en souffriroit gueres ; cela , dis-je , me mettant de bonne humeur , je lui répondis en badinant. Dans quel sens , Monseigneur , me faites vous cette question ? Dans quel sens , reprit-il , ma foi n'importe. Je ne la regarde pas comme une Vestale. Toi ou un autre , ses connoissances ne me font rien. Quel goût pour un Prince ! Mais j'y étois accoutumé. Cela me paroissoit même du bel air ; & ce ne fut alors que la moindre de mes pensées.

Cependant je ne jugeai pas à propos de lui dire que c'étoit celle dont je lui avois parlé dans le récit qui l'avoit mis en goût de cette même partie. C'étoit pourtant ce que j'aurois pu lui apprendre de plus clair ; mais je me contentai de lui répondre que je ne la connoissois que pour l'avoir vue jouer quelquefois ; & que ce que je pouvois ajouter , c'est que je la croyois une des bonnes breteuses de Bretagne. Monsieur l'Abbé rit de tout son cœur de mon expression. Ah ça , ajouta-t-il , voilà donc la mienne , je compte d'en avoir bien assez , c'est à vous deux maintenant à choisir celle que vous voudrez. Monsieur du Trot jura d'abord que cela lui

étoit indifférent. Moi je ne jurai pas si fort , mais j'en dis néanmoins autant. Je vois bien, repliqua le Prince , qu'il faut que j'aye la peine de tout. Je connois d'ailleurs assez vos goûts. Ainsi si vous m'en croyez , tu prendras toi , me dit il , cette jeune robe de damas vert que je t'ai vu gracieuser par derrière ; & pour notre ami du Trot , cette Bachante avec son air enluminé & son nez farci de tabac d'Espagne. Monsieur du Trot & moi applaudîmes au choix.

Mais ce n'est pas le tout , dis-je au Prince. Je dois , Monseigneur , vous avertir que le premier Banquier qui nous a taillé , est un vieux Gardes-du-Corps qui vous a reconnu. N'avez-vous pas remarqué que je me suis levé pour lui aller dire un mot ? Je crois , ajoutai-je , que rien ne pourroit mieux lui fermer la bouche que de l'inviter. Il est d'ailleurs facétieux , & je ne doute pas qu'il ne contribue beaucoup à la joie. Fais , me dit le Prince. Oh ! Monseigneur repris-je encore , graces aussi pour un Gentilhomme de mes amis qui est là , & qui sûrement ne gâtera rien. Tout ce que tu voudras , repliqua-t-il.

C'est bien tout pour moi. Ne voulant

rien de plus , je fus trouver la Maîtresse du lieu , & lui donnai en mon nom l'étiquette que je venois de recevoir. Pour elle , cela alloit sans dire. Elle se réjouit de ce que j'invitois le Garde-du-Corps qui étoit son tenant ; mais au lieu de sa fille , dont le Prince étoit prévenu ainsi que d'elle , je la priai de nous donner la Maitresse du Chevalier. La tricherie importoit peu au Prince , & trop à moi pour la satisfaction de mon ami. J'aurois pu même me l'épargner , si j'avois voulu : mais sûr qu'elle ne pouvoit tirer à aucune conséquence , je la préfèrai à la liberté de demander. Cependant je dis à la Maitresse de n'en rien faire connoître ; que j'avois à la vérité prévenu mes amis pour sa fille ; mais que le Chevalier , sa fidelle connoissance , ayant là sa Maitresse , il convenoit mieux qu'elle en fût ; que sa fille sonneroit mal avec lui ; & qu'ayant chacun notre chacune , elle feroit encore une plus fotte figure , si elle venoit s'isoler parmi nous.

Cette belle & bonne Matrone feignit d'entrer dans mes vues : mais soit que son vieux routier de Garde-du-Corps l'eût instruite de l'honneur qu'elle avoit dans sa maison , &

que sachant l'humeur galante du Prince, elle s'imaginât que les charmes de sa fille pourroient le tenter ; soit qu'elle fût dépitée d'un affront qu'elle croyoit avoir reçu ; elle jura de me trahir, & de découvrir ce beau pot au roses. L'étiquette ayant été communiquée à tous ceux qui en étoient, chacun se rendit dans la sale où l'on devoit servir le souper. En attendant Monsieur l'Abbé accosta sa brune, ou plutôt la mienne ; Monsieur du Trot sa Bachante ; & moi ma Robe verte. J'eusse bien voulu, toute digne qu'elle eût paru au Prince, me rendre le service que j'avois fait au Chevalier, c'est-à-dire, lui supposer ma petite Pouffette ; mais cela n'étoit pas praticable. Celle-ci d'ailleurs n'étoit pas assez déchirée pour ne pas souhaiter d'en tirer parti, & je n'oubliai rien de ce qui pouvoit la disposer. Pour le Chevalier & le Garde-du-Corps, ils avoient depuis long-tems pris les devans, & nous abandonnerent toute la besogne.

Enfin le souper servi, nous nous mîmes à table. Je mis Monsieur l'Abbé, par honneur pour le Clergé, au plus haut bout. Tout le reste s'ajusta de soi-même, & moi avec les autres. Le Garde-du-Corps connois-

sant le Prince , & ignorant que le Prince le sât , n'en fut que plus divertissant. Allons, Monsieur l'Abbé , crioit-il à tous momens , vivat ! Le diable m'emporte , je n'ai jamais vu un si drolle de Joueur que vous ! Vous avez gagné pourtant ; mais c'est l'ordinaire que la Fortune favorise ceux qui se moquent d'elle. Si vous êtes aussi heureux en amour , parbleu vous trouverez votre paradis dans ce monde ! Je l'espère bien Monsieur du corps , répondit le Prince. Du corps , reprit le Garde. Diable , Monsieur l'Abbé , vous abrégez bien ma qualité ! Je ne suis pas seulement du corps , mais de la manche. Hé bien , Monsieur le Garde-du-Corps & de la Manche , repliqua le Prince , qu'en dites-vous ? Vous n'y êtes pas encore , s'écria-t-il. Du corps , de la manche , voilà un pot pourri où le diable ne connoît rien. Si je manque , reprit Monsieur l'Abbé , prenez-vous-en à ce Monsieur , parlant de moi , qui auroit dû m'instruire mieux.

C'est donc votre faute , me dit-il en me regardant , & craignant peut-être que je n'eusse dit au Prince qu'il l'avoit reconnu. Oui , répondis-je , mais avec un signe de tête qui lui marquoit d'aller son train. En effet le

Prince se divertissoit tellement à l'entendre , qu'il l'entreprit de nouveau. Dites-moi donc comment je dois vous appeller , & sur-tout répondez à la question que je vous ai faite. Vous m'appellerez , lui répondit le Garde , comme il vous plaira , du corps , de la manche , tout coup vaille. Pour votre question , Monsieur l'Abbé , ayez la bonté de me la renouveler , car ma foi je l'ai déjà oubliée. Il s'agit , repliqua le Prince , du paradis , & si vous n'esperez pas comme moi de le trouver dans ce monde. Oui , repliqua-t-il , si au lieu de ma paye j'avois quelques bons Bénéfices comme vous : mais chez nous , c'est le diable d'enfer , nous sommes toujours Messieurs d'argent court.

Le Prince , à l'air & aux expressions de ce facétieux corps , fit des éclats de rire à n'en pouvoir plus. Il ne les cessa que pour les reprendre au moyen de quelques nouvelles questions. Quoi donc , Monsieur de la manche , lui dit-il encore , est-ce que ce titre , au-dessus sans doute de celui du corps , ne vous met pas en pied ? Oui parbleu ! à pied , selon le proverbe , car je n'ai point de bidet. Il est vrai , ajouta-t-il , que j'ai comme tous les autres trente écus à la masse ;

mais mon misérable Tartare seroit bien mal monté , si le Pharaon n'y suppléoit. Tartare, reprit le Prince. Quel animal est cela? C'est , Monseigneur , le nom positif de nos animaux de valets , appelés à mourir de faim avec nous. Le Prince s'abandonnant de rechef à une mortelle envie de rire , auroit perdu toutes ses forces , si se renversant sur sa Brunette , elle ne lui eût peut-être rappelé qu'il devoit en conserver pour elle.

Pour nous , à qui tout ce que disoit le Garde-du-Corps n'étoit pas nouveau , il ne nous divertit pas tant que le Prince , a beaucoup près. Mais notre tour vint , du moins à la plupart. Monsieur l'Abbé s'avisant de récapituler toutes les beautés que nous avions à table , s'arrêta à la Maitresse du Chevalier. Rien ne pouvoit mieux accommoder la Matrone pour le tour qu'elle avoit à me jouer. Je suppose , lui dit-il , Madame, que c'est là Mademoiselle votre fille. Ma fille , répondit-elle ! Vraiment , Monsieur , puisque vous me le demandez , je ne crois pas qu'il vaille la peine de vous le déguiser. Je n'en ai qu'une , ajouta-t-elle , mais qui n'est point ici , quoique peut-être elle n'eût rien gâté. Quoi , repliqua Monsieur l'Abbé,

ce n'est pas-là votre fille , & nous ne l'avons pas même avec nous ? cela ne se peut. Non , assurément , interrompis-je , & Madame se moque.

Piqué du tour malin que croyoit me jouer cette femme , il me vint tout d'un coup dans l'esprit de la turlupiner , & de me venger en la prenant pour yvre ou pour folle. Le Chevalier sentoît trop le service que je lui avois rendu , pour ne me pas secourir. Le Garde-du-Corps même se divertit à nous donner la main , & nous la démontâmes. M'entendant dire qu'elle se moquoit , elle répondit brusquement : Non , non , je ne me moque pas. Quoi , repris-je , ce n'est pas-là votre fille ? Parbleu regardez donc ! demandez , si vous ne m'en croyez pas , à elle-même , à son voisin , à votre. Le Chevalier prenant la balle au bond , dit : Pour moi , Madame , je jure que je ne vous en vis jamais d'autre. Et vous , dit-il au Garde-du-Corps ? Moi , répondit celui-ci , s'il étoit plus tard je dirois que Madame rêve. Bon ; courage , repliqua-t'elle en s'en prenant à lui seul. C'est vous qui rêvez , ou qui continuez à faire le fou.

Parbleu , interrompirent à la fois Monsieur l'Abbé & Monsieur du Trot , voilà qui est admirable ! Nos Maitresses se tenant les côtés de rire , n'étoient pas en état de prononcer le mot. Parlez donc vous autres , parlez , leur crioit la Matrone. Que voulez-vous qu'elles disent , répondis-je ? elles voyent bien qu'il y a du vin ou un grain de folie sur jeu. N'y pouvant plus tenir , elle se leve avec furie , & jure qu'elle va chercher sa véritable fille. Pendant ce tems je découvris à Monsieur l'Abbé , & à toute la compagnie le dessous des cartes. Comme on ne cherchoit qu'à se divertir , on résolut de pousser la comédie au retour de la Matrone , & de se la donner aux dépens de la mere & de la fille. C'est Monsieur l'Abbé qui en fit la proposition. Un autre que le Garde-du-Corps s'y fût peut-être opposé.

Enfin toutes deux parurent. La fille qui s'étoit préparée dès avant le souper pour faire assaut de charmes , & bien aise de rattraper l'occasion qu'elle avoit cru tout à fait perdue , entra d'un air triomphant avec une grande révérence , & plusieurs autres à droite & à gauche. Je me levai sur le champ , & courant à sa rencontre la main

sous la basque de mon juste-au-corps , je la lui offris pour la faire avancer. Voyez , Messieurs , dis-je en la présentant , si la nature même ne jure pas contre Madame ! Quelle différence , je vous prie , de cette multitude de graces , à une stérilité qu'on n'a jamais guere pu nier ? Parlez maintenant , ai-je tort ou raison ? Monsieur l'Abbé prenant la parole , protesta que si la ressemblance y faisoit quelque chose , la Matrone perdoit sa cause. Quoi , Monsieur l'Abbé , lui dit-elle , vous prétendriez que cette Demoiselle , en montrant la Maitresse du Chevalier , seroit plutôt ma fille que celle-ci ? Pourquoi pas ? Je ne sçai même , soit dit sans offenser personne , si vous n'y gagneriez pas quelques années. Ah ! s'écria-t'elle , vous me la donnez belle ! Prenez , prenez votre lorgnette , je suis sûre que vous changerez bien d'avis. Sans lorgnette , répliqua Monsieur l'Abbé , je vois assez que toutes deux sont aimables , mais qu'il y a pourtant de la différence d'âge. En effet , elle étoit bien de vingt à trente années.

Cependant la Matrone soutint effrontément qu'il y avoit parité ; mais comme ce n'étoit pas de quoi il s'agissoit , on revint à

la premiere dispute. Chacun dit son mot ; mais par malheur pour Monsieur l'Abbé , qu'on auroit à plus d'un égard voulu persuader , il rentra en lice , & eut son paquet. Vous avez beau vous échauffer , dit-il à la Matrone , personne ne vous en croira. Pour moi , à votre place il m'importeroit peu qui l'on voudroit me donner pour fille , & j'aimerois mieux croire tout le monde yvre , que de m'exposer à le paroître. C'est-à-dire donc Monsieur l'Abbé , que ces extravagans l'ont emporté , qu'ils connoissent ma fille mieux que moi , & que vous adoptez avec eux celle qui ne l'est pas ? Je me range toujours du côté du plus fort , répondit Monsieur l'Abbé. Fort, tant qu'il vous plaira, repliqua-t'elle : & moi je vous dis que celle qu'ils veulent faire passer pour ma fille , ne l'est pas plus que le diable , ni que vous n'êtes bon Ecclésiastique.

Monsieur l'Abbé fut le premier à rire de cet emportement ; mais le Garde-du-Corps craignant qu'il n'allât plus loin , se leva , & prenant sa vieille Putifar par dessous le bras , il l'emmena avec sa Peneuse de fille. Lorsqu'elles furent disparues , nous perdîmes en même-tems la dispute de vue. C'étoit le

tour de l'amour. On en vint aux escarmouches , & de-là au combat. Ce ne fut pourtant pas sans obstacles. La Matrone n'étoit pas-là pour regler les assauts , & donner à chacun en particulier son champ de bataille. Nous n'avions que la sale. Monsieur du Trot s'y escrима sans façon. Mais les autres n'aimant pas les coups d'éclat , suspendoient leur bravoure. Pour remedier à cette espece de lâcheté , je criai : Souvenez-vous , Monsieur l'Abbé , que pour faire feu , on l'éteint ici quelquefois. Je ne voulois pas le faire sans sa permission. Le peut-on , me dit-il ! Oui , je repons de tout. Sans balancer il éteignit la lumiere la plus près de lui. D'un souffle je fis le reste , à l'exception d'une pourtant , que je mis sous la table , mais qui ne pouvoit gueres troubler le mystere.

La parole nous étant revenue à tous ; elle servit de signe pour retirer de dessous la table ma sombre lueur. Je la pris , & ranimant toute la sale , nous tâchâmes d'en faire autant , en nous humectant de quelques verres de Champagne. Malgré ce spécifique , nous ne parlâmes plus que de nous retirer. Je dis au Chevalier de voir après la

Matrone. Jamais elle ne voulut paroître. Pour le Garde-du-Corps, il vint se montrer. C'est à lui que nous adressâmes nos bons soirs. Il les reçut pour la Matrone, de ceux qui voulurent l'en charger. Cela fait, & surtout après avoir payé la carte qu'il m'avoit apportée, nous gagnâmes l'escalier avec nos Maitresses, que nous reconduisîmes chez elles.

Le Prince & l'Abbé remplissant avec les leurs, le carosse qui nous avoit amenés, je pris un fiacre pour la mienne. Le Chevalier y monta seul avec nous. Je dis seul, parce que sa Maitresse, pensionnaire de la Matrone, étoit demeurée. Je fus ravi d'être à moi, pour me donner à lui jusqu'au lendemain. Ayant mis ma Robe verte à son domicile, nous fûmes chez lui pour reposer. C'est néanmoins ce que nous ne fîmes guères. Nous passâmes la plus grande partie de la nuit à causer & à nous divertir de ce qui s'étoit passé. Rien n'est plus doux que cette ouverture de cœur entre deux amis qui s'aiment. Je puis dire que cent fois ce plaisir m'a ravi avec le Chevalier : mais s'il est tel entre deux amis de débauche, que n'est-il pas entre deux amis vertueux, ou

revenus

revenus du vice ? Je l'ai quelquefois éprouvé , c'est chose incomparable.

Après avoir savouré le Chevalier & moi ce plaisir de la vie , je le quittai le matin pour me rendre au Palais-Royal. En passant , j'entrai chez mon oncle pour lui donner le bon jour , & voir comment il se portoit. Je le trouvai si dispos , que pour le fortifier encore , je le réjouis du récit de notre partie. Tout à fait en belle humeur , il s'habilla pour venir prendre congé du Prince. Nous arrivâmes & le prîmes à son lever. Bon jour, dit-il, oncle & neveu. Quel vent vous amène , sur tout si matin ? La question , Monseigneur , répondit mon oncle , me regarde sans doute. Je viens , continua-t'il , recevoir vos ordres , & prendre congé pour la campagne. Ah , ah ! dit le Prince , vous me faites souvenir que la saison m'invite à y aller moi-même , mais d'une façon bien différente. Vous y allez pour acquérir de la gloire , & moi pour planter des choux. Ainsi le veut le destin , continua-t'il ; mais il changera peut-être , du moins je l'espère.

Le Prince brave assurément , & qui auroit pû se signaler à la guerre , gémissoit du sort qui l'arrêtoit. Chacun sait pourquoi &

comment : ainsi sans en faire mention , je ne m'arrêterai qu'aux gracieuses bontés qu'il marqua à mon cher oncle. Je vous souhaite, lui dit-il , tout l'honneur que je ne puis acquérir ; ce sont comme vous devez sçavoir , les occasions qui font les Héros ; vous les avez , & je ne doute pas que dans votre sphère , vous n'en profitiez beaucoup mieux que je n'oserois me le promettre. Que dites-vous là , Monseigneur , répondit mon oncle ? Je me croirois insulté , si je ne sçavois que vous n'êtes pas moins obligeant que grand Capitaine. Ce n'est qu'en vous suivant , continua-t'il , qu'on pourroit se promettre quelque chose. Toute l'armée le dit avec moi , & j'en ai par-dessus la plupart une manifeste expérience.

En effet , mon oncle avoit servi sous le Prince , dans le tems qu'une mauvaise politique ne l'empêcha pas de montrer ses talens guerriers. Ce qu'on a vu de lui dans les affaires , on l'auroit certainement vu à la tête des Armées. Enfin jamais comparaison ne fut peut être plus juste que celle que j'ai fait de Philippe Duc d'Orleans avec Jules-César. Ce sont comme il vient de le dire lui-même , les occasions qui font les

DE RAVANNE. 211

grands hommes. S'il eût eu des Gaules à conquérir, je ne doute pas que l'histoire ne le plaçât à côté de César, tant pour la Guerre que pour le Cabinet, & malheureusement pour ses vices. Il confirma ce que mon oncle lui disoit de son caractère, par les adieux les plus tendres, & une fraternité véritablement héroïque & guerrière. Il y mit le comble en l'embrassant, & en m'accordant, sans en être requis, un congé jusqu'à ce qu'il partît.

Mon oncle, pénétré de l'affabilité du Prince, se retira, & moi qui n'avoit rien de plus doux que de profiter de mon congé, je le suivis. J'étois alors incapable de certaines réflexions ; mais dès que nous fûmes seuls, mon oncle m'en communiqua que je me suis souvent rappelé depuis. Comment, me dit-il, parlant du Prince, concevoir tant de haut & de bas, tant de qualités & tant de vices, tant de grandeur d'ame & tant de bassesse ? En effet cela paroîtroit inconcevable, si l'Histoire ne fourmilloit pour ainsi dire de pareils exemples, & si l'expérience ne le démontrât tous les jours. Cela prouve selon moi, cette admirable union d'esprit & de matière. Ces deux

parties de notre individu suivent séparément les penchans de leurs domaines , & d'autres où ils se relevent quelquefois tour à tour.

Mon oncle m'emmena avec lui faire plusieurs visites , & entr'autres chez Monsieur le Comte d'J. . . . & chez Madame la Comtesse de C. Mes grandes diffusions me les avoient fait négliger depuis quelque tems. Tous deux m'en firent des reproches , mais particulièrement Madame la Comtesse , qui m'accusa de tenir un peu de l'inconstance & du goût de mon illustre Maître. Je m'excusai sur ce que je ne l'étois pas moi-même; mais dans le fond je ne crois pas qu'aucune Dame se soit jamais bien trouvée des avances qu'elle pouvoit avoir faites. Les hommes sont des animaux si bizarres , qu'ils ne cultivent volontiers que ce qui est de leur choix , ou que ce qu'ils craignent quelquefois de perdre. C'étoit mon cas avec Madame la Comtesse. Je l'eusse peut-être aimée davantage si elle avoit paru m'aimer moins , & vu plus souvent si elle ne m'avoit pas tant fait la guerre. Je crois qu'à moins d'une forte inclination , le cas est aussi ordinaire qu'il devroit avec raison l'être peu.

DE RAVANNES. 213

Après mes excuses & des promesses de réparer le passé, nous sortîmes de chez Madame la Comtesse. Le soir mon oncle m'emmena chez lui. Son quartier faisoit mes délices, c'étoit le lieu de mes épanchemens de cœur. Pendant huit jours qu'il différa son départ, j'en avois presque sans cesse tantôt avec lui, tantôt avec le Chevalier, & souvent avec tous deux. Quoique ma petite Pouffette ne demeurât pas loin de là, je ne la vis que pour l'exhorter à la patience, & lui promettre que je la verrois bientôt mieux. Je visitai aussi mes anciens camarades de manège que j'avois fort négligés. Je n'avois pas même encore remercié la Guérinière, & je le fis avec mon oncle, qui ne voulut pas partir sans joindre ses remerciemens aux miens, & lui dire adieu. Enfin le fatal moment arriva. J'entens celui où pour la dernière fois de ma vie, j'embrassai ce cher oncle, que je ne chérissois pas moins que je le devois.

La peine qu'il m'avoit vu souffrir en me communiquant son funeste pressentiment, l'empêcha de me le renouveler. Je pouvois voir qu'il se faisoit cette violence, lorsqu'il me serra dans ses bras, comme il avoit fait

huit jours auparavant. Ce n'étoit pas quelques larmes prêtes à couler , mais un torrent , qui m'en fit verser un à moi-même , & dont nous nous inondâmes. Le Chevalier témoin , ne put s'empêcher d'en répandre avec nous. Hélas ! deux motifs l'y engageoient. L'intérêt qu'il prenoit à ce qu'il y avoit de plus sensible pour moi , & le desespoir de n'avoir rien de pareil à craindre pour lui. Mon oncle passant plusieurs fois de moi à lui pour l'embrasser , il goûtoit en quelque sorte ce qu'il n'osoit espérer. Prêt à partir enfin , il nous répéta à tous deux la même morale qu'il m'avoit déjà prêchée. Pour vous , dit-il au Chevalier , je crois que vous avez beaucoup moins à craindre que mon neveu. Votre tempérament m'a toujours paru plus heureux. Cependant l'avis convient également à tous les jeunes gens , c'est pourquoi je vous le donne en commun. Des chevaux de poste l'attendant à sa porte , il descendit. Ce fut là que nous donnant à chacun la main , je le vis disparaître pour jamais.

Je ne sçai comment je dois appeller l'état où il me laissa. Il y avoit quelque chose de plus qu'un pressentiment. Ma douleur

étoit si vive , qu'elle marquoit une espee de certitude du malheureux sort qui attendoit mon cher oncle. Le Chevalier , quoiqu'affligé lui-même , s'empressa de me consoler. Je ne pouvois l'être , & je ne le fus en effet qu'avec le tems , ou plutôt par la dissipation , ennemie du chagrin. Pour y faire divorce , je proposai à mon ami d'aller faire sceller un cheval , & d'en demander un pour moi à la Guériniere. Nous fûmes au Bois de Boulogne ; mais tant en allant qu'en revenant , j'éprouvai ce que dit Boileau , que

Le chagrin monte en croupe & galoppe avec nous.

Si mon oncle étoit mort , je crois que jerois mort avec lui. Mais , soit l'absence ou ma constance , ou soit qu'un coup venu de loin ne fasse pas la même impression , lorsque j'appris trois ou quatre mois après qu'il avoit été tué , ce départ , quoique violent & éternel , ne me fut pas à beaucoup près aussi sensible que l'avoit été celui-ci.

Le Chevalier voyant que cette première dissipation n'avoit produit aucun effet , m'en proposa plusieurs autres. Je les rejettai tou-

tes , sans même excepter ma petite Pouffette. Il n'y a point de doute que je n'eusse été bien plus de tems à me consoler , si , retournant au Palais-Royal , le Prince n'en eût lui-même pris soin. Mon air triste & abattu le toucha. Qu'as-tu , me dit-il en me voyant ? Il semble que tu viennes d'enterrer tous tes parens. Autant vaut , Monseigneur , lui répondis-je ; du moins je ne crois pas qu'on pût être plus affligé. Aurois-tu donc quelque chose de plus que le départ de ton oncle ? Non , Monseigneur , & je trouve que c'est bien assez. Il n'est pas seulement parti , continuai-je , mais je ne le reverrai plus. Il me l'a dit , & le cœur me le repete sans cesse. Sur quoi fondé repliqua le Prince , & ce qu'il t'a dit , & ce que tu en crois ? Est-ce que quelqu'un vous a juré à tous deux que l'ennemi le tuera ? Non , Monseigneur , c'est quelque chose de plus qu'une voix humaine.

Quoi encore ? est ce l'Eternel qui s'est révélé à toi ou à lui ? Je le crois. Pauvre innocent ! va , va , ce n'est plus le tems où l'on se berce de pareilles fadaïses , il faut les renvoyer à ta nourrice. Encore peut-être seroit-elle plus sage que toi , & qu'elle attendroit

le

DE RAVANNE. 217

Le coup pour crier. Crois-moi , il faut mourir , c'est le pire que j'y sache : mais s'inquiéter de la mort ou l'avancer , dans la crainte qu'elle n'arrive , c'est se loger aux petites maisons. Console-toi , te dis-je , & ne songe à la mort que pour profiter de la vie. Il ne manquoit à ces dernières paroles que le sens , pour être les plus justes qu'on ait jamais prononcées. Je n'ose les envisager dans celui que les disoit le Prince. Heureux ceux qui en levent l'équivoque par une conduite opposée à la sienne !

Novice à recevoir ces sortes de consolations , & surtout émanées de la bouche d'un grand Prince , je commençai à me tranquilliser. C'est ce qu'il y avoit encore d'admirable dans mon illustre Maître. Tour à tour , il n'étoit pas moins imposant dans certains cas , que peu dans d'autres. Je le remerciai des marques de sa bonté , & lui promis d'en faire usage. Cependant un reste de mélancolie me tracassa encore assez long-tems. L'Abbé ne cessoit de m'en faire la guerre. Pour la dissiper tout-à-fait , il me proposa une partie qu'il avoit maquillonée. C'étoit enfin une de ses découvertes au Palais. Après lui le Prince m'en parla. Il s'agissoit

de démonter , par la ruse ou de bonne guerre , un riche Marchand de Clinquaille-rie, dont la femme plus brillante que tout son clinquant avoit frappé les yeux de l'Abbé.

Le Prince animé par le plaisir que lui avoit donné sa conquête du Charnier , ne jugea pas même à propos de m'envoyer cette fois reconnoître le terrain. Peut-être craignoit-il que n'étant pas en trop bonne affiete , je n'eusse , comme à l'égard de la Grisette, les yeux dans la poche. C'est ce qui seroit certainement arrivé , non seulement de l'indifférence que provoquoit ma mélancolie , mais d'une espece d'instinct , qui avant même que d'être appuyé de la raison , me donnoit une espece d'horreur pour l'abus de la femme d'autrui. Malgré l'air & la mode , je trouve que s'il y a quatre degrés de crime dans un commerce d'A. gens libres , il y en a dix pour ceux qui ne le sont pas.

Le Prince ne s'embarassant rien moins que de cette arithmétique , ne convoitoit que la découverte de l'Abbé. Selon son rapport la belle Clinquailliere n'étoit pas moins coquette , le mari avare , mais jaloux , ce

qui rendoit l'assaut difficile, & la victoire fort incertaine. Plus d'obstacles, plus de gloire. Sans se rebuter, on résolut de faire tomber une pluie d'or, non sur la Danaé, mais sur son Argus; que pour cet effet le Prince se déguiseroit en Marchand Clinquaillier, venu de province; que je passerois pour son neveu; & que l'Abbé, déjà en train de connoissance, nous introduiroit comme pour faire des emplettes. Cette résolution prise, on ne songea qu'à se travestir d'une façon convenable, & à s'accorder sur les noms.

Le Prince s'étoit si bien trouvé de celui de Lucas, qu'il le prit encore. Ce nom auroit pu me servir également; mais l'Abbé, à qui j'avois donné auparavant celui de Monsieur du Trot, voulut avoir sa revanche, & me batifâ Galopin. . . . Galopin, interrompit le Prince, je ne veux pas qu'il se nomme ainsi. Pourquoi pas, Monseigneur, répondis-je? Permettez seulement qu'il continue le nom que je lui ai déjà donné s'il en a besoin, comme il est apparent pour peu que l'intrigue dure: du Bois ne peut jamais aller, surtout après une petite aventure que je sçai. Comment donc, re-

pliqua le Prince ? Y a-t-il quelque chose de nouveau ? Seroit-il encore plus décrié que je ne le pense ? Cela se pourroit , Monseigneur ; mais je n'ose presque le dire , car je crains qu'il ne se fâche. Bon , bon , assura le Prince , dis toujours , & je répons du reste. Parlerai-je , m'adressai-je encore à l'Abbé ? Oui , répondit-il , que m'importe !

Ecoutez donc mon cher ami , écoutez , lui répétai-je , combien votre réputation flaire le baume. Il y a trois ou quatre semaines , qu'une célèbre Poissonniere fit sauter un maquereau , & le plaqua sur sa porte. Une de ses voisines surprise , lui demanda à quoi bon ce maquereau là ? Hélas ! lui répondit-elle , tu es bien sotte : ne vois tu donc pas que c'est du Bois ? De bouche en bouche l'histoire court dans tout Paris. Tout le monde sait qu'il y a quelque part un maquereau du Bois , chacun s'en donne de garde. Ainsi jugez , continuai-je en m'adressant au Prince , jugez , Monseigneur , si ce ne seroit pas gâter absolument nos affaires , que de ne lui pas faire changer de nom. Le Prince , éclatant de rire , jura que oui. L'Abbé n'en fit pas moins contre moi , & surtout contre la Poissonniere & l'histoire , dans le fond étoit vraie.

Le Prince sous le nom & les habits de Lucas, l'Abbé malgré bon gré, sous celui de du Trot, & moi Monsieur Galopin, nous galoppâmes au Palais. Ce qui m'agréoit le moins, c'est que n'ayant d'habit convenable qu'un surtout de vinaigre, je sentis bientôt, quoiqu'à l'entré du Printems, un mortel froid. Cela avec le reste ne me dispoisoit pas trop. Cependant il fallut encore, chemin faisant, traiter de notre début. Nous le concertâmes, & arrivâmes enfin chez le Clinquailier. Je le nommerois, s'il n'étoit connu au-delà même de la République du Palais, & si je ne craignois de faire de la peine à lui & à sa chere moitié, qui peut-être vivent encore.

Nous ne les trouvâmes ni l'un ni l'autre à leur boutique. Deux filles seulement étoient pour attirer la pratique, & nous reçurent. L'une d'elles, apprenant de quoi il étoit question, s'échappa promptement, & alla avertir son Maître & sa Maitresse. En attendant, Monsieur Lucas se mit à en conter à celle qui restoit. Le Clinquailier & la Clinquallere arrivant, Monsieur l'Abbé du Trot les salua, comme gens de connoissance. Voici, leur dit-il, deux Messieurs, oncle &

neveu , que je vous amene. Tous deux m'ont été adressés de Province. L'un , en montrant Monsieur Lucas , est un Marchand Clinquailler , mais qui non moins étoffé que vous , n'a pas besoin de grand chose. Pour l'autre , c'est un jeune homme comme vous voyez apprentif de son oncle , & qui voulant se marier , a besoin d'une grande partie de votre boutique pour lever la sienne. Il a de l'argent , ajouta-t'il , & vous serez payez comptant. A ces mots l'avare ne fit des questions, que pour demander s'il falloit des assortimens. Oui , oui , répondit M. Lucas , & des plus complets même.

Là-dessus le Clinquailler fait apporter , & montre lui-même avec sa femme plusieurs grandes boîtes bien assorties. Je vous défie , Messieurs , dit-il , que vous trouviez nulle part ce que vous voyez ici. Admirez , considerez. Oh ! répondit Monsieur Lucas , je conviens que depuis que je suis dans le négoce , je ne vis rien de pareil. Hé bien , ajouta-t-il , que demandez-vous de tout cela ? Un petit moment , répondit le Marchand , je vais vous faire voir ma facture , & comme il faut que vous y gagniez , vous serez vous-même le calcul , & je me con-

tente de quinze pour cent. Pendant que le Clinquailleur alla chercher sa facture , Monsieur Lucas employa le tems à confiderer & à faire l'agréable auprès de Madame la Clinquailleuse. J'avouerai qu'elle se croit non seulement une des Beautés du Palais , où l'on a soin de les ramasser , mais de tout Paris. Quoique l'Abbé prétendit qu'elle fut coquette , c'est ce que d'abord je remarquai le moins. Cependant elle l'étoit , & son air & ses manières , comme elle le fit bientôt connoître , n'étoient qu'un joug que lui imposoit la jalousie de son mari. Peut être se fut-elle démasquée , si son tiran eût un peu plus tardé ; mais pressé par la soif du gain , il ne la laissa pas plus d'un quart-d'heure libre avec nous.

Vous voilà déjà , Monsieur , lui dit Monsieur Lucas. Vous êtes un homme d'ordre apparemment , puisque vous trouvez sitôt vos affaires. Il faut bien , répondit-il ; autrement que devenir ? Les gains sont si petits , les dépenses si grosses , que pour peu que le désordre s'en mêlât , il faudroit bientôt lever le pied. Bon pour quelque petit Marchand de bâle , répliqua Monsieur Lucas , mais pour un homme aussi foncé que

vous , je ne crois pas qu'il courut grand risque à laisser aller les choses un peu à l'avanture. Point d'avanture chez moi , reprit-il ; femme , domestiques , affaires , tout doit se ranger. N'en est-il pas de même chez vous ? Ma foi pas tout à fait , répondit Monsieur Lucas. Je tâche seulement de ranger mes affaires , & pour le reste je le laisse à ma femme. Vous êtes marié aussi sans doute ; & si je ne me trompe , c'est-là Madame votre épouse. Oui , repliqua-t-il sèchement , mais ce n'est pas de quoi il est question ; voici , Monsieur , ma facture , examinez , rien de plus juste.

Monsieur Lucas la prit , examina , ou du moins en fit le semblant. Fort bien , Monsieur , dit-il ensuite ; mais quinze pour cent n'est-ce pas un peu trop ? Je n'en rabattrai pas un liard , jura-t-il , c'est à vous de prendre ou de laisser. Faisons mieux , reprit Monsieur Lucas , tenez , je n'aime point à barguigner : que Madame votre épouse décide , & j'en passe par ce qu'elle dira. Hé bien repliqua l'Avare , qui sans cela peut-être n'auroit pas voulu qu'elle deserrât les dents , qu'elle parle , j'y consens. On s' imagine bien qu'elle fut la décision de l'Arbitre.

DE RAVANNES. 225

C'étoit un trait de galanterie de M. Lucas , qui remué jusqu'au fond de l'ame , eût sacrifié le Palais Royal pour arriver à son but.

La belle Clinquailere , trop instruite pour ne pas s'accorder avec son cher mari , n'ouvrit la bouche que pour clore le marché. Tous trois ne songeoient qu'à duper , & tous trois le furent en effet. Monsieur Lucas poussant la générosité à un point qui auroit dû faire ouvrir les yeux à tout autre qu'un jaloux , s'il n'eut encore été plus avare , donna d'abord mille pistoles d'harre. Il est vrai que la marchandise que nous avions vue montoit au-delà. Cependant cette somme au lieu de réveiller la jalousie du Marchand , l'endormit tellement , qu'il s'oublia jusqu'à nous inviter à souper. M. Lucas ne se fit pas plus tirer l'oreille , que l'autre pour recevoir son argent. De la boutique le Clinquailier & sa femme nous firent passer dans leur logis. Là on nous servit des rafraîchissemens ; & en attendant le souper , on se mit à jouer.

Le digne Clinquailier , plein du mérite que nous donnoient dans son esprit les mille pistoles , nous laissa sa femme pour veiller au régal. Ce fut alors que l'on vit la Co-

quette. Monsieur Lucas s'appliqua si bien à jouer son rôle , que l'honneur de notre hôte étoit prêt à lever l'ancre , avant qu'il s'aperçût seulement du danger. Je ne doute pas que parmi les attraits que la Coquette trouvoit dans Monsieur Lucas , elle ne fît un grand cas de son adresse à ménager le naufrage. C'étoit l'homme qu'il lui falloit ; & avant même que de quitter le jeu , les yeux , les pieds & les mains avoient joué tour à tour. Si l'Argus paroïssoit , tout cessoit , jusqu'aux politesses les plus ordinaires.

Enfin le souper fut servi , & la joie étoit répandue presque dans tous les cœurs ; mais l'Argus seul osoit se donner carrière. Il s'empara tellement de la conversation , qu'il n'y en avoit que pour lui. L'unique plaisir qu'il nous donna , c'est que buvant à la santé de l'épouse de M. Lucas , celui-ci en remerciant fit de sa prétendue femme , un portrait & un éloge où le Clinquailleur fut le seul qui ne reconnût point sa Clinquaille. Elle-même jettoit sous cape des œillades à M. Lucas , où tous les deux trouvoient leur satisfaction.

Entre la poire & le fromage , notre Marchand plus gai encore , nous fît perdre un peu de notre retenue. Nous bûmes à ses

amours conjugales. Peut-être nous fussions nous échappé jusqu'à le féliciter sur son bon goût, s'il ne nous eût interrompu pour se féliciter lui-même à Monsieur Lucas de l'honneur de sa connoissance, & lui demander sa demeure. Vive, dit-il, un galant homme comme vous ! Morbleu ! je ne veux pas seulement vous aller voir ici, mais si ma correspondance vous fait plaisir, je vous l'offre à vous, à Monsieur votre neveu, & sans vous donner la peine de venir peut-être de fort loin, je vous enverrai désormais tout ce qu'il y aura de plus nouveau, & de mieux travaillé. Cela est fort obligeant répondit Monsieur Lucas, mais nous parlerons de cela une autre fois. Le délai qu'il demandoit, venoit de ce qu'il ne savoit que répondre, surtout sur l'article de sa demeure. En effet nous n'y avions pas pourvu.

Le Clinquaiiller revenant à la charge, l'embarras redoubla. Qu'y a-t-il donc, dit-il, voyant que Monsieur Lucas biaiisoit ? Est-ce que vous ne sauriez pas le nom de votre auberge ? Cela ne fait rien, ajouta-t-il, dites-moi seulement la rue ou le quartier. Monsieur Lucas poussé à bout, & n'osant s'adresser ni à l'Abbé ni à moi, dans la

crainte que nous ne pussions le tirer d'affaire, fit semblant de chercher, & revenant comme à foi, il dit : Ma foi je ne sçai, c'est là quelque part, demain je vous le dirai. Pendant ce tems l'Abbé sur les épines se tuoit de chercher. A la fin il trouva, & bien lui en prit ; car le malheureux Clinquailier qui avoit comme juré de nous démontrer tous trois, s'adressa à moi, & surtout à l'Abbé, pour être satisfait. Je vous attendois, répondit celui-ci. Pourquoi ne pas vous adresser tout d'un coup à moi ? Il eût été bien plus naturel ce me semble, puisque je suis habitué dans cette Ville.

Ces Messieurs, continua-t-il, sont logés à la Croix de Fer dans la rue St Denis. Bon, bon, répondit le Clinquailier, je sçai déjà où c'est. Parbleu, ajouta-t-il, vous avez bien raison Monsieur l'Abbé, c'est à vous sans doute que je devois m'adresser. Cette faute même m'en rappelle une autre, & pour les réparer toutes deux, je ne vous remercie pas seulement de m'apprendre la demeure de ces Messieurs, mais de m'avoir procuré leur digne connoissance. Il ne faut rien pour cela, répondit l'Abbé, ni même quand il y auroit davantage. C'est déjà bien

assez , repliqua le Clinquailler ; & je m'étonne seulement que depuis quelques jours de connoissance , vous m'avez voulu tant de bien. Je n'oublierai rien pour vous en marquer ma gratitude. Peut-être n'ignorez-vous pas que je sçai où se tient la Feuille des Bénéfices ; & que je pourrois quelquefois y faire coucher votre nom ; mais ajouta-t-il , ma foi je ne le sçai pas. Du Trot , Monsieur , m'écriai-je , du Trot ! Le voilà , répliqua l'Abbé , & j'en remercie à mon tour Monsieur Galopin. Galopin ! interrompit le Clinquailler. Monsieur n'est-il donc pas le neveu de Monsieur Lucas ? Oui sans doute , répliqua l'Abbé , mais du côté de Madame son épouse. Je vous avoue , reprit le Marchand d'un air badin , que du Trot & Galopin ont tant de rapport , que l'on auroit moins de peine à vous prendre tous deux pour oncle & neveu.

La conversation finissant par cette plaisanterie , il fut question de se retirer. Le Clinquailler demanda si nous voulions voir mettre nos marchandises en caisse. Monsieur Lucas répondit que non , qu'on s'en fioit bien à lui , mais que nous viendrions le lendemain les faire enlever , ou du moins ap-

porter de nos nouvelles. Il voulut nous donner un reçu de mille pistoles , nous le refusâmes encore. Enfin , lui pénétré de notre maniere d'agir , & Monsieur Lucas des charmes de sa femme , nous nous quitâmes sur la promesse de nous revoir. En sortant , Monsieur Lucas s'émancipa à dire qu'en Province , c'étoit un crime de leze-mari , que de ne pas embrasser les femmes. Il s'avance sans attendre la réponse du Jaloux , & le mal déjà fait , il y consentit.

Ayant gagné la porte où il y avoit ordre de nous attendre , nous nous rendîmes du Palais-Marchand au Palais Royal. Comme nous nous étions retiré à heure bourgeoise , le Prince voulut avant que de se coucher , conférer sur la suite de son intrigue. Dut-il m'en coûter dix-mille pistoles au lieu de mille , je veux , dit-il en venir à bout. Tu triomphes l'Abbé , s'écria-t-il , & te surpasse de jour en jour. C'est une beauté que cette femme , mais comment l'avoir ? Il y a toute apparence , répondit l'Abbé , que demain le mari ira à la Croix de Fer que je lui ai indiquée. D'y aller attendre , vous ne le pouvez , mais ce sera l'affaire du Chevalier. Qu'il y aille dès le matin. Pour le rôle il n'est pas si diffi-

DE RAVANNE. 231

cile , laissons-le lui & venons au reste.

Le Prince & l'Abbé , épluchant cette sublime matiere , conclurent que j'arrêteroïs le Clinquailler à souper si je le pouvois , que je lui ferois au moins promettre pour un autre jour ; mais que quoi qu'il arrivât , j'en donneroïs toujours avis ; que pendant ce tems le Prince iroit chez la Clinquaillere , & qu'autant qu'on peut être sur d'une victoire , il l'étoit de celle-là. Les choses ainsi arrêtées , le Prince se mit au lit , & j'allai en faire autant , sans être trop satisfait.

Le matin , l'Abbé vint m'éveiller , & m'amena le même valet de chambre qui nous avoit accompagné à la conquête de Gothon la Grifette. Cette précaution venoit de l'Abbé , qui ayant peur que je ne manquasse mon coup , venoit non seulement m'éveiller , mais me donner son homme d'expédition pour les nouvelles qui surviendroient. Je me levai. Obligé de reprendre mon habit de vinaigre , je pestai contre la commission ; mais une pensée qui me vint , me la rendit en quelque sorte plus agréable ; ce fut d'envoyer chercher le Chevalier d'Arcis pour me tenir compagnie. Consolé par cette idée , je congédiai l'Abbé , & aussi-tôt que

je me trouvai seul , j'envoyai le valet de chambre au Chevalier , le prier de venir me trouver à la Croix de Fer. C'en étoit une à tous égards pour moi. Cependant je m'y rendis , & une heure après mon ami vint l'adoucir. Que diable fais-tu ici , me dit-il en me voyant ? Hélas ! mon cher , lui répondis-je ; j'y suis pour mes péchez.

S'étant assis , je lui racontai l'histoire. Vois , ajoutai-je , le beau plaisir pour moi , si tu n'étois venu me dédommager. Il m'apprit d'abord qu'il connoissoit le Clinquail-ler , qu'il étoit même de ses pratiques. N'importe lui répondis-je ; aide-moi seulement à l'attendre & à le supporter. Depuis dix à onze heures du matin jusqu'à six du soir , je ne vis personne. Prêt à perdre patience , mon homme arriva. Le bon ordre que j'avois mis dans l'auberge , fit qu'on me l'amena sans difficulté. Faisant contre fortune bon cœur , je le reçus trop bien pour son honneur ; & le Chevalier , loin de rien gater , continua beaucoup à ourdir la trame de son infamie. Il n'y a point de doute que si nous y avions bien réfléchi , nous eussions craint de nous deshonorer nous-mêmes : mais tel est le malheur des jeunes gens ,
d'être

d'être plains d'idées tortues , & de trouver la plupart du tems une espece de gloire dans leur plus grande honte.

Le Clinquailler appercevant le Chevalier , s'étonna. Comment donc Monsieur , lui dit-il ? Je ne croyois point que votre commerce s'étendît jusqu'en Province. Il le faut pourtant ; car autrement , d'où connoîtriez-vous Monsieur ? Point du tout , répondit le Chevalier , notre connoissance vient seulement de nous être trouvés ce matin au Caffé. Monsieur m'a invité à le venir voir , & voilà pourquoi vous me trouvez avec lui. Mais vous , Monsieur , continua le Chevalier , quel heureux hazard vous amene ici ? Notre connoissance , reprit le Clinquailler , est un peu mieux fondée. Hier je fis affaire avec Monsieur & un oncle que je regrette de ne pas voir , comme je m'en étois flatté.

Cela est vrai , répondis-je ; mais je l'attens pour aller ensemble vous trouver , selon notre promesse d'hier. J'en suis ravi , repliqua le Clinquailler. Je comptois en effet de vous amener tous deux , ou de regler ici ensemble , si vous l'aviez mieux aimé. Je ne sçai ce qui l'engageoit à parler ainsi ; mais prenant la bale au bond , je lui dis que

mon oncle seroit charmé de regler , & surtout d'avoir l'honneur de le posséder à souper , en représailles de l'honneur qu'il nous avoit fait la veille. Il s'en défendit ; mais le Chevalier que j'invitai en même-tems que lui , sçut si bien le persuader , qu'il promit.

Là-dessus je courus à mon valet de chambre , & lui donnai l'ordre. J'en fis autant pour le souper , & rejoignant mon Clinquaiiller , je ne songeai qu'à l'amuser. Je lui proposai d'abord de jouer. Fi , me dit-il , c'est un commerce auquel je ne me livre que le moins que je puis : c'est pourquoi vous vites hier que je vous l'abandonnai , & à ma femme , qui malheureusement ne l'aime que trop. Ah ! quel trésor , m'écriai-je , que Madame votre épouse ; & que celle que j'ai en vue ne lui ressemble-t-elle ! Diable , Monsieur , interrompit le Chevalier , pour un Provincial vous n'êtes pas de mauvais goût. Sçavez-vous que c'est une beauté que la Dame dont vous parlez. Vous n'êtes que de jeunes gens : c'est la Vertu qui est belle , & qui seule peut flater. Ma femme telle que vous la connoissez , n'auroit aucun attrait pour moi , si je ne la croyois encore plus vertueuse que belle. Pauvre sot ! sa femme

n'étoit qu'une Coquette , la plus impudente qui ait jamais été , ainsi qu'on va le voir.

Pour suppléer au jeu , je fis apporter le meilleur vin , & nous en égayant de tems en tems , nous fîmes , le Chevalier & moi , mille contes à notre Clinquaiiller. Malgré l'inquiétude où il étoit , & à l'égard de mon prétendu oncle , & peut-être de sa femme , il s'étonna lorsqu'on vint nous servir à souper. Quoi , dit-il , déjà si tard , & où est donc Monsieur Lucas ? Mettons-nous toujours à table , répondis-je. Quelques affaires le retiennent apparemment , il viendra. Mais , reprit-il , puisqu'il songeoit à me tenir parole , ne seroit-il pas chez moi par hasard ? Peut-être aura-t-il été trouver l'Abbé , & que tous deux seront à m'attendre. Non , non , repliquai-je : s'il n'est pas en affaire , il ne peut être qu'à l'Opera , où je me rappelle que l'Abbé en effet vouloit le mener. C'est cela sans doute , interrompit le Chevalier. L'Opera ne finit qu'environ à neuf heures & demie , & il en sera près de dix avant qu'il arrive.

Nous nous mîmes à table , mais l'inquiétude de notre Jaloux m'en donnoit une mortelle. A chaque minute , pour ainsi dire , il

tiroit sa montre. Dix heures approchant ; mon homme se leve comme pour un besoin naturel , il prend adroitement son chapeau & sa canne , & gagne la porte. Où allez-vous donc , lui criai-je ? Nous nous levons brusquement le Chevalier & moi , nous courons pour l'arrêter ; mais par malheur le garçon de cabaret qui nous servoit ferma la porte , & nous arrêta nous-mêmes. Sans songer qu'il ne nous connoissoit pas , & qu'il pouvoit fort bien nous prendre pour des excrocs ou des filoux , je voulus lui faire violence. A quoi bon , dit le Chevalier ? Tiens mon ami , ajouta-t-il au garçon de cabaret , voilà quatre louis , le reste est pour toi. Sur le champ la porte fut ouverte , nous galopâmes après notre Jaloux , mais en vain. Il étoit déjà perdu parmi la foule , & nous ne savions d'ailleurs par quel chemin. Nous prîmes tout droit celui du Palais & de sa maison. Une minute plutôt nous l'eussions encore arrêté. Nous vîmes fermer la porte qu'on avoit ouverte pour lui. Que faire , dit le Chevalier ? Ma réponse fut le marteau de la porte , je frappe de toute ma force , on r'ouvre presque sur le champ. J'entre , le Chevalier me suit , mais tout étoit déjà en tumulte.

DE RAVANNE. 237

Le mari avoit pénétré tout d'un coup dans la sale où nous avions soupé la veille. Là il avoit trouvé l'Abbé en dispute avec une des Filles de boutique. On nous viole , Monsieur , cria cette Fille en voyant son Maître. La vérité est que l'Abbé ne lui agréant peut-être pas , elle faisoit la difficile. Comme ce n'étoit pas ce qui importoit le plus au Clinquaiier , il cherche sa femme , & la trouve dans une chambre à côté avec Monsieur Lucas. Soit qu'à tout événement elle eut comploté avec la Fille de boutique , soit qu'entendant son cri , elle profita de sa ruse , non seulement elle cria comme elle , mais elle vanta à la gorge de Monsieur Lucas , appelant le mari à son secours.

Fonçant presqu'en même - tems , je vis mon pauvre Maître déjà en proie à tout ce dont l'impudence & la jalousie pouvoient être capables. Paix-là , criai-je. Personne ne lâchoit prise. Voyant cela , je tombe d'une main sur le mari , & de l'autre l'épée sur le gigier , je lui dis , c'est fait de toi si tu n'es sage. Il me crut. Le Chevalier d'un autre côté , tenoit la femme par le chignon. Moins docile encore que son mari , elle résistoit , & ne cessoit de crier. Taisez-vous , lui dit

mon ami , & finissez , autrement je vous l'arrache. En effet il la tire , & son chignon qui malheureusement étoit postiche , lui demeure à la main ; cependant elle s'arrêta.

Hé bien , dis-je alors au mari , de quoi s'agit-il ? Je vous le demande , Monsieur , me répondit-il. Est-ce-là le trait d'un galant homme ? Que trop , répartis-je ; mais écoute , c'est ton avarice qui t'a joué le tour. Pour ta femme , tu en croiras ce que tu voudras ; pour mon oncle , ordonne qu'on apporte ici de l'eau , qu'il boive , & mene-nous toi-même paisiblement à la porte. Nécessité ou vertu , il accepta le parti. On apporta de l'eau , dont le Prince avoit réellement besoin , tant il étoit ému. L'Abbé encore plus ; car l'ayant abandonné à la Fille de boutique , elle avoit pensé l'étrangler. Il étoit tout déchiré de ses griffes , & avoit eu beaucoup de peine à s'en débarrasser.

Tout étant coi , c'étoit quelque chose d'original que de nous voir. Chacun , selon sa préoccupation , jouoit son rôle. Le Chevalier & moi , comme réparateurs du désordre , & soutiens de la paix , nous étions debout l'épée nue. Le Prince assis buvoit son verre d'eau avec l'Abbé. Le mari d'un air

furieux se promenoit à grands pas. Mais ce qu'il y avoit de plus beau , étoit la Coquette , qui d'un air de Lucrèce se reposoit en femme forte sur son lit d'impudicité. Il est apparent que pour ôter à son mari toute idée de souillure , même involontaire , elle s'étoit d'abord jettée dessus. Il est sur que les femmes sur l'article de leur honneur , excellent en présence d'esprit. Plus d'un exemple le prouve ; mais dans celui-ci , je n'y trouve qu'une impudence qui me révolte.

Le Prince s'étant remis de son émotion , se leve. Adieu mon bon ami , dit-il , au Clinquaiïler. Souviens-toi qu'une belle femme est un animal bien dangereux. Nous en avons tous deux l'expérience. Si tu juges , continua-t-il , que je t'aye fait du tort , garde mes harres pour t'en dédommager , & qu'elles servent à nous rendre plus sages. N'en dis mot , si tu m'en crois , afin que les autres s'y attrapent. Adieu ma mie , dit-il aussi se tournant du côté de la Clinquaiïlere ; j'admire votre vertu autant que vos charmes , Dieu vous les conserve. Comme nous n'attendions que son bon plaisir , nous fortîmes avec lui. Je fis prendre néanmoins la lumière à mon Clinquaiïler ; mais je ne

ſçai ; ſoit que le compliment du Prince lui eût ouvert les yeux à un égard ou à l'autre , ſoit que les mille piſtoles qu'on lui donnoit lui miſſent le cœur au ventre , il nous conduiſit de bonne grace & avec civilité.

Un malheur ordinairement ſuit l'autre. L'Abbé ayant apparemment mal ordonné , nous ne trouvâmes point de caroſſe à la porte du Palais. Le Prince obligé de marcher à pied , déchargea une partie de ſa colere ſur lui. Nous gagnâmes en attendant la Place Dauphine , & trouvant-là un fiacre , nous y montâmes. Le Prince abſorbé ne parla que pour demander. Descendant en ſilence , je dis tout bas au Chevalier de m'aller attendre dans ma chambre , & que je l'y rejoindrois auſſi-tôt que je pourrois. Je ne fus pas longtems. Le Prince nous congédia , & me demanda ſi le Chevalier qui étoit avec nous , n'étoit pas ce Gentilhomme de mes amis qu'il avoit déjà vu ? Oui , Monſieur , répondis-je. Comme il étoit encore de bonne heure , l'Abbé vint avec moi joindre mon ami. Ayant fait faire bon feu , pour moi ſurtout qui n'avoit pas chaud , nous nous mîmes à cauſer de l'avanture. L'Abbé juſques-là n'avoit pas
trouvé

trouvé le moment d'épancher sa bile. Il le fit par toutes sortes de juremens , & de noms qu'il donnoit , tantôt à la Clinquailliere , & le plus souvent à la Fille de boutique. Voyez , nous dit-il , en parlant de celle-ci , voyez comment cette carogne m'a accom-
modé.

En effet , outre un œil poché & plusieurs estafilades qui l'empêcherent de se montrer pendant plusieurs jours , il avoit , au défaut de son petit colet tout déchiré , deux contusions à droit & à gauche , qui prouvoient certainement qu'il avoit dû tirer la langue. Ventrechou , m'écriai-je , vous l'avez échappé belle , Monsieur l'Abbé ! Cette fille assurément n'avoit pas envie de vous nourrir. Ce n'étoit pas ce que je lui demandois , répondit-il , franchement ; que ne me donnoit-elle seulement le reste. Quoi , répartit le Chevalier , vous n'avez eu de cette fille que les faveurs sanglantes que vous portez ? Non , jura-t-il , & je voudrois bien même qu'elle s'en fut dispensée. Je le crois , répliquai-je ; mais apprenez-nous comment vous avez conduit vos affaires , & je vous dirai en revanche comment nous n'avons pu empêcher qu'elles ne fussent dérangées.

Il nous raconta que lorsque le valet de chambre étoit venu de ma part , le Prince & lui déjà impatiens & tout prêts , étoient partis sur l'heure même pour se rendre au Palais ; que la Clinquailliere les avoit reçu au-delà même de leur espérance ; que le Prince l'ayant amenée au point de ne craindre plus que le retour de son mari , il lui avoit fait part des mesures qu'il avoit prises , & que ne songeant qu'à en profiter , elle les avoit fait entrer où l'on s'étoit déjà vu la veille ; que le Prince avant le souper même avoit mis la bête aux abois , qu'il eût voulu de tout son cœur lui voir lever le pied dès-lors ; mais que ne s'attendant à rien moins qu'à revoir l'Argus de si bonne heure , on s'étoit mis à souper pour reprendre de nouvelles forces ; que par malheur pour lui la Fille de boutique , accoutumée apparemment à la confidence , étoit venue se placer à côté de lui ; que la Coquette elle-même animant le Prince à un nouveau combat , ils étoient retournés à leur champ de bataille ; que ne pouvant mal juger de la Fille de boutique, il avoit voulu en faire une de sa chaise ; qu'à sa grande surprise il s'étoit vu rebuter , & que lorsqu'il travailloit à la mettre

à la raison , c'étoit alors que le Diable étoit venu s'en mêler.

Ce ne fut pas sans rire que nous écoutâmes ce récit de l'Abbé. L'ayant achevé , nous lui fîmes celui qui nous regardoit avec le Clinquaillier , & comment nous n'avions pu empêcher qu'il ne vînt se voir coëffer , & troubler les amoureux mysteres. Dites-le au Prince , ajoutai-je , si vous le voyez avant moi , & tâchez de le tirer de cet air sombre & noir où nous l'avons laiffé. Pardié cela est vrai , répondit l'Abbé ; jamais je ne le vis si capot. Mais quel Diable ne le feroit , jamais non plus on ne vit une pareille aventure. Je crois qu'il s'en souviendra , ajouta-t-il ; mais pas tant que moi ; & peu s'en faut que je ne vous rende à tous deux ce que j'ai reçu de ma carogne , & que vous n'avez pas d'abord empêché. Quoi , répliquai-je , est-ce que vous auriez voulu que nous songeassions à vous , non seulement à danger égal , mais le Prince en proie à toutes les furies , & hors d'état de défense ? Non , non , répliqua-t-il. Ainsi finit notre entretien , & nous fûmes nous mettre au lit.

Le lendemain , j'allai de mon lever à celui du Prince. L'Abbé y étoit déjà , & lui

faisoit même le récit dont je l'avois prié. Le Prince, que le sommeil avoit achevé de remettre, n'écouta & ne parla plus que pour s'égayer sur l'avanture, & faire toutes les réflexions dont elle étoit susceptible. A propos, me dit-il, qu'est devenu ton second, que le génie de l'Abbé a fait paroître si à propos avec toi. Oui, Monseigneur, répliqua-t-il, fort à propos pour me laisser étrangler & balafrer de tous côtez. N'importe, ajouta le Prince, tu leur dois pourtant quelque marque de reconnoissance. Reconnoissance répéta-t-il ! dès hier je voulus la leur marquer & graver sur leurs visages le même bienfait que j'ai reçu sous leur protection. Tu n'es qu'un ingrat, dit le Prince en badinant. Pour moi qui ne suis rien moins, j'ai-là une montre d'or pour le Chevalier, & voici une tabatiere pour son ami.

Cela ne va pas mal, répliqua l'Abbé, deux cent louis pour un petit coup d'épée, une montre, une tabatiere d'or, seulement pour avoir dégainé ; & qui plus est je ne sçai combien l'autre jour au Pharaon pour rien du tout. Je connois, ajouta-t-il, ces lignes de compte, & je suis persuadé, Monseigneur, que vous l'avez déjà oublié, Sans doute,

repartit le Prince , & je l'oublie encore. Je n'en suis pas fâché , Monseigneur , & moi-même , tout petit Ecclésiastique que je suis , je me plairois à de pareils oublis. En effet , si l'Abbé avoit quelque vertu , c'étoit d'être généreux , & même un peu trop alors pour son Maître. Je remerciai le Prince , & plus content que lui & l'Abbé , je fus chercher mon ami d'Arcis.

Prêt à sortir , je retournai & dis au Prince : mais Monseigneur , s'il arrivoit que je ne trouvasse plus mon ami pour lui remettre votre libéralité , ne pourrois-je pas la lui porter ? Oh que oui. Ne pourrois-je pas aussi , ajoutai-je , crainte de pleurésie , aller si prudemment que je ne revinsse qu'à gîte ? Assurément : c'est bien le moins que pour un garçon qui veille si bien à la sûreté des autres , on ait cet égard pour la sienne. Non seulement , continua le Prince , je te donne tout le jour pour le chemin que tu auras à faire , mais la huitaine , afin de n'avoir rien à me reprocher. La huitaine , interrompit l'Abbé ! Songez-vous donc mon Prince que je ne suis point en état de paroître , & que vous en aurez faite ? N'importe , ce qui est dit est dit. Je ne sors d'ailleurs que pour aller

à Saint Cloud. A tant de graces je fis une très-humble révérence, & gagnant au pié, je courus plein de ma joie en faire part au Chevalier.

A peine m'aperçut-il, qu'il connut à mon air que j'apportoie de bonnes nouvelles. Je te félicite, me dit-il, car je vois que quelque chose te fait plaisir. Vous me félicitez, lui répondis-je; c'est-moi, Monsieur, qui vous fais le compliment, & qui viens vous assurer, non seulement de toute la bienveillance de mon Seigneur & Maître, mais encore vous en donner cette brillante marque. En même-tems je lui présentai la tabatiere. Elle est de poids au moins; mais je me flatte, ajoutai-je, que cela n'empêchera pas que vous ne la conserviez en mémoire d'un service qu'un grand Prince confesse par-là avoir reçu de vous.

Te moques-tu, me dit le Chevalier? Non ma foi, ajoutai-je, & mon cœur me le dit trop pour que ma physionomie ne vous le démontre pas. Tu as raison, répliqua-t-il, viens que je t'embrasse, pas pour la chose, mais pour la part que tu y prens. Vous n'êtes pas le seul, repris-je, appelé à la récompense. Une belle montre m'attend, & sans

craindre qu'elle m'échappe , je voudrois néanmoins l'avoir pour vous en donner le choix. Tais-toi , reprit-il ; est-ce qu'entre nous il est besoin de complimens ? Non , mais je ne me tairai pourtant qu'après vous avoir dit que nous avons encore deux cent louis à manger ensemble. Deux cent louis , interrompit-il ! Oui , & qui plus est huit jours de congé pour moi , afin que je vous aide si bien qu'il n'en demeure absolument rien.

Le Chevalier ne pouvant se contenir , me sauta de rechef au col. Que de joie en un moment , s'écria-t-il ! Profitons-en mon cher , & dis-moi par où nous commencerons. Par où tu voudras , répliquai-je , excepté ton quartier , que je veux fuir , & ne pas même y songer , crainte de troubler nos délices. Quoi , reprit-il , nous ne verrions pas même ta petite Pouffette ? Qui empêche ? Est-ce qu'elle n'est pas à mes ordres , & moi aux siens quand je le puis ? Invente seulement pour le bien commun , & ne t'embarrasse pas du particulier. Hélas ! pour deux cent louis qu'est-il besoin de tant chercher ? Je n'ignorois pas que l'Hôtel de Gèvres n'étoit qu'à quatre pas. Je n'y avois pourtant

jamais été ; mais cette connoissance que je voulus faire , me débarassa de ce qui nous inquiétoit.

Tout fertile que fût le Chevalier en parties de plaisirs , il ne me proposa d'abord que ce gouffre de jeu toléré , comme bien d'autres , pour la ruine des jeunes gens. C'est un mal , me dira-t-on , mais nécessaire , & qui obvie souvent à de plus grands. Je le nie , & voici comment. Que l'on s'y ruine , c'est chose sûre ; car de cent joueurs qui mettront chacun cent louis dans une bourse , tout ira au bout du mois aux Amodiateurs ou Fermiers , & de-là à Monsieur le Prince , Monsieur le Duc Brelandier en chef. Quel honneur que de mener grand train , faire grande figure aux dépens de mille jeunes gens , qui après , languissent tout au moins , ou se souillent de mille expédiens auxquels ils n'eussent jamais pensé ? Mais ce n'est pas le tout. Ou un jeune homme se ruine , ou il ne se ruine pas. S'il se ruine , le voilà dans le malheureux cas que je viens de dire , & qui quelquefois va beaucoup plus loin. S'il ne se ruine pas tout-à-fait , il emploie souvent son reste ou en femme , ou en vin. Ainsi cela s'appelle vé-

ritablement chasser le Diable par Belzébut , ou plutôt fournir à tous égards du bois d'Andelle au cabinet de Pluton. Je vais donner dans mon ami & moi un exemple de ces victimes , qui ne le sont pourtant pas jusqu'à être absolument immolées.

Le Chevalier ne pouvant rien imaginer sur le champ , me dit : Veux-tu que nous passions à l'Hôtel de Gèvres ? Là nous y trouverons l'un ou l'autre , & peut-être Briquenai , qui en fait quelquefois ses galeries. Je le veux , répondis-je ; aussi-bien c'est une de mes envies , depuis même assez longtemps. Cependant , au lieu de nous y rendre par le chemin le plus court , nous passâmes par le jardin du Palais , & sortant par la petite porte , nous gagnâmes la Place des Victoires , & vinmes heurter où nous cherchions à échoir. Prêts d'entrer , le Chevalier badinant m'arrêta & me dit : Tiens , regarde , que lis-tu sur cette porte ? *Hôtel de Gèvres* , répondis-je. Erreur , répliqua-t-il , c'est *l'Hôtel de tous les Diables*. Il n'y en a pas seulement un , à qui on ne le donne mille fois par jour ; mais ceux qui font cette libéralité , sont encore pires. Prends garde , répliquai-je. Je rétrograde. Non , s'il te plaît.

Ce fuisse que tu vois , a besoin de se faire faire la moustache , & il faut que tu en payes la façon. Tout cela n'étoit que trop vrai , & demi-heure après je pouvois le certifier en tout point.

Nous entrâmes. Pour se perdre , il sembleroit quasi qu'on n'auroit pas besoin de protection. Point du tout. Sans le Chevalier qui étoit connu , je n'eusse jamais passé la seconde porte. Enfin nous montames au Toppingue & au Lansquenet. Là je m'amusai quelque tems à regarder. Préférant le Lansquenet , je m'y arrêtai. Un Joueur derriere qui j'étois , tirant à lui un tas de louis d'un coup de rateau , je voulus voir si je n'en pourrois pas faire autant. Je mis dix louis à la réjouissance. Sonica je les perdis. Pour courir après , j'en couchai autant sur une autre carte. Ceux-ci eurent le même sort. Ouais , dis-je en moi-même , cela continuera-t-il ? Je massai la même somme sur une troisième carte , elle fut plus heureuse. Le Coupeur amena la sienne , & sur le champ j'eus le plaisir de jouer du rateau. Hélas ! c'est le seul que j'eus. Amorcé , quoique j'en fusse encore pour dix , je doublai pour rattraper ce que j'avois perdu , & me payai

DE RAVANNE. 251

de ma peine. Je calculai mal. C'étoit le jour des réjouissances , & cette seconde où j'avois mis , perdit comme la première. M'étant mis sur le ton de vingt , je n'en voulus rien rabattre. Je couchai donc vingt autres louis sur une nouvelle carte. Elle perdit. J'en pris le parti , elle perdit encore. Je changeai tout de même. Enfin l'opera fut si complet, qu'avant que d'être au bout j'étois à sec. Le Chevalier de son côté s'échauffant comme moi , perdit tout ce qu'il avoit. Un tel opera souvent fait finir le combat , faute de combattans. C'est ce qui arriva. Quelques-uns même trouvant dans celui-ci quelque chose de surnaturel crioient , *on travaille , on travaille !* c'est-à-dire en terme honnête pour ceux qui ne le savent pas , *qu'on friponne*. Je ne sçai ce qui en étoit , mais à bon compte le Chevalier & moi y trouvâmes un terrible abrégé aux plaisirs que nous nous étions promis.

M'abordant , il me dit : Avois-je raison , & m'écouteras-tu une autre fois ? Ma foi , lui répondis-je , cela te sied à merveille. N'est-ce pas toi George Dandin qui l'as voulu ? Toi ou moi , répliqua-t-il , je veux qu'un Panthere me dévore si jamais on m'y

ratrape. Ce serment qu'il me faisoit dans sa douleur amere , n'étoit assurément que le moindre qui frappoit mes oreilles. Tous jetans feu & flammes , l'Hôtel ne fut pas seulement donné mille fois à tous les diables , mais chacun les psalmodioit avec plus de force & de grace qu'un S. Felix ne fit jamais le bon Dieu. Ne fut-ce que la maniere dont on se dégrade dans ces sortes de lieux , on devroit pour l'honneur de tous ceux qui les fréquentent & de ceux qui les entretiennent, les fermer pour jamais. Malgré la tempête , plusieurs néanmoins ne purent s'empêcher de rire de la saillie d'un Abbé que son caractère retenoit. Voyant un Officier qui escaloit les cieux , il lui dit : Oui Monsieur , faites , & je vous tiens de moitié.

Dans l'idée où l'on étoit que l'on avoit travaillé , le Coupeur étant parti , & les Joueurs ruinés n'ayant rien de mieux à faire, visiterent cinq ou six cartes de la main , qui étoient restées entieres. Ils prétendirent que c'étoit des cartes ombrées d'Italie ; que le Coupeur avoit supposé le jeu dont il nous avoit si mal servi , à celui qu'il avoit pris dans le panier ; & qu'en bon escamoteur il avoit renvoyé dessous ces trois cartes

l'une après l'autre , lorsqu'elles s'étoient montrées. L'ordre qui regne , surtout à l'Hôtel de Gêvres , & qui n'empêche pas , comme l'on voit , qu'il n'arrive des abus , fit que le Gentilhomme qui préside à cette infernale Académie , écrivit sur le champ à l'auteur d'un si bel opera. On en usoit ainsi , parce qu'il étoit homme de qualité ; autrement il suffisoit de lui faire refuser la porte , s'il s'étoit jamais présenté. C'étoit bien une perte pourtant , car j'appris qu'il étoit un des pilliers du Lansquenet ; & peut-être que si l'on se fut tu , il eût rapporté en détail quarante mille livres , qu'il emportoit , disoit-on , en gros.

Pour comble de malheur , nous ne trouvâmes , le Chevalier & moi , aucun de ceux que nous nous étions flatés de trouver. Leur bonheur sans doute les ayant écartés , nous sortîmes comme nous étions entrés , à l'exception de nos louis. Quelle lessive ! me répéta tristement mon ami , en marchant au hasard dans la rue. Bon , lui répondis-je , ce qui vient de la flute , retourne au tambour , & je suis déjà tout consolé. Pas moi , répliqua-t-il , à moins que tu ne viennes me tenir compagnie , & m'aider à

commenter Sénèque sur le mépris des richesses. Non , ton quartier me rendroit ce que je ne suis pas , triste , mélancolique ; retournons plutôt au Palais Royal. Allons , reprit mon ami. N'importe où je médite , pourvu que ce soit avec toi.

Nous retournâmes donc. Le Chevalier se trouvant au même lieu où deux heures auparavant il avoit été pénétré de la plus vive joie , se mit à faire le folâtre. Vanité des vanités s'écria-t-il , tout n'est que vanité ou vacuité : vanité dans nos projets , vanité dans nos bourses ; adieu paniers , vendanges sont faites. Te tairas-tu , lui dis-je : songe seulement à remercier la Providence d'une magnifique tabatiere d'or qui te reste encore , & dont le seul travail te dédommage de ta perte. La voilà , me dit-il , je crois que c'est elle qui nous a porté malheur : peu s'en faut que pour nous venger , je ne la réduise aux especes qu'elle nous a fait perdre. Fi , répondis-je d'un mouvement comme celui-là ! Il n'y a mouvement qui tienne , interrompit-il. Si tu étois venu chez moi , je l'eusse mise dans mon coffre-fort pour en tirer la valeur ; mais puisque ta volonté m'arrête , vois dans le tien , & si tu n'y trouves

de quoi remplacer ce qu'elle nous a fait perdre, j'exerce tout à l'heure ma vengeance sur elle. Quel transport ! Il est d'autant plus grand, poursuivit-il, que je l'accuse encore de m'avoir fait oublier une bisque que je convoite à présent.

Ce n'est plus vengeance, mon ami, lui répondis-je, C'est friandise à ce que je vois. Or un jour de malheur comme aujourd'hui, vous ferez s'il vous plaît pénitence, & vous n'aurez à votre dîner qu'une poularde de chez la Guerbois. Elle sera donc au ris, répliqua-t-il, car j'ai besoin de me restaurer. Soit, mais prenez-y garde, car demain sera le tour de votre bisque. Oui, oui, il est trop tard d'ailleurs ; & comme j'ai envie de la manger au Port à l'Anglois, je vois bien que tu veux que ta petite Pouffette en soit, & que nous fassions partie quarrée. Non seulement cela, repartis-je ; mais comme de nuit tous chats son gris, je puis bien, quoique dans votre quartier, vous donner ce soir à souper chez elle. Ah, s'écria-t-il, nous y voilà. Il n'y a rien tel que d'être ruiné à demi, on ne cherche qu'à s'achever pour se consoler. Rien de plus vrai, & j'en appelle à tous ceux qui se sont malheureusement trouvés dans le cas

Après nous être ainsi diverti mon ami & moi, je remplis ma bourse & fus lui tenir parole au mai. Deux bouteilles de Champagne, sur deux de Bourgogne, ne nous firent pas seulement oublier notre perte; mais nous animèrent à notre projet. J'envoyai même, beaucoup avant la nuit, avertir ma petite Pouffette. Sans aucune idée de vengeance pour la neuvaine qu'elle m'avoit fait faire autrefois, par les calomnies que m'avoit appris le Chevalier, il y en avoit bien une bonne que je ne l'avois vue. Je le dis à mon ami. Il prétendit que j'avois tort, & pour le réparer il m'obligea à partir pour arriver au moins avec la nuit. Te voilà, dit en me voyant ma petite Pouffette bras dessus bras dessous; c'est-là toute la vengeance qu'elle tira de ma longue absence. Je me trompe; car quoique je l'avertisse d'abord qu'elle auroit peut-être huit jours entiers à se mieux venger, elle ne voulut pas même attendre seulement l'après souper.

Le tems que nous eûmes de reste fut employé à régler notre partie du lendemain. Je dis qu'il nous falloit Briquenai. Oh pour cela, s'écria ma petite Pouffette, tu es un bon petit cœur. Loin de craindre quelque

retour

retour qui pourroit t'être préjudiciable , tu ne te souviens pas seulement de lui , mais tu le recherches. Dans le fond , ajouta-t-elle , c'est un bon diable ; & quoiqu'il ne soit pas ce qu'il a été autrefois , il vaut néanmoins encore quelque chose. Pour le conseil , repliqua le Chevalier , c'est un homme excellent , je voudrois bien qu'il fût ici. Si nous envoyons chez lui , ajouta-t-il , peut-être le trouveroit-on. Nous y envoyâmes en effet ; mais quoi qu'on en dît , je crois qu'il étoit quelque part en exécution ; toujours nous ne le vîmes que le lendemain.

Le Chevalier pour être plus à portée , fut passer la nuit avec sa Maitresse. Le lendemain ils vinrent nous trouver à l'heure du chocolat , & bientôt Briquenai avec un de ses amis. Qu'y a-t-il pour votre service , nous demanda-t-il d'abord ? Ce matin en me rangeant , j'ai appris qu'on étoit venu chez moi de votre part. Il s'agit , répondis-je , de venir prendre part à une bisque dont je suppose que vous avez besoin , puisque vous nous apprenez que vous ne faites que de vous ranger. Cela est vrai , repliqua-t-il , & ne peut aller mieux ; car outre le besoin ,

je suis tout prêt. Il en est de même , continua-t-il , de l'ami que je vous amene , & je vous crois trop galant-homme pour le laisser aller. Vous pensez juste , & nous pouffons même la galanterie jusqu'à vous exhorter à retourner bien vite au lieu d'où vous venez , prendre celles que nous jugeons vous avoir mis de si bel humeur. Sans se le faire dire deux fois , Briquenai & son ami décamperent , & trois quarts-d'heure après nous les revîmes avec leurs Tendrons nocturnes.

Tout étant prêt , & les carosses à nous attendre , nous ne fîmes que descendre & monter. Il étoit déjà tard. Nous ordonnâmes d'aller grand train , & sans presque nous en appercevoir , nous arrivâmes au Port à Langlois. Là Briquenai nous confessa que pour être bon à quelque chose , il lui falloit une heure de repos. Toute sa compagnie en dit autant , de sorte que jusqu'au dîner nous fûmes réduits à la notre. Pour ne nous point ennuyer , si le cas l'eût voulu , nous fûmes , après avoir ordonné ce que nous souhaitions , nous promener le long de l'eau. Las nous retournâmes , & demi-heure après nous nous réunîmes tous à table.

DE RAVANNE. 259

Briquenai se réveillant à mesure qu'il se restaurait, commença à nous mettre en joie. Il débuta par attaquer la petite Pouffette, & lui dit : ma foi tu as raison de t'être plainte autrefois que j'étois un peu usé : je le sens par le besoin que j'avois de cette réparation, & par le bien qu'elle me fait. A boire, cria-t-il à son laquais, & prends garde à ne m'en point laisser manquer. Sa première rasade fut à moi, en me pronostiquant que je battrois bientôt de l'aile comme lui. Il en but trois, quatre. Voilà, dit-il après, comme on doit reprendre du poil de la bête. Je suis guéri à présent. Que ceux qui se trouvent mal, en fassent autant.

La joie & les ris s'animant de toutes parts, nous fîmes bientôt charivari. Je ne sçai où Briquenai avoit accroché sa compagne. C'étoit une jeune fille de seize ans tout au plus, jolie, aimable pour ceux qui aiment un petit air dragon. Aussi nous dit-il qu'il avoit passé bail avec elle pour toute la campagne, qu'il l'habilleroit en Officier, & l'emmeneroit avec lui. Pourquoi pas en Mousquetaire, dit le Chevalier, elle feroit infailliblement le second Tome de l'Héroïne. Non, s'il vous plaît, répondit Briquenai. Le Roi n'a

déjà que trop de femmes à son service , & d'ailleurs le mien vaut bien encore le sien. Quel charme , ajouta-t-il en l'embrassant , lorsque d'un assaut je monterai à l'autre , & qu'en bon Mousquetaire je renverserai tour à tour Ennemi , Maîtresse & Bureau !

En nous divertissant de cette idée , il nous en vint une autre : ce fut de solliciter la Maîtresse de Briquenai à se revêtir de ses habits , pour voir un peu l'air qu'elle auroit. Elle résista : mais pressée par nos instances , elle y consentit , à condition que toutes les autres prendroient comme elle les habits de leur Amant , & que les Amans se revêtant des habits de leur Maîtresses , on retourneroit ainsi à Paris. Pour nous , nous consentîmes ; mais les autres femmes , & surtout ma petite Pouffette , ne voulurent pas se rendre. Tout ce que nous pûmes obtenir , fut que nous nous divertirions de cette métamorphose dans la sale où nous étions. Sur cet accord nous fîmes servir & desservir , c'est-à-dire ôter la table , faire faire grand feu , & apporter du vin en quantité , pour renvoyer nos domestiques , & n'avoir pas besoin d'appeler. J'avertis le lecteur que cette aventure n'a rien de plus obscène , que ce qui

DE RAVANNE. 261

peut arriver entre Amant & Maitresse qui se deshabillent même avec précaution l'un devant l'autre. C'est bien assez & trop, je l'avoue ; mais pourtant fort au-dessous de ce qu'on pourroit s'imaginer.

Au moyen de deux chambres qui communiquoient à la sale où nous étions , nous fûmes tour à tour changer d'habits , & vinmes auprès du feu nous coëffer & achever notre toilette. Le gros de la métamorphose étoit ce qu'il y avoit de plus grotesque. Quand on sortit tout ébauché du particulier , c'étoit des éclats de rire à perdre haleine. A l'égard des hommes , l'un avoit l'air d'une Méduse , l'autre d'une Mégere , celui-ci d'une Messaline , celui-là d'une Fameuse ou Prêteuse sur gages. Pour les femmes , elles étoient plus supportables , le plumet sur leur bichon leur alloit pour le moins aussi-bien qu'à nous. C'étoit tout pourtant ; car par le bas , & aux manches , elles ressembloient à des Pourceaugnacs , & la Maitresse de l'ami de Briquenai avoit véritablement la mine d'un Archer de l'Ecuelle.

Ayant fini de nous travestir auprès du feu , nous nous mîmes à danser des menuets & toute sorte de contredanses. Le mouvement

ayant provoqué certains besoins naturels ; rien de plus comique encore. Nous craignons , & avec raison , que nos culottes ne s'en ressentissent. En effet Briquenai , toujours malheureux , eut les siennes toutes perdues. Sa Maitresse prenant plaisir à un déguisement qu'il vouloit lui donner , s'oublia jusqu'à l'extrémité ; & lorsqu'elle voulut se soulager , croyant le faire à son ordinaire , elle déposa dans ses culottes ce qu'elle pensoit mettre ailleurs.

C'est du moins la raison qu'elle donna à Briquenai. Mais comme il n'entendoit rien moins que raillerie sur cette matiere , il poussa l'oubli aussi loin qu'elle avoit fait. Il ne se contenta pas de l'appeller vingt fois salope & puante ; mais , si j'ose le dire , il vouloit encore lui faire lécher la doublure. Cependant elle en fut quitte pour la bien laver , nettoyer , & la faire sécher au feu. Cet accident , comme il étoit arrivé au pet-en-gueule , troubla notre divertissement. Briquenai jura que de sa vie il ne se prêteroit à rien de pareil. Nous nous moquâmes de lui. Beau , lui dimes-nous , un grain de moutarde vous monte terriblement au nez. Ce malheur ne vous est-il donc jamais arrivé ? Oui

DE RAVANNE. 263

bien quelquefois , répondit-il en maugréant , mais parbleu ! jamais en pareille quantité. Un peu plus , un peu moins , repliquâmes-nous , voilà belle affaire. Allons gai , donnez-nous la main & continuons la danse. Quelque chose que nous fissions , nous ne pûmes jamais le remettre en branle.

Faute de lui & de sa Maitresse , la danse ne faisant plus que languir , nous nous mîmes à déclamer & à jouer la comédie. Ma petite Pouffette comença. Elle essaya d'abord si elle joueroit aussi-bien un rôle amoureux en homme qu'en femme. Nous joignant à elle chacun sous sa métamorphose , & voyant que nous y prenions goût , elle courut à sa poche , qu'elle avoit laissée dans la chambre où nous avions elle & moi changé d'habits. Elle se doutoit d'y avoir un Recueil de Comédies. L'ayant trouvé elle l'apporta , & à l'ouverture nous apperçumes le *Grondeur*. Vivat , criâmes-nous tous à la fois. Pour cela , Briquenai , tu le joueras. Oui , dit-il , si mes culottes étoient sèches. Non , non , repliqua ma petite Pouffette , tu commences déjà à perdre du naturel , & si tu étois séchement & proprement culotté , tu le perdrais peut-être tout-à-fait. Va , reprit-

il , il n'y a rien à craindre , & jusqu'à ce que j'en aye pris une autre , tu ne me verras gueres de bonne humeur. Si je ne craignois , ajouta-t-il , ce qu'en pourroit dire mon animal de laquais , je l'eusse envoyé me chercher de quoi changer ; mais je crois qu'il vaut mieux encore prendre patience.

Tel qu'il étoit , nous l'obligeâmes à venir jouer. Bien ou mal , jamais Comédie ne donna tant de plaisir ; & sans la nuit qui tint lieu de rideau , je crois que nous l'eussions poussée jusqu'au lendemain. Ce ne fut même qu'en nous promettant de recommencer , que nous fûmes nous remettre chacun dans nos habits. A la chandelle , disions-nous , cela ira encore beaucoup mieux. Mais un plaisir fait souvent oublier l'autre. Celui-ci finit , nous n'y pensâmes plus.

Nous étant racommodés à la grosse morguienne , nous appellâmes pour avoir des lumieres , & ordonner le souper. En attendant nos Maitresses tâcherent de rassembler leurs charmes mis en dérouté par le déguisement ; & sans nous soucier des notres , nous leur prêtâmes la main. Briquenai , crainte de la moindre humidité , avoit attendu jusques-là à se reculotter. Cette cérémonie

rémonie fut encore divertissante. Au diable la puante, disoit-il, en passant une jambe après l'autre ! Je voudrois que tu fusses pour jamais bondonnée. Il y a moyen, répondîmes-nous ; avec son gros nez, rien de plus aisé. Eût-elle plutôt, repliqua-t-il, & vous aussi, le derriere ouvert pour toute la vie. Là, là, tu recommences, semble-t-il ; ne vois-tu donc pas combien elle est fâchée ? En effet la pauvre fille, depuis le moment de son incongruité, paroissoit si navrée qu'elle faisoit peine à voir.

Nos Maitresses rajustées autant que cela se pouvoit, & nous à la garde de Dieu, nous nous réunîmes pour remplir l'intervalle du souper autour du feu. Ce n'est pas que nous en eussions grand besoin ; mais l'ayant fait allumer à tout hazard, nous achevions d'en profiter. Sans beaucoup attendre, le souper arriva. Au lieu du cercle que nous formions près du feu, nous fîmes sans peine le former à table. Les premiers momens s'employèrent à réparer les forces que la danse & les ris avoient altérées. Après vinrent les chansons, qui nous occuperent le temps de la nuit qui nous restoit à passer. C'étoit déjà une résolution prise. Nous vîmes avec plaisir que

Briquenai sembloit le pardonner absolument à sa pauvre délinquante. Qui ne l'auroit cru en effet ? il ne se dissipoit pas moins avec elle , que nous avec les autres. Cependant tout disparut , lorsqu'on commença à parler de lit.

Dans toute la maison il n'y en avoit que trois , que malgré notre préoccupation nous avions déjà récapitulés. Cela n'étoit pas difficile , puisqu'ils étoient de notre département ; deux dans l'une des chambres où nous avions changé d'habits , & le troisième dans l'autre. Cependant , comme nous ne savions pas qu'il n'y avoit que ces lits-là dans le logis , nous fîmes venir l'Hôte. C'est tout ce que j'en ai , nous dit-il , Messieurs. Voyez , s'il vous plaît , de vous accommoder. Hé bien , répondîmes-nous , c'est assez. Les Dames se coucheront , & nous , nous ferons comme nous pourrons. Il sçavoit bien à quoi s'en tenir le drolle , & nous aussi.

A peine fut-il sorti , que nous délibérâmes sur le lit qui nous manquoit. Que rien ne vous inquiète , dit Briquenai ; pour moi je fais renouveler le feu , & me couche dans un fauteuil. Son ami , soit qu'il partageât

l'espece de ressentiment qu'il marquoit par-là contre sa Maitresse, soit plutôt qu'ils en en eussent tous deux par dessus la gorge, assura qu'il lui tiendrait compagnie. Fort bien, dit ma petite Pouffette. Vous deux chacun dans un fauteuil, vos délaissées dans un lit, & nous dans les autres, chacun trouvera son compte. Oui ! parbleu ! repliqua Briquenai, & surtout notre Hôte, car je vuide sa cave. Belle menace ! interrompis-je. Ne sçais-tu pas que c'est moi qui régale, & que s'il ne s'en trouve pas assez, tu peux envoyer à Paris ? Brave, s'écria-t-il, couche toi donc mon ami, & laisse-moi boire. *Holdé*, ajouta-t-il à son laquais, *écoute ! Qu'on m'apporte ici cent bouteilles, pour me noyer dans le vin.* Il ne cessa de nous étourdir de cette chanson, jusqu'à ce que nous le laissâmes avec son ami pour nous aller coucher. Je jure que de quelque façon que cela se passa, elle fut remplie, & que pour un tel écot, je n'eus de ma vie tant de vin à payer.

En le quittant nous lui dîmes bon soir. Point de bon soir, répondit-il, je veux à chaque quart-d'heure voir comment cela va. Ma petite Pouffette qui le connoissoit, chercha la clef de notre chambre pour nous ren-

fermer. Peine inutile, s'écria-t-il lui-même. En effet, sans que nous l'eussions vu, il s'en étoit déjà emparé. Pour y remédier nous nous baricadâmes en dedans, mais nous n'avions que des chaises, & au premier choc il les culbuta. Autant eut-il valu que nous ne nous fussions point couchés. Il tint si bien parole, que sans cesse il étoit à nous, la bouteille & le verre à la main. Allons, crioit-il, point de vin, point d'amour. Je sçai ce qui en est, il faut boire, ou parbleu, je vous l'entonne. Briquenaï mon ami, laisse-nous; crois-tu que le plaisir du lit ne vaut pas bien celui de boire? Tous deux valent mieux. Je n'en ai qu'un, & encore je veux le partager. Vois si l'on peut rien de plus généreux. Non, mais tu le ferois bien davantage, si tu nous laissois dormir. Ne sçais-tu pas que dormir est un tems perdu? Allons, allons, point tant de raison. Le vin s'évente, & alors il ne vaut rien.

Pour nous procurer un moment de repos il falloit boire, ou du moins en faire semblant. Je dis faire semblant; parce qu'au lieu d'avaler, je répandois adroitement le vin dans la ruelle de mon lit. Pour ma petite Pouffette, il ne lui en versoit que peu, en-

core avoit-elle la permission d'en laisser. A la fin , abbatu de sommeil & de boisson , il s'endormit , & nous goutames alors quelque repos. Il auroit duré plus longtems , si lui-même encore n'étoit venu le troubler. De bout , de bout ! s'écria-t-il ; quoi morbleu à dix heures au lit ! Il n'en étoit pourtant que sept ou huit , & malgré cela nous aimâmes mieux nous lever , que de l'avoir à nous persécuter. Les autres faisant plus de résistance , il jetta leur couverture à bas , & les obligea à faire comme nous. Tous comparaissant , chacun se mit à déjeuner. Lui & son ami firent apporter tout le café du logis. Le Chevalier , sa Maitresse , & les deux autres abandonnées , choisirent du thé. Pour moi je tins compagnie à ma petite Pouffette , qui aimant le chocolat , s'en étoit pourvue à tout événement : c'étoit sa vie , ainsi que le recueil de Comédies ; mais l'un pourtant ne s'étoit trouvé sur elle que par hazard , & l'autre étoit une précaution expresse de sa friandise , qui peut-être n'eût pas trouvé à se satisfaire dans l'endroit.

Pendant que nous étions encore à déjeuner , la Maitresse de Briquenai qui avoit déjà fait , & qui étoit près des fenêtres à mélancor

liser , vit entrer des Pêcheurs avec la plus magnifique pêche. Elle nous le dit , nous voulûmes voir , & cela nous engagea à demeurer à dîner. Chacun choisit le poisson qu'il aimoit. En ayant pris de chaque sorte, nous appellâmes l'hôte , pour lui dire d'en faire une matelotte , & de mettre le reste à toute sauce. Comme il s'en alloit , je lui criai : Faites vite , mais pourtant n'oubliez pas une soupe à l'oignon , dont nous avons grand besoin. Et toi plus que personne , dis-je à Briquenai. Si tu te voyois ; ton nez , tes yeux , ne transpirent que le vin , & tes lèvres en sont toutes teintes. Que dis-tu ? cela ne se peut ; car je l'ai rendu par seaux jusqu'à la dernière goutte, Si ce n'est pas le vin , repris-je , c'est donc la lie. Oh parbleu ! repliqua-t'il , entre & vois. En me disant cela , il m'ouvre une bouche si grande , que lorsqu'il voulut la fermer il ne put.

Ce spectacle nous fit d'abord pâmer de rire ; mais hurlant après sans pouvoir parler , nous eumes une frayeur mortelle. Pas un de nous ne savoit ce que cela vouloit dire. Nous crumes , & à ces hurlemens & à ces gestes , qu'il avoit le diable. Ce n'étoit pourtant que sa mâchoire qui étoit disso-

quée. Son laquais , qui avoit vu la même chose chez un Chirurgien où il avoit appris à saigner & raser , entra au bruit , & d'un coup de poing la lui remit. Je te remercie , dit-il incontinent , tu me tires du plus vilain embarras où je me sois vu de ma vie. Un pareil coup de poing , ajouta-t-il , vaut bien un écu. Il le tire , le lui donne , & le laquais tournant le dos s'en va.

Quel diable de tour nous as-tu joué , lui dîmes-nous ? Ventrebleu ! c'est bien à moi que je me le suis joué , répondit-il ; de ma vie je ne me suis trouvé en pareille détresse. Il le falloit ; car de tout le vin qu'il avoit bu , les fumées étoient si bien dissipées qu'il n'y paroïssoit plus. Cet accident néanmoins avoit généralement porté coup à sa belle humeur. Sa Maitresse , par simplicité ou par vengeance , la réveilla tant soit peu. Pour cela , lui dit-elle , j'ai cru , après toutes les injures que tu m'as dites , que ce n'étoit pas moins que le diable qui te mettoit un baillon. Malgré tout , ajouta-t'elle , j'ai fait pour toi plusieurs signes de croix. Grand remede , s'écria-t'il ! Bon encore , si ç'eut été quelques chastes & pudiques Nones. Nones , reprit-elle ! Sçais-tu que tous les jours je me

bénis les doigts avec plus de dévotion qu'elles. Tu as parbleu raison : j'en ai plus d'une preuve , & celle d'hier surtout l'auroit fait faire jusqu'au fond de l'abîme.

Ce dialogue fut interrompu par la soupe à l'oignon qu'on vint nous servir. Nous nous jettâmes dessus , & en fîmes l'éloge jusqu'à la dernière goutte. Malgré cela , ni la conversation qui avoit précédé , ni rien de tout ce qui parut avec la soupe , ne put nous égayer comme la veille. Cependant sans tristesse , nous dinâmes ce qu'on appelle à la Bourgeoise. Aussi-tôt après nous partîmes. Chemin faisant , Briquenai , frais comme un poisson , se proposa de nous donner à souper. Nous nous y fussions opposés , s'il n'eût été dans un carrosse séparé avec son ami , & chacun leur Maitresse. Ce fut même une tricherie galante de sa part , c'est-à-dire que tenant le devant , & ayant fait dire à notre cocher qu'il n'avoit qu'à suivre , il fit arrêter chez un Traiteur , au lieu d'aller chez la petite Pouffette.

Malgré , bon gré , il falut céder à son autorité. Tu es bien entier , lui dîmes-nous ; tu sçais que nous n'avons besoin que de repos , & toi plus que personne , & cependant

tu nous arrêtes. N'importe , repliqua-t'il ; c'est la clôture du jubilé ; & dussiez vous descendre chez les morts , vous le ferez. Descendus & entrés , nous voulumes encore le mettre à la raison , surtout entendant qu'il ordonnoit un régal absolument inutile. A quoi bon , nous recriâmes-nous ? Point tant de raison , nous dit-il , & plus d'obéissance. Si vous n'êtes pas contens , mon laquais est déjà parti pour vous aller chercher de la symphonie. C'est mon tour , vous m'avez fait égosiller à danser ; mais vous le ferez au cors de chasse , ou le diable vous emportera. En effet deux cors , violons , haut-bois arrivèrent , & il falut obéir.

Ranmés par ces instrumens , nous fîmes bientôt de gré , ce que nous n'avions commencé que par force. Briquenai & son ami se raconmodans avec leurs Maitresses , nous imitâmes leurs transports. De cadence en cadence , nous fîmes à peu près comme la chandelle qui s'éteint. Je parle surtout de moi , qui n'étant point accoutumé à la vie que je menois depuis quelque tems , payai bientôt en détail tous les plaisirs que j'avois goûtés , ou plutôt les débauches auxquelles je m'étois livré. Ce qui m'arriva , est le

moins qu'on ait à craindre en pareil cas. J'entens un dérangement de santé presque inévitable. Si ce n'est tôt, c'est tard, mais toujours à propos, quand après tout on écoute ce réveil de la Providence.

C'est un malheur pour tout le monde en général, & pour les jeunes gens en particulier, que de regarder la santé, moins comme un bien, que comme une exemption de peines. J'avoue que c'est surtout un de ces biens dont on ne connoît le prix, que lorsque l'on cesse de le posséder. Mais est-ce donc que tant & tant d'exemples ne suffiront jamais, pour persuader qu'il n'y a point de pareils trésors; & que, ne fut-ce que la crainte de le perdre, on devroit moins le risquer! J'en doute. Mais quoi qu'il en soit, heureux quiconque ne s'exposera pas à en faire l'expérience! Un jeune homme d'un bon tempérament résiste une fois, deux fois. Cela même avec ses passions le séduit; mais pour me servir d'un proverbe, *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse*, & j'ose dire qu'il n'y a plus de remède.

Briquenai ne cherchant qu'à se ranimer, & nous avec lui, se mit tellement en belle humeur, qu'il paroïssoit moins finir la partie

que la commencer. Le souper étant servi, & chacun s'étant placé à côté de son objet, il attaqua sa Maitresse, mais d'une façon tout opposée à la précédente. Il supposa ce qui certainement n'étoit pas, c'est-à-dire qu'elle se ressentoit du passé, & qu'elle lui faisoit la mine. Je crois que tu boudes, lui dit-il ? Oui parbleu ! elle boude, & je voudrois bien sçavoir pourquoi. Baïse-moi, ajouta-t'il. Si tu ne veux pas, ne baïse pas ; mais pourtant je le veux, & que tu me prouves aujourd'hui ce que l'on a dit il y a mille ans, que *la colere des Amans n'est qu'un redoublement d'amour*. Dépêche-toi, autrement je pars comme tu sçais, & je te laisse-là. Plutôt mourir, lui répondit-elle en se jettant à son col. Tout méchant que tu es, je prétens te suivre par-tout. S'accolans les voilà à nous donner la comédie, & bientôt presque la Tragédie.

Ce n'est pas le tout, reprit Briquenai après avoir assez folatré ; tu m'aimes à ce qu'il paroît, mais j'en veux d'autres marques. Quelles ? parle, tout est à toi. Je veux, continua-t'il, te faire un suçon sur l'œil ; c'est le témoignage par excellence, & le sceau que je donne pour un bail aussi

long que celui d'une campagne. La pauvre fille ne sçavoit ce que c'étoit , non plus que la plûpart de nous. Elle lui prête amoureusement son œil , & Briquenai se mettant à le sucer , il le tire à moitié de la tête , & le rend aussi noir que la cheminée. Ayant lâché prises nous tombâmes dans la dernière surprise, croyant qu'il l'avoit éborgnée. La petite Pouffette & l'ami de Briquenai se mirent à faire de grands éclats de rire. Les autres ne disoient mot , ni moi surtout , qui me fâchai pour la première fois contre ma Maitresse , & lui reprochai le plaisir qu'elle prenoit à cette cruauté.

J'en étois si frappé , que je me fusse peut-être fait une affaire avec Briquenai , si Pouffette ne m'eût dit que ce n'étoit rien , que lui-même lui avoit une fois joué le tour pour l'empêcher de sortir , & qu'elle en avoit été quitte pour garder la chambre , comme il le vouloit. Cela m'appaîsa , mais non pas l'éborgnée , qui se voyant au miroir , & croyant réellement avoir perdu l'un de ses plus beaux ornemens , vint avec furie pour lui sauter à la gorge & l'étrangler. Briquenai sur ses gardes , la repoussa. Démon ! lui dit-elle , car pour le coup je vois bien que tu en

es un , dès hier tu commences à me faire mourir ; & parce que j'ai pris patience , tu m'acheves aujourd'hui. C'est donc pour cela , Monsieur le tigre , que vous avez ce soir si bien fait le mâtou ? Ne crois pas que tu m'échappes. Je t'enverrai aux enfers , dussai-je y descendre avec toi.

Briquenai d'un air grave se plaisoit à la regarder. Admirez , nous dit-il , ce poing sur le côté , cet autre prêt à faire rage , un œil qui marque déjà le fruit de la guerre , l'autre une grenade allumée , & par dessus tout ce visage qui ne respire que flammes. Cet attirail n'étoit que trop vrai , & peu s'en fallut qu'il ne causât malheur. Notre petit Démon repoussé & enragé , se jetta sur une de nos épées , qu'elle apperçut à côté , & la tirant elle fondit sur Briquenai pour l'en percer. S'il n'eût paré le coup de la main , la tragédie étoit jouée. Nous sautâmes sur elle , & l'empêchâmes de redoubler ; mais rien ne put la calmer , que lorsqu'on lui certifia que son œil en reviendrait , & qu'elle en seroit quitte pour se tenir quelque tems en papillottes. En effet , ce n'étoit pas proprement son œil qui étoit sorti , mais la paupière gonflée & noircie sans le moindre sentiment de douleur.

L'ayant mise à la raison , Briquenai com-
mença de rechef à la turlupiner. Il lui jura
que son courage l'embrasoit plus que ja-
mais , & qu'au lieu d'un œil , c'étoit un te-
ton qu'il vouloit lui ôter , afin d'en faire
une Amazone. Ils se racommoderent pour-
tant ; mais comme il étoit déjà tard , ce ne
fut que pour se retirer. Nos carosses que
nous avions renvoyés , étoient de retour à
la porte. Nous prîmes à table même congé
les uns des autres. Le Chevalier en passant
rentra avec sa Maitresse , & je fus en faire
autant chez la mienne.

Fatigué je me mis au lit , & n'en sortis
que le lendemain à midi , pour manger d'un
excellent potage que je trouvai tout prêt.
Ma petite Pouffette ayant un rôle à étudier ,
se retira ; & moi avec le Chevalier qui m'é-
toit venu trouver , nous nous mîmes aussi
à déclamer. Nous passâmes ainsi notre tems
jusqu'à l'heure du souper. A table tous
trois , nous n'eûmes certainement pas moins
de plaisir qu'à la partie que nous venions
de faire. Nous avons peine à nous séparer.
Cependant nous le fîmes , mais pour ne
nous pas quitter. Le Chevalier & moi nous
couchâmes ensemble ; & ma petite Pouffette

bien aisé aussi d'avoir du repos, surtout ayant à jouer le lendemain, se retira dans un petit lit qui ne servoit qu'en pareil cas.

Nous étant réunis le matin, nous nous amusâmes à tout ce que nous pûmes jusqu'à l'heure de la Comédie. Nous y allâmes ensemble tous trois, mais je ne fus pas peu surpris d'y voir arriver le Prince, surtout ce jour-là que la Desmares ne jouoit pas. Le voyant de loin, je courus & me rangeai en révérence. Te voilà, me dit-il, c'est une modestie. Assurément, Monseigneur, & je crains une autrefois de n'avoir plus de congé. Oui tu l'auras reprit-il, mais à condition, ajouta-t'il en se penchant sur moi & d'un ton plus bas, que tu reviendras avec moi, car cet Abbé me laisse mourir. Fort bien Monseigneur, je suis prêt à l'ordre. En effet je le suivis sur le théâtre, & à mon habit près on eût dit que j'étois arrivé avec lui.

Cependant voulant avertir le Chevalier & la petite Pouffette, je m'échappai à la fin de la première pièce, & les trouvai tous deux ensemble. Triste nouvelle, leur dis-je, il faut que je me retire avec le Prince. Ma foi je m'en suis quasi douté, me dit le Chevalier, après ce que Mademoiselle vient de

m'apprendre. Quoi ? c'est que la Desmares a fait dire au Prince qu'elle étoit malade , & je m'imagine qu'il n'est ici que par desespoir. Oui , reprit Pouffette , Mademoiselle Desmares feroit beaucoup mieux de s'en tenir au réel , que de courir à l'imaginaire. Ceci étoit une énigme pour moi. Voulant la pénétrer , la petite Pouffette me l'expliqua. Il s'agissoit de Baron , Roi de Théâtre , que la Desmares , comme tout le monde l'a sçu depuis , préféroit au Prince. Ma gentille Maîtresse se plaignoit du caprice de son amie , qui nous arrachoit l'un à l'autre plutôt que nous ne l'avions prévu.

Elle me dit , & je ne sçai trop pourquoi , qu'elle voudroit bien sçavoir si la Desmares auroit eu l'audace de faire le compliment au Prince lui-même , ou si elle l'auroit fait à quelqu'un de sa part. Je lui promis de le sçavoir , & rien en effet ne m'étoit plus aisé. Je les quitai. En rentrant sur le théâtre , j'abordai un des Pages qui accompagnoit le Prince. C'étoit un jeune homme d'environ onze à douze ans , que la stature renvoyoit encore plus vers l'enfance , mais d'ailleurs espiègle s'il en fut jamais. Je lui demandai à quelle heure le Prince étoit sorti de son Palais ,

lais, & s'il étoit venu en droiture. Oui, dit-il, en droiture autant que cela se peut. Comment autant que cela se peut ? Sans-doute, reprit-il : est-ce que nous pouvions nous empêcher de passer chez la Desmares ? Quoi le Prince a passé chez la Desmares, & n'y est pas demeuré ? Qu'y aurions-nous rait, repliqua-t'il ? lui voir rendre un lavement qu'elle avoit pris ? Mais c'est une carogne, qui, je suis sûr, est actuellement à s'en faire donner. Te tairas-tu, lui dis-je. Non pardié ! & je veux même que le Prince le sache. Je connus bien qu'il avoit quelque chose ; mais comme la petite piece commençoit, je differai à le questionner jusqu'à notre retour.

Je demeurai encore un moment près de lui. Aussi-tôt que je le vis attentif, je me glissai, parce que je ne le voulois pas avec moi ; & allant trouver Pouffette qui étoit à m'attendre avec le Chevalier, je lui appris ce qu'elle vouloit sçavoir. Elle conclut, comme elle avoit déjà fait, que la Desmares étoit une fanatique, qu'elle l'avoit jusques-là retenu, mais qu'elle voyoit bien à présent que la folie prenoit le dessus. C'est ainsi que gros Jean remontre quelquefois à son

Curé. Je crois pourtant que si la petite Pouffette avoit été dans le cas , elle se fut mieux gouvernée ; c'est-à-dire , que quoique Comédienne , elle avoit trop de sentiment pour donner à un grand Prince aucun rival de sa troupe. L'ayant satisfaite , je lui souhaitai le bon soir & à mon ami. Buvez à ma santé , leur dis-je , & qu'absent de corps je vous sois aussi présent à l'esprit , que vous êtes sûrs de l'être au mien.

La Comédie finie je suivis le Prince , & fus au Palais Royal terminer mon congé. Soit que mon Maître s'imaginât que je pouvois avoir quelque regret & qu'il voulut m'en consoler , soit que satisfait de mon obéissance elle lui rappellât la mémoire , il me donna dès en arrivant la montre qu'il m'avoit promise. Va voir l'Abbé , me dit-il après ; soupe avec lui , car il n'ose paroître en compagnie ; & trouvez-vous tous deux de bonne heure à mon coucher. Je fus en effet trouver l'Abbé ; mais quoique bien aisé de le voir , je le priai de me laisser aller causer un quart-d'heure avec mon petit camarade.

J'ai déjà dit que c'étoit un espiègle , mais ce n'est pas assez. Par-là on entend , surtout

dans un Page , une méchante malice , & quelquefois assez peu d'esprit : mais dans celui-ci au contraire , il y avoit beaucoup d'esprit , & d'ailleurs un cœur excellent , ce qui le rendoit malin sans être mauvais. De tous les Pages c'étoit celui qui me revenoit le plus. Quoique jeune il étoit mon ancien , & si je ne m'étois pas déjà beaucoup lié avec lui , c'est que nos âges , & surtout son air enfantin , s'y opposoient. Cependant , comme je commençai dès-lors à ne plus avoir égard à ces obstacles , & que bientôt même je le chéris de la plus tendre amitié , je ne crois pas seulement devoir dire son nom , mais éclaircir mieux son portrait.

Il s'appelloit Robillard : Gentilhomme à toute épreuve , mais qui , comme bien d'autres , n'en étoit pas plus à son aise , & avoit besoin de protection. Il étoit beau comme un ange , bien pris dans sa petite taille qui charmoit alors , & ne lui laissoit rien à souhaiter que de grandir avec l'âge ; ce qui n'arriva jamais , du-moins à son gré. Pour le cœur & l'esprit , rien ne promettoit plus. Tous deux portoient les plus belles sémences , aussi , loin de rien perdre en germant , elles ne firent qu'acquérir ce qui leur man-

quoit. Je trouvai toujours dans ce jeune homme un véritable ami. C'est aussi ce qu'il trouva toujours en moi ; & quoique le plus propre à me donner de l'ombrage , je n'en pris jamais que pour le servir , & lui procurer un fort beaucoup plus doux que je n'ai fait pour moi-même.

Ayant donc quitté l'Abbé , je fus chercher mon petit Robillard ; je le trouvai. Qu'avois-tu , lui dis-je après l'avoir mis sur les voies , pour parler comme tu as fait de la Desmares ? Ce que j'avois , répondit il , le voici. Le Prince avant que de passer lui-même chez elle , m'a envoyé voir si elle y étoit. On m'a répondu d'abord que non ; mais l'ayant apperçue de l'antichambre où j'étois , par la porte même que sa femme de chambre fermoit , j'ai fait du bruit , & je lui ai dit qu'elle mentoit. Malgré elle je suis entré. Non seulement j'ai trouvé la Desmares , mais un homme qui s'échappoit dans son cabinet de toilette. Que veut dire cela , Madame , lui ai-je dit ? Que veut dire cela vous-même , m'a-t'elle répondu ? Est-ce ainsi qu'on entre , surtout quand on vous fait dire qu'on n'y est pas ? Assurément , je le vois que vous n'y êtes pas , ni vous , ni per-

sonne. Est-ce que vous ne sçavez pas que quand une Dame est indisposée, elle n'y est jamais. Assurément, & c'est le Médecin sans-doute ou l'Apoticaire que j'ai vu fuir par cette porte. Que vous importe ; dites seulement au Prince que je suis malade, & que je ne reçois personne. Moi, me suis-je écrié en levant le pié, je ne sçai pas mentir si impudemment. En effet j'aurois fait l'histoire au Prince, si je l'eusse trouvé seul ; mais ayant avec lui plusieurs Seigneurs, il m'a fallu malgré moi obéir à cette carogne. Sans-doute qu'il n'a pas même voulu m'en croire, & que c'est pour cela que nous y avons passé : mais pis encore que la première fois, on a dit à mon camarade qu'elle avoit pris un remede. Tu vois bien, m'ajouta-t'il, que l'honneur de notre Prince y est intéressé. Comme tu peux mieux lui parler que moi, fais-le, & sois certain que ce que j'avance je suis prêt à le soutenir. Hélas ! c'est de quoi il s'agissoit le moins ; mais il ne le sçavoit pas encore, ni moi non plus.

De retour auprès de l'Abbé, je n'eus rien de plus pressé que de lui raconter ce que je venois d'entendre. Tant mieux, me dit-il, cela me servira peut-être à rompre encore

une fois un commerce qui mine le Prince. Ce discours me piquant de curiosité, je priai l'Abbé de vouloir la satisfaire. Est-ce donc, reprit-il, que tu ne sçais pas que cet amour n'est qu'un jeu renouvelé des Grecs ? Oui bien, mais le reste ? Le reste, repliqua-t'il, c'est que la Desmares est une vraie Messaline, plutôt lasse que rassasiée. Je ne t'en citerai qu'un exemple, mais qui je crois te suffira. Dans le commencement que le Prince la vit, ou plutôt au fort de sa première intrigue, elle s'avisa de devenir enceinte. Le Prince réjouit, & voyant qu'elle avançoit heureusement, lui dit un jour frappant sur sa bedaine : Bon, cela va bien. Oui Monseigneur, répondit-elle, mais il y manque encore les cheveux, & je vous prie de les faire l'un après l'autre. Cette prière que le Prince se plut à regarder plutôt comme une marque d'amour que de lubricité, l'embrasa tellement qu'il voulut la rendre efficace. Mais déjà épuisé, il pensa mourir à la peine. La maladie qu'il eut, servit à faire connoître la Messaline. Au lieu de mener deuil, ce n'étoit chez elle que duo, & surtout avec Baron, ce Roi des Comédiens. C'est lui que sûrement ton camarade a

DE RAVANNE. 317

trouvé encore avec elle : mais comme cette indigne concurrence m'a déjà servi deux fois à faire rompre le Prince , j'espere qu'elle me réussira encore.

Fin du Tome premier.

